

Récit autobiographie et souvenirs de



Mariette Sanspoux

née le 15 août 1920 à Baulers

Mariette Sanspoux

Janvier 1992

J'ai très mal commencé l'année ! Une méchante grippe me cloue au lit. La fièvre et les antibiotiques me plongent dans un monde brumeux, où les battements de mon cœur résonnent dans mon oreille malade et me tiennent éveillée. En plus, la sinusite a pris possession de mon canal respiratoire et déposé une boule de feu dans mes narines. Malgré tout, une sorte de bien-être m'engourdit. Je m'enfonce dans la douce chaleur du lit et de la chambre feutrée et dans ce monde vague et imprécis, des images surgissent. Passé et présent se mélangent. Il y a cinquante ans, je me trouvais dans la même situation quoique les circonstances fussent complètement différentes.

On était en 1942 ! En plus des misères de la guerre, nous étions gratifiés d'un hiver particulièrement rigoureux. Un point de pleurésie m'avait fauchée. La pénicilline n'était pas encore découverte, et, si un virus s'accrochait, il vous fallait un solide fond de bonne santé pour sortir vainqueur de la bataille qui s'engageait. Je possédais sans doute ce cadeau des dieux, car, après un mois de fièvres et de douleurs endurées avec patience, je sortais victorieuse du combat.



La ferme au lieu-dit « Le Trigodet », à Baulers, où mon père est né

Ma bonne santé, je la dois probablement à mes ancêtres proches ou lointains. Pour ce qui est des premiers, je sais seulement que, de mémoire d'homme, ils avaient fait souche à Baulers, un petit village du Brabant wallon. La petite ferme habitée par mes grands-parents où mon père était né et avait passé son enfance comme ses trois frères et ses deux sœurs, se trouvait en dehors du village, au lieu-dit « Le Trigodet ». On y accédait par un sentier creux entouré de fourrés et de buissons dont nous connaissions tous les secrets et les

trésors qu'il nous prodiguait au fil des saisons : noisettes tendres et savoureuses, mûres tapies dans leur nid d'épines et, plus tard vers l'automne, les noix que nous gaulions avec ardeur.



Au lieu-dit « Le Trigodet », à Baulers, dans le quartier d'Alzémont, la ferme dans laquelle habitait Firmin Sanspoux et Odile Lemoine

La ferme du Trigodet était pour moi, enfant, un lieu magique datant d'une époque révolue. Nous en connaissions l'histoire grâce aux récits que nous en faisaient mon père et mon grand-père. Bien qu'ayant habité la ferme, mes grands-parents n'avaient jamais été fermiers. Ils cultivaient leur potager, possédaient une chèvre et un cochon, mais je crois que mon grand-père avait été employé aux chemins de fer.



Firmin Sanspoux (en médaillon), le grand-père, avait été « garde excentrique » au chemin de fer à Baulers

Quelle avait été sa fonction ? Je l'ignore étant donné que je l'ai toujours connu retraité. Son passe-temps préféré était la vannerie. Il confectionnait des paniers de tous formats, de toutes formes et de toutes destinations.



Oswald – Firmin – Maria – Marguerite Sanspoux

Dans la famille, chacun avait son panier à linge et sa corbeille à pommes de terre, fabrication maison. J'aimais accompagner mon grand-père lors de ses randonnées le long des marais et des rivières, là où se trouvaient les joncs les plus beaux, les plus longs et les plus souples. Nous en revenions tous les deux, les bras pleins et le cœur content. Je devais avoir sept ou huit ans. J'adorais mon aïeul et il me le rendait bien. Il avait une belle tête de Gaulois avec des moustaches longues et tombantes, un torse de lutteur et les yeux les plus bleus et les plus doux que j'aie jamais connus. Il est mort à quatre-vingts ans. La gangrène des vieillards a eu raison de sa solide santé. Sa mort a été un des plus grands chagrins de ma vie. Je n'oublierai jamais la veille de sa mort ! La famille au complet était rassemblée autour de son lit. J'étais la plus jeune et il m'a prise tout contre lui. Il nous a regardés avec un bon sourire et il a dit, dans un

souffle : « Vos astez tous comme dès pètites arondes su in fil », ce qui voulait dire en wallon « Vous êtes comme de petites hirondelles sur un fil ». Il est mort le lendemain et, aujourd'hui encore, plus de soixante ans plus tard, j'ai toujours de gros remords de ne pas avoir tenu la promesse que je lui avais faite pendant une séance de triage de roseaux. Il m'avait dit : « Quand je serai mort, je voudrais qu'on mette sur ma tombe un bouquet de violettes entouré de roseaux coupés. » J'ai promis de le faire. Hélas ! la vie et ses impératifs ne m'en ont jusqu'à présent pas donné l'occasion. UN jour peut-être...



Ma grand-mère faisait son café ! C'est un tableau qui me reste à la mémoire. C'était une véritable cérémonie ! Les grains luisants étaient d'abord moulus dans le vieux moulin de cuivre serré entre les genoux. Elle posait ensuite la cafetière de faïence sur le sol, remplissait le sac de coton de la mouture odorante et y versait l'eau bouillante goutte à goutte. Bien vite, un arôme divin remplissait la cuisine et l'élixir final était 'apothéose de ce rite ancestral.

Grand-mère était une petite femme sèche et maigre qui souffrait de sciatique, ce qui la rendait souvent de mauvaise humeur. Elle formait un couple solide. Ils avaient eu six enfants dont deux filles, Louisa et Maria. La première est morte assez jeune et la seconde, qui habitait la maison jumelée à la nôtre, a hébergé ses parents jusqu'à leur mort. Venaient ensuite quatre fils. Le premier, Gaspard, était ferronnier d'art et plombier zingueur. C'était mon parrain. Le second était Oswald, mon père, né en 1882. Je me suis souvent demandé où mes grands-parents avaient pu trouver ce prénom, à une époque où les influences étrangères étaient plutôt rares. Ensuite venait Joseph, le chercheur d'aventures, qui a quitté assez tôt le village natal pour aller tenter sa chance au Nouveau Monde, le Canada. Il en est revenu vingt-cinq ans plus tard, riche, parlant le français avec l'accent du Québec et plein de souvenirs qu'il nous racontait à chaque occasion. Je me souviens entre autres de ses histoires de trappeurs du Grand Nord, des coupeurs de bois et des coupe-gorges de Montréal où on lui avait versé une drogue dans sa bière pour le dévaliser ensuite. Nous étions assises par terre, devant lui, Marguerite et moi, et nous buvions le récit de ses passionnantes aventures en rêvant des grands espaces blancs du pays que nous ne connaissions que par images. Mon troisième oncle du côté paternel est celui que je préférais. C'était l'oncle Octave, l'artiste, qui a très tôt découvert ma vocation. Il avait toujours en poche un carnet de croquis qu'il ouvrait à toute occasion, quand un sujet quelconque l'intéressait ou bien quand l'inspiration lui venait. Je passais des heures à le regarder jongler avec les crayons, les pastels et les pinceaux, et les résultats de cette magie me remplissaient d'admiration. J'ai donc décidé que je deviendrais dessinatrice et, encouragée par son exemple, j'ai commencé à dessiner tout ce qui me tombait sous les yeux. J'ai rempli d'innombrables carnets de croquis avec des pots, des vases, des fleurs, le moulin à café et toute la batterie de cuisine. J'ai tâté le fusain et l'aquarelle sous la tutelle de mon

oncle flatté de l'ardeur de son disciple. Un jour, j'ai poussé la témérité jusqu'à dessiner le chat et le lapin. Ils avaient tous les deux des pattes et des oreilles, mais la ressemblance s'arrêtait là, et, de toute évidence, je n'étais pas encore mûre pour l'art animalier mais j'avais l'excuse de mon jeune âge ; je pouvais avoir huit ou neuf ans. Un avenir encore lointain prouverait ma persévérance et ma ténacité à réaliser mon idéal artistique. Mais ceci est une autre histoire. Oncle Octave est devenu plus tard photographe de profession. Il avait une prédilection particulière pour les modèles avec un tête caractéristique comme, pare exemple, celle d'un vagabond de Nivelles qu'on appelait « Le Crapaud » tant il était laid, mais qui lui a valu un prix à un concours de photos d'art. Il s'était fait une belle clientèle dans la région mais a toujours continué à s'intéresser à l'art et à la peinture. Je me sentais proche de lui.

Je dois mentionner que, selon une coutume ancestrale dans les villages, mon grand-père avait un surnom. On l'appelait « Le Régent ». J'ignore de qui il tenait ce titre qui s'appliquait également à toute la progéniture de la première et de la deuxième génération, si bien que, pour les vieux du village, nous étions, mes sœurs et moi, les petites du « Régent ».

Ma mère, tout comme papa, avait trois frères et deux sœurs. Je n'ai qu'un souvenir très vague de mon grand-père maternel que nous appelions « parrain Pierre ». À en juger par les photos jaunies de l'album de famille, j'ai dû hériter de lui la faiblesse de l'œil gauche qui m'a causé, étant enfant, un strabisme heureusement corrigé. Cette précieuse relique renferme aussi des photos de mes deux grands-mères, habillées à l'ancienne, avec tournure et taille de guêpe, et les cheveux en nattes lovées au-dessus de la tête. Elles avaient un frère qui s'appelait Balthazar, si bien qu'avec mon arrière-grand-père qui avait pour nom Melchior, nous avions les trois rois de l'Épiphanie.

Ma grand-mère maternelle était gentille et toujours gaie malgré la vie difficile qu'elle avait eue avec un mari jaloux et fanatique. Elle a passé chez nous les dernières années de sa vie. Une nuit, elle est morte, terrassée par une congestion cérébrale. Je l'aimais bien !



Pour autant que j'aie pu en juger avec mon cœur d'enfant, mes parents, cousins germains, avaient fait un mariage d'amour. Ma jeunesse s'est déroulée dans une atmosphère paisible, stable et équilibrée, sans grands soucis, sans drames ni querelles. J'étais la plus jeune de trois filles : Louise, l'aînée, était née en 1911, Marguerite en 1917. Je suis née en 1920. Mon père, tout comme son père avant lui, n'avait jamais voulu quitter le village natal. Il est né en 1882. Il devait être intelligent et bon élève à l'école primaire, car l'instituteur en chef et le maire du village l'avaient, avec quelques autres bons élèves, sélectionné pour un emploi dans l'administration. Il y était resté quarante ans et avait atteint le grade de chef de bureau aux chemins de fer vicinaux, à Bruxelles.



L'école des filles de Baulers en 1924



Mon père, le seul homme dans mon monde de filles

« Mon père, le seul homme dans mon monde de filles et de femmes. Je l'aimais beaucoup. Il représentait pour moi l'idéal masculin, bon mari, bon père, toujours de bonne humeur et plein d'humour. Il avait une belle tête barbue et moustachue et de bons yeux doux comme ceux de mon grand-père. Sa barbe, il ne la rasait qu'en partie, sur les joues, une fois par semaine, le dimanche. Chaque fois, c'était des parties de plaisir, car il réussissait toujours à nous mettre de la mousse de savon sur le bout du nez. Maman prenait la fuite car elle craignait qu'un jour, pris de folie, papa lui tranche la gorge avec son rasoir. Papa !... La bonté même ! Indulgent mais sévère, à cheval sur les principes. Pour nous, filles, son principe était : » Pas de garçon avant l'âge ! ». Quand l'âge est venu, pour moi, mon père n'en a rien su...

Je me souviens d'une décision que papa avait prise et qui m'a laissé au cœur un amer goût de frustration ; je ne lui en ai pas voulu, mais je n'ai pas oublié. J'avais dix-huit ans, l'âge de tous les espoirs et de tous les rêves ! J'étais étudiante à Bruxelles et nous avons été invitées à un beau bal, Marguerite et moi. Papa a dit : « D'abord les études et puis les fêtes ! ». J'ai dû assister, le cœur gros, aux préparatifs mis en branle pour Marguerite. On a fait venir la couturière qui lui a confectionné une robe féerique ; elle ressemblait à une aile de libellule, un fond de satin rose recouvert d'une robe de tulle vert d'eau. Une séance de coiffure et de maquillage ont parachevé l'œuvre d'art et Marguerite s'est envolée vers la fête. Et moi, Cendrillon, j'ai dû rester sagement à la maison. Plus tard, quand j'ai atteint la fin de mes études, j'avais vingt ans, il n'y avait plus de bals ni de fêtes, on était en l'an de grâce 1940 et les lumières se sont éteintes pendant quatre ans.

Je n'ai eu que peu de contacts avec mon autre sœur, Louise, qui s'est mariée à dix-neuf ans. Je n'avais alors que neuf ans. J'étais encore une enfant quand elle a quitté la maison. Plus tard, nos chemins ont divergé et il y eu très peu d'intimité entre nous. Quand elle est morte, après une vie mouvementée, sa fille unique, Jeannine, ne m'a pas informée du décès. Je l'ai appris un an plus tard.

J'ai l'intime conviction, depuis longtemps, que chaque vie humaine doit subir une loi des compensations qui règle les portions de bon et de mauvais. Un équilibre s'établit tôt ou tard. Marguerite, que la nature avait gratifiée de tous les talents et de toutes les grâces, jouissait également d'une santé de fer. Quand j'étais enfant, malgré toutes les précautions que maman prenaient, chaque microbe, bacille ou autres virus de passage m'agressaient brutalement. On ne comptait plus les rhumes, bronchites, otites, angines et autres misères qui étaient mon lot, à cette époque. J'ai même été à deux doigts de la mort quand une mastoïdite a failli m'emporter. Une opération décidée de toute urgence m'a sauvée.



1921 - Hermance Beny et Oswald Sanspoux, mes parents, avec mes sœurs Louise et Marguerite. Le petit bébé, c'est moi, Mariette !



L'école des filles de Baulers en 1931

Marguerite, elle, n'était jamais malade ! Alors qu'en hiver, je ne sortais qu'emmitouflée dans un gros caban à capuchon, gantée et boutonnée jusqu'au menton, Marguerite, au grand désespoir de maman, avait en toutes saisons son manteau ouvert dont les pans volaient à tous les vents ; jamais d'écharpe, jamais de gants. Hélas, une épidémie d'encéphalite léthargique qui a sévi en Europe au cours des années trente l'a désignée comme victime. Ce n'est qu'en 1941, après la naissance de sa petite fille Claudine, que l'on a constaté les premiers symptômes de la maladie encore peu connue à cette époque, mais qui s'est confirmée plus tard. Les diagnostics et pronostics émis par les nombreux neurologues qui ont été consultés se sont avérés exacts : la maladie était incurable. Les électrochocs et même la trépanation n'ont pu la sauver. Elle est morte plus de vingt ans après. Entre-temps, une autre petite fille, Marie-France ; était née. Elle est, avec Claudine, la seule famille qui me reste en Belgique.

Notre petite enfance s'est passée au village, près de la nature dont nous suivions les rythmes au cours des saisons. Nous avions une voisine qu'on appelait Fine. Elle possédait un coq et quelques poules. Le matin, dès l'aube, les cocoricos sonores nous tiraient de notre sommeil. On se levait tôt, mais, le soir, à huit heures, on nous envoyait au lit, et, à dix heures, tout le monde dormait du sommeil du juste. La même voisine avait, outre son coq et ses poules, une chèvre et un bouc qu'elle isolait au fond du jardin dans une cabane de sa fabrication. L'odeur suave qu'il dégagéait le condamnait à cette réclusion forcée. Fine avait un physique bizarre ! Je me souviens entre autres de la couleur de ses cheveux. Ils étaient

verts. J'ai appris par hasard qu'elle ne se les lavait jamais, mais qu'elle les couvrait de beurre frais quand ils étaient rebelles. Revenons-en au coq de Fine. Il faisait donc office de réveille-matin. Nous y étions habitués ; il faisait partie de notre monde sonore avec les roucoulements des pigeons de Maurice, le gendre de Fine, et les chants des oiseaux, hôtes habituels des vergers.

Maman était la première levée, le matin. Dès six heures, elle était debout. Elle allumait d'abord le feu dans le fourneau de la cuisine, préparait ensuite le petit déjeuner de papa qui, à six heures quarante, prenait le train pour Bruxelles. Nous, les enfants, descendions après son départ ; c'était pour moi un bon moment de la journée ; la chaleur, la bonne odeur de café, les tartines au beurre, les gâteries de maman ! Nostalgie d'une époque heureuse...

Maman était l'aînée d'une famille de six enfants. Après elle, venaient Joseph, Louis, Maurice, puis deux filles, Marthe et Blanche, ma marraine. Son père, employé dans l'administration des douanes était d'origine française mais avait dû, au gré des promotions, remonter vers le nord du pays si bien qu'en fin de carrière, il avait atteint la frontière hollandaise. Cela avait entraîné, non seulement de nombreux déménagements, mais également autant de changements d'écoles pour les enfants. Pour qui connaît la situation linguistique de la Belgique, cela signifiait également un changement de langue. Les enfants s'y sont accoutumés, mais ma pauvre grand-mère n'a jamais pu assimiler le flamand et est restée fidèle à la langue de ses ancêtres, le français, qu'elle a continué à parler en famille. Ma mère, née à Anvers, était parfaitement bilingue, tout comme ses frères et sœurs. Très intelligente, elle a pu, grâce au curé de la paroisse qui était venu plaider sa cause à la maison, faire l'école secondaire à Anvers. Elle avait treize ans, en 1898, quand elle a obtenu la première place au concours interscolaire de fin d'études des écoles secondaires de la ville d'Anvers. Un document écorné et jauni que je conserve précieusement atteste ce succès, et je n'en suis pas peu fière. Les allocations familiales n'existaient pas encore, et la vie n'était pas facile pour l'aînée de la famille nombreuse. Maman a dû se mettre au travail. Elle a d'abord été vendeuse dans une ganterie, ensuite, femme de chambre à Bruxelles chez de riches bourgeois. Ils avaient un nombreux personnel qui les suivait partout, même en vacances dans leur propriété des Ardennes. Cela a été pour maman une énorme frustration, mais heureusement pour elle, la chère était bonne et la cuisinière l'aimait bien. C'est là qu'elle a appris tous les secrets de la cuisine raffinée qui a caressé les palais de notre jeunesse.



Le petit village où j'ai passé ma jeunesse comprenait un centre où se trouvait l'église, l'école des filles...



Maman était l'aînée d'une famille de six enfants. Après elle, venaient Joseph, Louis, Maurice, puis deux fille, Marthe et Blanche, ma marraine. Son père, employé dans l'administration des douanes était d'origine française

Maman adorait recevoir. Nous avions des dîners de famille où elle avait l'occasion de déployer ses talents de cordon-bleu. On passait de longues heures à table et elle était ravie de voir ses hôtes se délecter des petits plats fins sortis de sa cuisine. Ce qui nous plaisait beaucoup moins, c'était qu'après ces agapes, nous avions des vaisselles interminables à faire et, plus tard, nous devions ranger soigneusement les beaux services et les couverts d'argent. Parmi les convives habituels, le plus reconnaissant, c'était l'oncle Joseph, le frère de maman. C'était un costaud, gros mangeur, qui avait eu la malchance d'épouser une femme absolument inapte au ménage et à la cuisine. Il appréciait donc doublement les gueuletons qu'il faisait chez nous et c'était à la gloire de ma mère.

Maman nous a bien élevé, bien nourris, bien soignés ; elle nous a appris les bonnes manières ; en un mot, c'était une bonne mère dévouée et attachée à son foyer. J'ai compris tard, trop tard, qu'elle avait eu, dans sa jeunesse, des frustrations dont elle a souffert toute sa vie. Elle avait un cœur d'or mais les nerfs peu solides. Elle est morte en 1974. Elle allait avoir nonante ans. Elle repose près de papa, dans le caveau familial, à Baulers. Paix ait son âme.

Nous avons compté parmi les premiers privilégiés à avoir découvert les plaisirs de la radio qui venait d'être commercialisée aux environs de 1935. La qualité du son était plus que médiocre, mais c'était une invention qui apportait un souffle au monde extérieur dans notre univers plutôt restreint. Jusqu'alors, le cinéma non parlant avait été notre seule distraction à de rares occasions, le dimanche. Nous pouvions assister alors en spectateur aux actualités brûlantes, ou bien aux pitreries de Charlot ou Double-Pattes et Patachon ou autres comiques de l'époque qui nous faisaient nous tordre de rire. La radio apporta dorénavant chaque jour la revue des actualités dans le monde. Papa, entre autres, ne manquait pas un seul journal parlé. Maman, elle, adorait la musique d'opéra, et nous devions nous taire religieusement quand Caruso entonnait son grand air des « Pêcheurs de perles ». Papa, lui, se sentait des fourmis dans les jambes quand un air lui rappelait les bals de sa jeunesse, et il m'entraînait alors dans ne polka endiablée, à mon plus grand plaisir.

Maman, qui avait eu un père sévère et fanatique, avait eu plus tard une profonde aversion des bondieuseries dont elle avait été saturée dans sa jeunesse ; elle n'avait plus jamais remis les pieds à l'église après avoir quitté la maison paternelle. Par contre, elle nous obligeait à assister à la messe du dimanche, sans toutefois y aller elle-même. Paradoxalement, je n'oublierai pas les sermons de Carême, qu'un grand prédicateur de l'époque faisait les dimanches précédant la fête de Pâques. Si mes souvenirs sont bons, il s'agissait du père Riquet dont les sermons étaient retransmis depuis Notre-Dame de Paris. Maman n'en ratait pas un seul.

Ma jeunesse s'est déroulée heureuse, sans heurts, sans soucis, avec des joies toutes simples et des plaisirs que la nature nous prodiguait généreusement. Je revois la petite rivière au fond du sentier creux où nous allions à la pêche aux goujons et aux épinoches. Nous passions des heures les pieds dans l'eau, équipés de vieilles passoirettes et d'une boîte de vermisseaux. C'était à qui aurait la plus belle pêche à faire admirer. Sur la berge d'une rivière un peu profonde, un vieux saule que nous connaissions bien nous tendait ses rameaux. Nous en faisons des perches, et, d'un grand bond, nous volions au-dessus de l'eau limpide pour atterrir sur la rive opposée. Un jour, j'ai mal calculé mon élan et suis tombée toute habillée au beau milieu de la rivière qui n'était heureusement ni large, ni profonde. C'était par un beau jour d'été et je pouvais avoir huit ou neuf ans ; les grandes m'ont déshabillée, m'ont fait un rempart de leur tablier déployé en paravent pour éviter les regards indiscrets des garçons. Il m'a fallu rester assise au soleil pour me sécher, jusqu'au moment où nous devions rentrer pour ne pas inquiéter maman. Elle n'a jamais rien su de cette aventure.

Nous connaissions tous les prés, les bosquets, les sentiers du village. Nous savions exactement où nous pourrions trouver les plus beaux champignons que nous allions cueillir à l'aube des jours d'été. Nous savourions déjà en pensées la délicieuse fricassée que maman nous ferait en rentrant. Nous respirions à pleins poumons le parfum de l'herbe humide que la rosée de la nuit couvrait d'un voile arachnéen. La nuit avait transformée les toiles d'araignées en rivières de diamants, le soleil commençait à poindre et promettait d'être généreux. La nature était belle. Nous avions dix ou douze ans et la vie était magnifique.

Le petit village où j'ai passé ma jeunesse comprenait un centre où se trouvaient l'église, les deux écoles, la maison communale et quelques grosses fermes, un café, l'établi du maréchal-ferrant. Quelques maisonnettes constituaient la partie la plus importante de la commune. Plus loin, séparés du village par des prairies et des collines ondulées, deux hameaux importants : Alzémont et Chaumont. Au village, tout le monde se connaissait ; on se saluait en se rencontrant dans la rue, tout se savait et se commentait. Papa avait un collègue qui habitait Chaumont et nous allions souvent lui faire une visite. À Alzémont habitait Olga qui fabriquait avec le lait de sa vache un fromage qui n'avait pas son pareil ; nous faisons avec entrain la promenade pour en refaire la provision. C'était par ailleurs pour nous de pouvoir, par la même occasion, longer les sentiers creux, prendre un bain de pieds dans la petite rivière, grimper sur les talus et, en plus des fromages, revenir avec des brassées de fleurs. Notre longue expérience en la matière nous avait appris que nous devons éviter de traverser certaines prairies où les troupeaux paissaient en liberté. Les vaches étaient placides et inoffensives, par contre, nous avions une peur salutaire du taureau qui y régnait en maître absolu. Bravant les dangers et voulant faire preuve de témérité, nous abordions le territoire interdit non sans avoir au préalable éloigné de notre habillement tout ce qui aurait pu éveiller la colère du taureau : les rubans rouges disparaissaient dans les poches, les écharpes ou les tabliers étaient passés à l'inspection et, quand la couleur fatale avait disparu de notre petit groupe, nous traversions l'arène avec un aplomb de toréador, mais la frousse aux entrailles et l'œil de biais pour surveiller la bête. Heureusement pour nous, les taureaux de notre enfance étaient en général paisibles et pacifiques, et nos corridas peu spectaculaires.

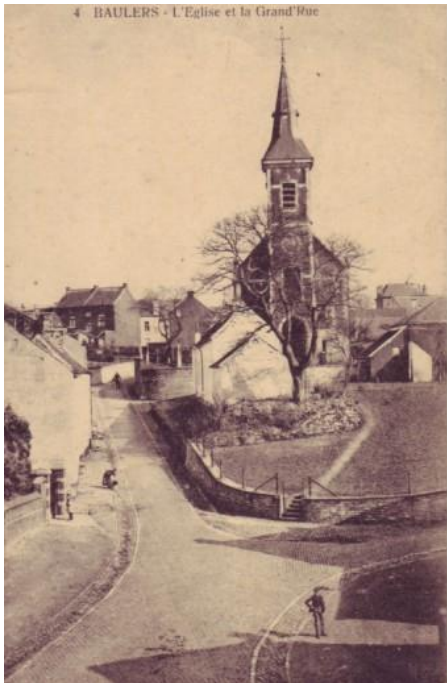
Dans une prairie avoisinante, il y avait un vieux saule, chauve depuis longtemps. Son tronc fatigué s'y était courbé avec l'âge comme le dos d'un vieillard ; on pouvait y grimper facilement et, sur la faite énorme transformé en moignon, nous allions déguster nos goûters. Du haut de ce promontoire, nous contemplions les sites familiers et nous nous sentions les maîtres du monde.

Jusqu'à présent, dans l'évolution de mon récit et au hasard de mes souvenirs, j'ai utilisé le « nous » de la première personne du pluriel. « Nous », c'était ma sœur Marguerite, Gilberte, l'amie de toujours qui habitait tout près de chez nous et moi, la petite. Des garçons, nous ne connaissons pas grand-chose. Gilberte avait un frère, René, du même âge que Marguerite. Les voisins des Bléret (la famille de Gilberte), c'était les Georges. Ils avaient deux fils, Henri et Charles, qui formaient avec René un trio inséparable comme nous l'étions nous-mêmes. Les convenances exigeaient que nous les ignorions, et ce n'était qu'accidentellement que nos jeux se mélangeaient. René était, entre autres, particulièrement habile à la confection des cerfs-volants. Il savait trouver les meilleurs joncs pour les carcasses et passait ensuite des heures à inventer des combinaisons savantes et colorées pour le corps de l'ouvrage. Les garçons nous accordaient ensuite l'insigne faveur de figoler la queue et de tenir la corde. Nous admirions bouche bée les circonvolutions de cet oiseau fragile qui s'envolait dans le ciel d'été. Les mêmes joncs ou les baguettes d'ormeau longs et souples fournissaient également le bois dont ils fabriquaient des arcs et des flèches, mais je dois, hélas, avouer que ces arbalétriers en herbe se sont souvent servis de nos derrières comme cible. Heureusement, nos contacts avec la gent masculine n'étaient pas toujours belliqueux. Marguerite, tout comme René, devait avoir environ douze ans, l'âge où s'éveille l'intérêt pour le sexe opposé et, un beau jour, les tournois de poésie ont remplacé les joutes médiévales. Un poème de circonstance concocté par René m'est resté dans la mémoire :

Marguerite, margarine,
Votre taille n'est pas très fine
Votre visage n'est pas très beau
Et votre esprit vous fait souvent défaut.

Pour un garçon à peine pubère, ce n'était pas mal tourné. Au fil des années, les contacts se sont espacés, les circonstances ont changé. Marguerite s'est mariée juste avant la guerre, en 1940. Gilberte est restée célibataire. Je crois que René est devenu général dans l'armée belge. J'ignore ce que sont devenu Henri et Charles. Abel, un autre petit voisin qui nous accordait l'insigne honneur de monter sur son vélo est devenu premier violon du grand orchestre de la Monnaie de Bruxelles. Je me suis mariée en 1946 et, depuis lors, mon pays d'adoption est devenu la Hollande. Je ne l'ai jamais regretté. Ainsi va la vie !...

Le décor de mon enfance ! Toute une imagerie qui revit. L'église couverte de neige sur le bleu

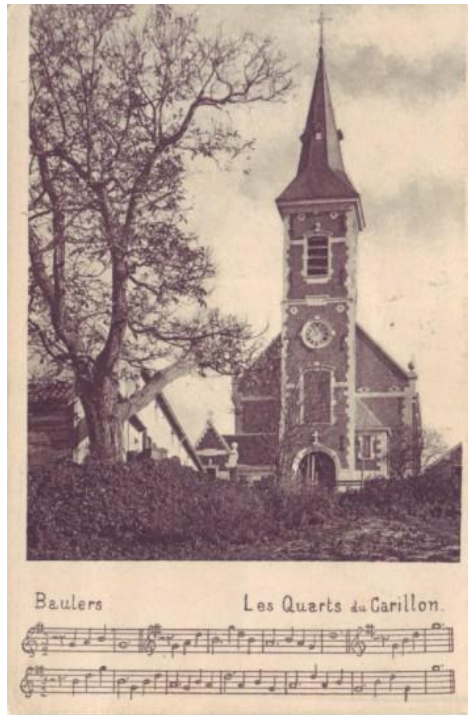


sombre d'un ciel d'hiver ! La messe de minuit ; l'air glacé, les hymnes, l'odeur de l'encens, les lumières ! L'église de Baulers est juchée sur un plateau qui domine le paysage. Le vieux cimetière entoure sa base comme une couronne mortuaire. C'est là que reposent mes aïeux et un bon nombre de ceux qui ont traversé ma jeunesse. Chaque fois que l'occasion s'en présente, je vais méditer sur leurs tombes moussues. Parfois, on rencontre dans les sentiers un morceau de tibia ou une rotule égarés. Conduits par un mystérieux labeur, ils réapparaissent au grand jour. Mes parents n'auront pas à subir cette déchéance. Un double cercueil de plomb et de bois et le caveau familial leur assurent une paisible éternité.

C'est dans cette même église que j'ai été baptisée. Pour avoir les honneurs de la communion solennelle, j'ai dû subir la catéchisation sévère du curé. Ceux qui l'avaient suivie avec assiduité avaient droit à la cérémonie, aux grâces et aux cadeaux.

Il faut ajouter que le fait d'avoir dû en même temps assister à la messe du matin tous les jours de la semaine, et cela pendant deux ans, méritait vraiment une telle récompense. Après un lavage de cerveau bien organisé et une confession qui donnerait le dernier coup de balai à nos âmes empoussiérées par les nombreux péchés véniels, nous étions convaincus que ce jour-là serait le plus beau de notre vie. Ces exercices préliminaires à la sainteté avaient eu pour moi d'autres avantages inespérés : j'avais pu observer et aborder les représentants du sexe opposé. Cette occasion ne m'avait jusqu'alors jamais été donnée, vu la pléthore des filles dans notre famille. Mises à part les taquineries et moqueries occasionnelles, les tresses tirées sournoisement ou les bérets jetés en l'air, nos contacts avec tout ce qui portait culotte étaient plutôt rares. Or, pour le catéchisme matinal, deux bancs sans dossier avaient été mis en avant du chœur, l'un en face de l'autre. Sur l'un des bancs, les filles, sur l'autre, les garçons. Entre

les deux, le curé, cerbère omnipotent ; ce qui, pourtant, n'empêchait pas les garçons de lorgner du côté des filles et inversement. C'est là que j'ai senti mon petit cœur battre très fort pour la première fois. Il s'appelait le petit Bose. Il avait un frère plus âgé, le grand Bose. Je ne lui ai jamais connu d'autre nom, et il ne s'est sûrement pas aperçu du feu qu'il allumait. Sa tête me rappelait vaguement une hure de goret, mais je le trouvais superbe.



Le clocher du village parlait un langage musical que nous avons appris à décoder. De quart d'heure en quart d'heure, il égrenait le temps, inlassablement. Sur quatre notes, il sonnait les quarts d'heures. Les demi-heures avaient droit à huit notes et les heures étaient annoncées par une mélodie plus grave et plus longue ponctuée par les coups de marteau de l'horloge qui parachevait ce décor sonore. La cloche de l'Angélus découvrait le crâne de travailleurs aux champs et quelques dévots se signaient et faisaient une courte prière. Le glas nous faisait frémir ; je me souviens avoir entendu deux fois le tocsin quand de graves incendies s'étaient déclarés dans les meules de foin au cours des moissons. Les joyeuses cloches du samedi de Pâques étaient particulièrement attendues vu qu'elles annonçaient la fin du Carême et la venue des œufs en chocolat dans le jardin. Mais la plus fidèle et la plus insistante, c'était la cloche du dimanche matin qui répandait longuement ses sonorités sur les campagnes endormies et invitait les villageois fatigués à remplir leur devoir dominical. On allait encore à la messe à cette époque bénie et il convenait de se faire voir à l'office.

Sauf quelques socialistes notoires que les bien-pensants regardaient de travers et que l'on reconnaissait au foulard rouge qu'ils portaient autour du cou avec ostentation, tout le monde était présent quand on entonnait l'Introïbus.

La séparation des sexes n'existait pas seulement sur les bancs des communiantes, mais les adultes devaient, eux aussi, se plier à cette règle rigide de l'Église. Ceux que Dieu avait unis et bénis au sacrement du mariage devaient se séparer lors des Saints Offices. Une fois le portail franchi et la main plongée dans le bénitier, les hommes s'installaient dans la nef centrale, à droite, près du gros poêle ventru. En hiver, la chaleur alourdissait les paupières et courbait les fronts et les vieux s'enfonçaient bien vite dans une douce torpeur. Le brouhaha de la foule se mettant debout à l'évangile les réveillait ; ils se rendormaient pendant le sermon et l'*Ita missa est* les tirait définitivement de leur somme. Max, le sacristain qui accompagnait à l'harmonium les hymnes du dimanche, nous faisait quelquefois la faveur d'activer les soufflets à pédales de son instrument. Max était gratifié d'une horrible voix nasillarde, mais nous pédalions à perdre haleine pour lui faire plaisir. À gauche de la nef, les dévotes. À leur tête, au premier rang, les deux Trinités du village, coulées dans le même moule. La première, c'étaient les demoiselles Forêt, Ida, Maria et Anna, vieilles filles sèches et amères, grenouilles de bénitier et se tenant au-dehors de la communauté villageoise. L'autre, les sœurs Caillaux, moins farouches et que nous

connaissions mieux. L'une des trois sœurs était Olga qui nous vendait son délicieux fromage frais ; la deuxième était l'institutrice et la troisième faisait le ménage. Elles étaient gentilles. Je les aimais bien. À côté d'elles, sous le regard de la Sainte Vierge, Yvonne, le bon ange du village. Célibataire endurcie, mi-infirmière, mi-assistante sociale, toujours prête à aider en cas de besoin, toujours le sourire aux lèvres, en un mot, une sainte moderne.

Plus loin, dans l'église, après avoir plongé dans une profonde gémissement, les bourgeoises, chapeauté et endimanchées, allaient s'agenouiller sur les chaises de paille qui meurtrissaient les genoux et trouaient les bas de laine. Pendant l'heure qui suivait, on souffrait avec patience, on priait ou faisait semblant, puis, la dernière bénédiction reçue avec la satisfaction du devoir accompli, on reprenait la route vers une semaine de labeur.

Quelques-uns allaient au cimetière faire une courte prière sur la tombe des défunts ; les commères se rassemblaient et se racontaient les derniers potins, les hommes, traditionnellement, se dirigeaient vers le petit café en face de l'église et nous, nous allions refaire notre provision hebdomadaire de livres à la bibliothèque paroissiale qui se trouvait dans une dépendance de la cure. Pour cela, il fallait traverser le jardin du curé et le carré de choux du potager éveillait chaque fois ma curiosité. Un profond mystère l'entourait. Quand j'avais un jour posé la question : « D'où sortent les bébés ? », on m'avait répondu : « Des choux du curé ». Puisque, pour moi, les adultes possédaient toute la science et la sagesse du monde, je les avais crus. Une chose me chiffonnait ! Comment ces bébés roses et joufflus que je connaissais avaient-ils pu séjourner dans ces légumes froids ? Et d'ailleurs, sortaient-ils tous des mêmes choux ? Choux blancs pour les filles, choux verts pour les garçons, choux de Bruxelles pour les Lilliputiens et les pygmées ? Autant de questions qui restaient sans réponses, et ce carré de choux me confrontait chaque fois aux grands mystères de la vie. Voilà où nous conduisaient une innocence à toute épreuve et une absence totale d'éducation sexuelle. À dix-huit ans seulement, j'ai compris et la pratique n'est venue que beaucoup plus tard.

Le curé Anciaux était un brave homme ! Quoiqu'il n'hésitât pas à distribuer des taloches quand on manquait d'attention au catéchisme, il devait avoir une haute idée de notre culture et de nos facultés intellectuelles, car, un jour, il nous a confié, à Marguerite, Gilberte et moi, la réorganisation de sa bibliothèque. Cela nous a pris une bonne partie de nos vacances d'été, mais ce travail nous plaisait. Nous pouvions, en outre, cueillir les fruits du verger appartenant à la cure, et nous en profitions au prix de quelques coliques. Mais, ce qui était beaucoup plus intéressant, c'était qu'en récompense pour notre travail, nous recevions les vieux bouquins que le curé considérait comme rebut négligeable, si bien que nous sommes entrées en possession de quelques antiquités qui ont vite fait l'envie de bien des collectionneurs.

Chez nous, l'amour de la lecture était congénital. Mais que lisions-nous ? Les lectures édifiantes que nous recevions à la bibliothèque ne nous intéressaient que modérément : des vies de saints qui devaient nous servir d'exemple comme la vie de sainte Catherine de Sienne ou celle de sainte Marguerite Alacoque qui me faisait penser à l'œuf du même nom. Saint François d'Assise m'était particulièrement sympathique et j'avais lu d'une haleine le récit de sa jeune sainteté. Il me paraissait un

peu farfelu mais je me sentais des affinités avec un saint qui aimait le soleil, les oiseaux et les fleurs. Le bon saint Antoine m'était également cher. Il m'avait maintes fois aidée à retrouver ce que mon étourderie m'avait fait perdre. Pour le reste, quelques récits historiques, mais pas de livres qui auraient pu nous faire découvrir le monde inconnu que nous étions avides de connaître ; la censure et l'index étaient impitoyables, et, jamais, nous n'aurions osé enfreindre leurs interdits.

À l'époque de l'atome, de l'électronique, de la technocratie, des communications interplanétaires, alors que tout le monde ou presque possède sa voiture et peut se permettre de prendre l'avion pour des vacances lointaines, on a peine à réaliser qu'au début du siècle qui s'achève (NDLR : 20^e s.), le cheval était encore roi. Il tirait la charrue et la carriole tout comme les équipages des nantis. Il faisait partie du décor quotidien, était le compagnon et le précieux auxiliaire de l'agriculteur et des fournisseurs. Pour les petits oiseaux, c'était tous les jours la fête grâce au crottin que le cheval leur distribuait généreusement.

Derrière l'église du village, une pénétrante odeur de corne brûlée et le bruit du marteau sur l'enclume annonçaient la proximité de la forge du maréchal-ferrant. J'admirais la force de l'homme, son adresse à encastrier les croupes puissantes des chevaux brabançons entre les montants du box où l'opération du ferrage se déroulait. Il empoignait ensuite le jarret robuste du cheval, pliait le genou de la bête, et, à l'aide de lanières de cuir, le ligotait avec dextérité. Puis, avec une précision de chirurgien, il entaillait et découpait la corne du sabot qu'il égalisait ensuite au fer chaud. Dans la pénombre de la forge, les flammes du fourneau à soufflet auréolaient de feu ce Vulcain à casquette et en tablier de cuir. De son marteau magique, il travaillait et façonnait le métal en fusion qui viendrait s'adapter au pied du cheval. Quelques clous énormes parachevaient l'ouvrage. Le travail terminé, le « marchau », comme on l'appelait, s'essuyait le front où perlait la sueur et rendait la liberté au genou du prisonnier. Le cheval frémissait, hennissait, piaffait, et, avec son maître, reprenait le collier et la route de labeur quotidien. Le spectacle me fascinait et me remplissait d'admiration pour l'épreuve de force et de courage qu'il représentait. Il m'est resté à la mémoire et me rappelle la paix et la simplicité de cette époque déjà lointaine.

Baulers, une petite commune du Brabant wallon, comptait à l'époque mille habitants environ. Pas d'industrie, une oligarchie de gros fermier comme les Piret, les Glibert, les Maubille, les Godefroid, et j'en oublie. Le bourgmestre, un noble, très aristocratique, n'avait que très peu de contacts avec ses administrés. Il y avait quelques notables comme l'échevin, l'instituteur des garçons, le garde champêtre. Pour le reste, des bourgeois paisibles comme l'était mon père et qui, comme Candide, cultivaient leur jardin. La place communale était dominée par la maison communale dans les tableaux d'affichage renseignaient la communauté sur l'état-civil des citoyens : naissances, promesses de mariage, décès, autant de sources de commentaires qui coulaient sur la monotonie du village. En face de la forge, un marronnier que l'on disait millénaire, dressait son tronc énorme et couvrait de son ombre l'espace qui les séparait. Il fallait dix envergures d'enfants pour en faire le tour. On racontait que certaines de ses racines vagabondes bouscullaient parfois le dallage des maisons avoisinantes et apparaissaient à des endroits inattendus. Les premières leçons d'histoire nationale m'avaient appris à connaître nos ancêtres

les Gaulois, et mon imagination faisant le reste, je rêvais que ce géant avait peut-être été, à l'origine, un modeste marron semé par un Franc moustachu.

Une rue en pente raide partait de l'église pour aboutir à l'école des filles. La pente était si raide que, par les jours de grands froids et de verglas, nous pouvions la transformer en piste de luge. Nous nous mettions le cartable sous le derrière, et, les galoches à l'air, nous dévalions la pente à toute allure, et nous organisions des concours de vitesse au prix de quelques bas de laine troués. Le vainqueur de la course devait atteindre l'école des filles, et même quelquefois, la fontaine municipale, quelques mètres plus loin. Cette source claire et chantante fournissait l'eau à une grande partie des maisonnettes avoisinantes. Nous allions souvent nous y désaltérer en été. Une stèle de pierre d'où sortaient deux gros tuyaux de cuivre y était installée. L'eau pure comme du cristal et fraîche comme les matins d'été coulait dans deux grands bassins de granit, et les ménagères allaient y faire leur lessive, quand le temps le permettait. Je les revois, le joug où dansaient les deux seaux sur leurs épaules fatiguées, allant de bon matin faire la provision pour la journée. Au retour, le poids de l'eau et le « tienne » qu'il fallait remonter ralentissait la cadence de leurs pas ; mais la fontaine était pour les commères l'endroit où elles se retrouvaient et se racontaient les potins du jour. Hélas, il y a quelques années, je suis retournée là-bas, la source s'est tarie, les tuyaux de cuivre courbent tristement la tête sur les bassins vides et secs comme le désert. Où est resté le beau temps de mon enfance ?

Si j'ai commencé à écrire cette biographie, c'est en espérant que, plus tard, mes petits-enfants français, Blaise et Adrien, pourront ainsi savoir qui a été leur grand-mère hollandaise qu'ils auront si peu l'occasion de mieux connaître. J'ai maintenant 72 ans. L'âge commence à peser lourd sur les épaules. Plus de mille kilomètres nous séparent, les voyages sont longs et difficiles, les contacts s'espacent malgré toute notre bonne volonté. Nous avons maintenant dix petits-enfants, que nous aimons beaucoup, mais nos deux petits Français nous manquent. C'est la vie ! Il faut accepter.

Au cours du récit, j'ai présenté ma famille, j'ai parlé du village où j'ai passé mon enfance. Sans être trop modeste, il est temps que je parle un peu de moi. Alors que ma mémoire courte est maintenant plus que médiocre, les souvenirs de ma petite enfance sont revenus en foule. Je me rappelle non seulement les visages mais aussi les voix et les odeurs. Je crois que les premières années comptent le plus dans l'existence, et on en garde empreinte toute la vie.

Quelle enfant étais-je ? il paraît que je suis née par un beau jour d'été, un 15 août. Le Lion, maître de la constellation sous laquelle tombait ce jour-là, allait marquer mon destin et me prêter ses qualités aussi bien que ses défauts. Ma sainte patronne, la Vierge Marie, me donna son nom et sa protection. On m'appelle Mariette. De nature optimiste, il paraît que je chantais dès mon réveil. J'adorais mes parents, j'étais heureuse de vivre et pleine de vitalité. J'aimais les jeux, les animaux, les fleurs, les parfums de la nature. Hélas, il y avait un revers à la médaille. J'ai déjà mentionné les nombreuses maladies d'enfants qui ont été mon lot à cette époque. J'ai eu la rougeole, les oreillons, la varicelle, la coqueluche. On ne comptait plus les angines, les otites et les bronchites. Toutefois, toutes ces misères me procuraient des congés supplémentaires, ce qui n'était pas pour me déplaire, car alors, maman me gâtait doublement. Elle installait pour moi un petit lit qu'elle fabriquait avec le fauteuil

d'osier de papa et deux chaise disposées de guingois. Le tout était tenu en équilibre par une planche à repasser sur laquelle elle posait un matelas et un oreiller à la mesure du lit. Je plongeais avec délices dans ce nid douillet qui se trouvait dans le coin le plus chaud de la cuisine, tout près du gros fourneau à charbon, et le bien-être que je ressentais alors me faisait presque oublier que j'étais malade. Ce petit lit a été le fidèle compagnon de mes jeunes années.

À six ans, j'abordais l'école maternelle. Une nouvelle phase s'ouvrait dans ma petite existence. Sœur Adélaïde était bonne et dévouée, toujours prête à soigner un genou écorché ou à moucher les nez mouillés par les chagrins d'enfants. Elle a gardé et materné d'innombrables générations de bambins et a rendu agréable ce grand saut dans l'existence qu'est la première école.

Mes premières années à l'école primaire ont été marquées par la bonté et l'érudition de sœur Jean-Berchmans. Elle était ronde et rose, myope sous ses lunettes dorées, le cœur tellement sensible qu'elle se mettait à pleurer quand nous n'étions pas sages. Nous essayions en général d'éviter ces larmes qui nous touchaient malgré la méchanceté de quelques élèves récalcitrantes. C'est elle qui nous a inculqué l'amour de la langue française et la correction du langage. Les règles de la grammaire, apprises sous sa férule, sont restées gravées dans ma mémoire. Une maladie ou bien l'âge de la retraite ont provoqué son départ et sœur Thérèse l'a remplacée. Celle-ci avait, hélas, l'esprit aussi étroit que sa cornette. Elle était sèche, cassante et autoritaire, et j'ai eu la malchance de passer les deux dernières années de l'école primaire sous son règne.

En son temps, quand il avait fallu choisir une école secondaire pour Marguerite et, plus tard, pour Gilberte, sœur Jean-Berchmans, avec sa clairvoyance habituelle et sa longue expérience les avait jugées aptes à suivre le lycée classique. Sans fausse modestie, je me sentais capable de suivre leur exemple. J'avais horreur des sciences exactes mais j'avais, et j'ai toujours, le don des langues. Depuis longtemps, j'entendais Marguerite réciter ses poésies classiques, composer ses thèmes et exercer ses déclinaisons. Je me voyais déjà à l'université qui me serait ouverte après les humanités. À Nivelles, il n'y avait que trois possibilités d'accéder au lycée : il y avait un internat des sœurs de l'Enfant-Jésus, un collège pour garçon et un athénée. C'est donc à l'athénée que Marguerite était depuis deux ans. Mais voilà, c'était une école non seulement laïque mais aussi mixte. C'était donc, pour sœur Thérèse, un double ostracisme, et il valait mieux ne pas y mettre les pieds, le contact des mâles et la laïcité étant à ses yeux deux facteurs de perdition. Elle conseilla donc à mes parents de m'envoyer à l'école moyenne du Béguinage, à Nivelles, où les sœurs de l'Enfant-Jésus continueraient l'œuvre de sanctification et d'éducation. La cornette avait changé de forme mais l'esprit restait le même. Mes parents ont suivi docilement les bons conseils de sœur Thérèse, et moi, en fille obéissante, j'ai accepté la décision prise en haut lieu. À cette époque, il n'était pas question de se rebiffer et d'aller à l'encontre de ce qui était décidé pour votre bien. J'ai longtemps regretté que mes parents aient suivi ses conseils et j'ai fait sagement mes trois années d'école moyenne sans difficultés ni problèmes.

J'avais alors quinze ans et je n'avais pas d'idées précises sur l'avenir. J'aimais le dessin, la littérature, l'histoire, les travaux manuels, la couture. On m'a conseillé de faire ce que l'on appelait alors une année libre, en ce sens que je pouvais choisir mon programme. Ce fut, pour moi, une période

intermédiaire et indécise. Sœur Clothilde, la sous-directrice et professeur de dessin et d'histoire devait alors donner le coup de pouce qui préciserait le cours de mon destin. La congrégation des sœurs de l'Enfant-Jésus avait à Bruxelles un institut où une gamme d'études très diverse et étendue se trouvait au programme. Une nouvelle section allait s'ouvrir. Elle comprenait quatre années d'études au bout desquelles on obtenait le diplôme de professeur de dessin et d'histoire de l'art et du costume. Sœur Clothilde me conseilla vivement de choisir cette nouvelle route et, cette fois, je dois avouer que la perspective m'enchantait. Les quatre années que j'ai passées ensuite ont été les meilleures de ma vie. Elles m'ont apporté une vision sur le monde que j'ignorais auparavant. Les études étaient intéressantes et me passionnaient. J'abordais la vie de la grande ville, je me faisais des relations agréables tant masculines que féminines. Les cours commençaient à huit heures et demie. Je devais pour cela me lever à six heures, prendre le train pour Bruxelles à six heures quarante-cinq. Une heure plus tard, j'étais à Bruxelles et j'avais encore une demi-heure de tram à faire pour être à l'heure à l'école. Malgré cette discipline de fer, je n'ai jamais regretté ces quatre années qui m'ont fait découvrir d'autres horizons et allaient me permettre d'intéressantes carrières artistiques. La vie était belle ! J'avais presque vingt ans. Hélas, les impondérables de l'existence allaient se charger d'obscurcir le ciel. Le dix mai 1940, à cinq heures du matin, les bombes allemandes nous réveillaient brutalement. Nivelles Flambait !

Dès ma petite enfance, et sans pour cela s'égarer dans l'orthodoxie, mes parents ont fait en sorte que je sois pourvue d'un solide bagage spirituel et moral. La pratique du culte et l'éducation que j'ai reçue dans les écoles catholiques m'ont appris la valeur des principes chrétiens et moraux. Plus tard, j'ai pu constater maintes fois leur application dans le monde qui m'entourait. Beaucoup de dogmes et de vérités me sont restés nébuleux et dépassent mon entendement, mais je crois en Dieu, sans toutefois avoir l'idée de sa morphologie. Il existe, j'en suis sûre. Il règle nos vies et trace les routes de notre destinée. Ces certitudes fondamentales m'ont souvent aidée à traverser des moments pénibles que j'ai rencontrés dans mon existence. Paradoxalement, je crois aussi à la fatalité, à l'inéluctable, aux signes du destin, aux augures, bons ou mauvais, aux rêves prémonitoires, à la télépathie, bref, à toutes sortes de choses qui se rapprochent plutôt des philosophies païennes.

À ce propos, je me dois de raconter un fait bizarre qui s'est produit peu de temps avant la guerre de 1940. La maison que mes parents avaient fait construire en 1913 était grande et confortable : il y avait un salon pour la parade, une salle à manger pour les visites et les réceptions, une grande serre contiguë à la cuisine où l'ombre d'une vigne tamisait les ardeurs de l'été. On se tenait habituellement dans la cuisine vu que c'était la seule pièce chauffée de la maison. Le grand fourneau à charbon sur lequel maman concoctait ses bons petits plats était surmonté d'une cheminée en marbre noir garnie d'une lourde pendule de style indéfini et de deux obus de cuivre que maman astiquait avec soin tous les samedis. Accroché au mur et suspendu par une cordelière, un grand miroir, objet indispensable dans une famille où l'élément féminin dominait largement. Le tout surmonté d'un crucifix imposant qui devait bénir les lieux et les habitants. Un jour, après souper, alors que chacun jouissait à sa manière de la paix du soir et du repos bien gagné, un fracas épouvantable nous glaça de frayeur. Nous avons d'abord cru à une bombe ou un météore sur la maison, puis, le premier émoi passé, nous avons compris quelle était la cause de cet infernal vacarme. Le lourd crucifix s'était détaché du mur, entraînant dans sa chute la glace et la garniture de cheminée qui l'avaient accompagné dans cette descente aux enfers. Le tout,

atterrissant sur le fourneau, avait provoqué ce fracas d'Apocalypse qui avait fait bondir les cœurs et flageoler les jambes. Cet événement nous troubla profondément et les malheurs qui suivirent vinrent renforcer ma conviction que les pressentiments et les présages ont leur valeur. J'ai continué à y croire, quoi qu'en dise. On essaya tant bien que mal de limiter les dégâts provoqués par ce cataclysme ; la pendule, balafmée par le choc, continua à décorer la cheminée, mais son cœur s'était arrêté de battre, les obus, eux, en avaient vu d'autres pendant la guerre qu'ils avaient vécue, en 1914 ; la glace brisée, traditionnel présage de malheur fut le prélude de ce qui nous attendait dans les années à venir. Le crucifix fut le seul survivant de cette catastrophe. Il gisait tristement, la face sur la plaque du fourneau. On s'empressa de le sauver de ce sacrilège, et, le bois de la croix étant solide, il reprit son office pendant quelques temps encore. Le 5 juin 1944, le jour où la vraie bombe vint démolir la maison, ne marqua pas la fin de nos malheurs mais me rappela les pressentiments qui m'avaient assailli et ne m'avaient pas trompée.

Mai 1993

Depuis quelques mois, j'ai abandonné mon manuscrit. Il est temps que je me remette à écrire et que j'essaie de terminer mon histoire. On dirait que l'année 1940 a marqué la fin de mon enfance, le terme d'une époque heureuse et insouciant et le début d'une période qui fut marquée par des événements tour à tour tragiques ou heureux.

La drôle de guerre avait commencé en 1939 avec l'invasion de la Pologne par les Allemands. En 1938, il y avait eu un début de mobilisation. Les ponts étaient gardés. Le champ d'aviation se trouvait à proximité et l'on avait remarqué une recrudescence de l'activité aérienne mais personne ne s'en souciait. On parlait bien de guerre mais personne n'y croyait vraiment. De toute façon, les précautions étaient prises : la ligne Maginot du côté français et la ligne Siegfried du côté allemand formaient des remparts imprenables entre la frontière historiquement vulnérable. Nous étions jeunes et insouciantes et nous ne comprenions pas très bien l'inquiétude des adultes qui, eux, avaient vécu la guerre 1914-1918 et craignaient la récurrence. C'était pour nous une guerre d'opérette puisqu'il ne se passait rien. Personnellement, j'avais d'autres soucis. Dans quelques mois, j'aurais mon diplôme de professeur, récompense de quatre années d'études. Sans me vanter, j'étais bonne élève, j'étais même la meilleure de la classe et la compétition de fin d'année s'annonçait acharnée.

Nous avons un voisin, M. Foucard, qui s'était découvert des talents d'organisateur et avait fondé une association philanthropique qu'il avait baptisée « Le Colis du soldat ». Il s'agissait de récolter des fonds destinés à adoucir la vie de ces pauvres réservistes. On leur enverrait donc des colis « 3C » : chocolat, cigarettes, chaussettes. À l'époque, c'était une chose dont on ne parlait pas entre gens bien élevés. M. Foucard avait créé un comité d'action dont il était le président, et papa étant à ses yeux très représentatif, il lui avait demandé de remplir les fonctions de vice-président de l'association. Malgré son aversion pour ce genre d'honneurs, papa s'était laissé emberlificoter et avait accepté. En tout bien, tout honneur, il lui fallait donc faire preuve de bonne volonté, en l'occurrence assister régulièrement aux réunions, et faire acte de présence aux fêtes organisées pour la bonne cause. Papa avait cru un jour me

faire plaisir et m'avait demandé de l'accompagner à un bal au village. Malgré un manque d'enthousiasme évident, j'avais accepté. Je n'oublierai jamais cette soirée. Je n'avais eu, jusqu'alors, que peu de contacts avec les mâles, mais j'étais jeune et assez jolie et les invitations à la valse et au fox-trot m'assaillirent bien vite et je ne pouvais décemment pas les refuser. Papa, sans s'en douter, m'avait jetée dans l'arène et donnée en pâture aux lionceaux avides de chair fraîche. L'odeur des soudards en goguette et des jeunes fermiers en mal de distractions m'est restée dans les narines : bière, sueur, fumée, poussière, mains moites plaquées sur mon dos, les regards lubriques, les haleines avinées, les danseurs de tous âges devenant de plus en plus entreprenants ; j'ai prétexté un malaise et me suis sauvée, entraînant dans ma fuite papa qui ne demandait pas mieux que de sortir de cet antre enfumé.



10 mai 1940 - Le bombardement de Nivelles, de la plaine d'aviation, des chemins de fer et des gares dura presque toute la matinée.

Le 10 mai 1940, la déclaration de guerre est venue interrompre ces festivités. Les soldats ont dû partir pour le front ; un grand nombre d'entre eux ont été faits prisonniers et ne sont revenus que cinq ans plus tard. Le printemps de 1940 était un printemps pourri, froid et humide. On aspirait aux chaleurs de l'été et aux vacances bien gagnées. Tout bascula le matin du 10 mai. À cinq heures, ce n'était plus le crucifix qui tombait, mais les bombes allemandes. En peu de temps, Nivelles était en feu. De chez nous (NDLR : avenue de la Gare à Baulers), nous voyions avec terreur le ciel embrasé et les fumées noires

s'étendaient jusque Baulers. Les bombardements ont continué par vagues successives et nous avons cru notre dernière heure arrivée. Papa, en père de famille prévoyant et alarmé par les rumeurs de guerre avait, depuis quelque temps déjà, construit un abri antibombes au fond du jardin. C'était donc le moment de tester son efficacité. C'était une fosse de deux mètres de large environ et assez longue pour que quatre personnes puissent s'y tenir assises, le tout étançonné de planches et recouvert d'épais ballots de paille. Le bombardement de Nivelles, de la plaine d'aviation, des chemins de fer et des gares dura presque toute la matinée. Par intermittence, les avions venaient larguer leurs bombes. Le bruit sourd des détonations fut bientôt suivi du sifflement des obus qui passaient au-dessus de nos têtes, et ce bruit sinistre nous fit comprendre que le front n'était pas très loin. Nous sommes donc restés prudemment tapis dans notre trou, comme des lapins dans leur terrier. À la fin de l'après-midi, profitant d'une accalmie, morts de faim et de fatigue, les reins brisés par les courbatures, nous nous sommes risqués à en sortir. D'un coup d'œil, nous avons pu juger des dégâts : trois de nos meilleurs arbres fruitiers avaient été fauchés par un obus. Leur tronc amputé se tendait vers le ciel redevenu bleu et leurs branches fracassées, lourdes des promesses de l'été, gisaient éparpillées dans l'herbe, victimes d'une mort prématurée. Adieu prunes gorgées de soleil, cerises bigarrées et reinettes étoilées ! Nous étions triste, bien sûr, mais nous avons remercié le ciel de nous avoir épargné le même sort, et nous avons pris le chemin de la maison, sans nous douter de ce qui nous attendait. Nous n'étions pas au bout de nos émotions.

La maison se trouvait proche de la voie ferrée qui relie Bruxelles à Charleroi. Plusieurs trains étaient restés en souffrance sur la voie. Dès les premiers bombardements, les excentriques de la voie ont été endommagés. De loin, nous pouvions percevoir une activité anormale que nous ne pouvions pas définir. Notre sang se figea dans nos veines quand nous avons découvert le spectacle qu'offrait notre chère maison transformée en poste sanitaire pour les blessés qui arrivaient du front. Ils recevaient les premiers soins avant d'être évacués par le train ou par la route. Il y en avait partout ! Les plus valides attendaient leur tour dans le salon. Ils passaient ensuite dans la salle à manger où on leur donnait les premiers soins, et les grands blessés avaient été déposés à même le sol, dans la cuisine dont le carrelage noir et blanc était devenu presque uniformément rouge. Ces malheureux faisaient partie d'un régiment de Sénégalais qui avait été en première ligne dès le début de la bataille. L'imminence de la mort rendait verdâtre le noir de leur visage barbouillé de sang. L'un d'eux me supplia de lui donner à boire et, malgré ma frayeur, je réussis à lui faire avaler quelques gouttes d'eau. J'aurais voulu faire plus encore mais un infirmier prit la relève et l'emporta Dieu sait où ! Pour le reste, personne ne prit garde à nous, jusqu'au moment où un officier français vint nous intimer l'ordre de déguerpir au plus vite. Papa qui suffoquait à l'idée que l'on puisse le chasser de sa propre maison, rétorqua qu'il était chez lui et que personne ne l'empêcherait de retrouver son lit ce soir-là. L'officier, vanné, n'offrit pas beaucoup de résistance et nous accorda la faveur d'une nuit de sommeil à condition que nous déguerpiissions au plus vite le lendemain, sinon nous serions considérés comme espions. Entre-temps, nous avions pu constater que tous les voisins étaient déjà partis, et qu'il n'y avait pas grand espoir que nous puissions rester un jour de plus. Ce fut notre dernière nuit dans un vrai lit avec draps et couvertures. Les trois semaines qui allaient suivre seraient un enchaînement d'aventures pleines d'imprévus et de dangers.

Le lendemain, nous avons donc reçu l'ordre formel de partir. Mais où aller ? Personne ne le savait. Puisque l'invasion des Teutons se précisait, il fallait essayer d'échapper à leurs hordes. Avec naïveté, nous pensions que deux pays pouvaient nous accueillir : la France et l'Angleterre. Nous avons rapidement opté pour Albion qui nous paraissait le havre le plus sûr. Une « Micheline », l'un des premiers trains électrifiés de l'époque, avait échoué sur la voie ferrée devant la maison et s'apprêtait à retourner à Bruxelles d'où elle venait. Ce fut notre chance, si l'on peut dire ! Nous voilà embarqués avec bagages et valises. Chacun avait la sienne. Papa veillait jalousement sur la petite mallette de cuir qui contenait argent et papiers précieux qu'on essayait de sauver du naufrage. Tout le reste avait dû être abandonné et, la mort dans l'âme, nous avons même reçu l'ordre de laisser ouverte la porte d'entrée pour faciliter l'évacuation des soldats blessés.

Plus tard, beaucoup plus tard, nous avons essayé d'analyser la psychose qui nous avait assaillis à ce moment. Nous partions à l'aventure, sans but précis, sans garanties de sécurité pour l'avenir proche. On se fiait au destin et la bonne étoile. On n'avait même pas reçu d'ordre officiel d'évacuation, mais on partait puisque tout le monde était déjà parti. Plus tard, nous avons appris que les blessés avaient été évacués dès le lendemain de notre départ et que les pillards de toutes sortes avaient achevé le nettoyage par le vide de la maison. Ils avaient fait consciencieusement leur travail, ce que nous avons constaté au retour. Lucien, mon beau-frère qui avait été fait prisonnier dès les premiers jours de la guerre, avait réussi à s'évader. Il avait craint le pire quand il avait retrouvé la maison pleine de sang et vide de ses habitants. Il est revenu au bout de trois jours. Notre exode aura duré trois semaines.

Nous avons quitté un enfer de feu et de sang et nous sommes arrivés à Bruxelles qui n'avait pas changé. La vie continuait son train-train de tous les jours. Les grands boulevards étaient toujours aussi animés et les magasins aussi achalandés. Seules les gares remplies d'évacués montraient une activité inhabituelle. Par bonheur pour nous, un train en partance pour Ostende nous sauva de la cohue. Avec un peu de chance, ce serait la dernière étape de notre périple vers l'Angleterre. Au port, un bateau battant pavillon britannique rentrait au pays et prenait des passagers moyennant une somme assez importante. Papa s'apprêtait à payer, quand le fonctionnaire préposé au contrôle des papiers nous signifia que nous devons au plus vite quitter le pont où nous nous trouvions déjà. Seuls les ressortissants anglais avaient droit à cet ultime sauvetage. Nous nous sommes donc retrouvés sur le quai au milieu d'autres naïfs qui, comme nous, avaient cru en l'hospitalité d'Albion. Que faire ? À tout hasard, nous sommes retournés à la gare, espérant trouver peut-être un train qui nous conduirait en France, notre dernière porte de salut. Hélas !, il n'y avait plus de train, ni pour la France, ni pour ailleurs. Papa, qui avait heureusement le portefeuille bien garni ; eut alors la bonne idée d'acheter une grande brouette de porteur qui se trouvait sur le quai. Il l'a payée au premier personnage galonné qui se présentait et qui faisait probablement une aubaine et, la conscience en paix, nous sommes repartis en direction de la France. Nous avons marché ainsi jusque Dunkerke avec, dans notre sillage, un groupe qui grossissait de jour en jour. Papa, bon prince, avait en effet accepté de prendre des bagages supplémentaires à condition que leurs propriétaires poussent ou tirent la brouette qui, entre-temps, avait été pourvue d'un véritable attelage. Des sangles avaient été tendues entre les bras du véhicule. Les hommes les plus jeunes ou les plus vigoureux tiraient ce harnachement croisé sur la poitrine et le reste du groupe poussait à tour de rôle. Le sommet de la pyramide qui s'était ainsi formée était réservé aux

enfants et aux vieillards. Nous formions ainsi une belle équipe d'éclopés ; l'un souffrait de cors aux pieds, Marguerite arborait un magnifique doigt blanc qui prenait petit à petit la tournure d'un boudin de Noël. Au bout d'une semaine, tout le monde était plus ou moins mal en point. Nous nous nourrissions de pain sec et noir, d'œufs durs et de lait cru. Nous dormions un peu partout comme des vagabonds, le plus souvent dans des granges ou des greniers. Petit à petit, nous devenions méconnaissables. La poussière s'incrustait dans les pores de la peau. Les shampoings n'étaient plus que de beaux souvenirs. La paille des greniers avait couvert nos vêtements d'un uniforme gris comme nos visages. Une nuit, nous avons été réveillés par des bruits sourds. Horreur ! C'étaient des rats gros comme des lapins qui nous tombaient sur la tête. Morts de peur, nous nous sommes serrés l'un contre l'autre. Un jeune homme de notre compagnie qui craignait que ses beaux cheveux bouclés n'excitent la voracité des rongeurs s'était prudemment couvert la tête d'une écharpe nouée en turban, ce qui lui a valu bien vite le surnom d'Arabe. Un matin, une grand-mère s'est réveillée avec la moitié de son châle de laine dûment festonné et effrangé par ces sales bêtes.

Quand nous sommes arrivés à Dunkerke, la ville venait de subir les bombardements du port. Les troupes anglaises, du moins ce qu'il en restait après les nombreuses mitraillades, attendaient leur rapatriement. Une odeur de mort planait sur la plage brûlée encombrée par les blessés et autres épaves. Le soleil rayonnant et impitoyable activait la putréfaction. Notre groupe avait subi des attaques aériennes et le spectacle des cadavres nous était presque devenu familier. Les chevaux éventrés gisaient pattes en l'air parmi les canons qu'on leur avait attachés aux épaules et qu'ils avaient perdu dans la tourmente. Les chars massifs de la cavalerie allemande allaient bientôt remplacer cette ferraille moyenâgeuse et ridicule. Nous avons vite tourné le dos à cet horrible spectacle et la caravane a continué à se traîner sous un implacable soleil de plomb en serpentant à travers les restes de l'armée britannique en débandade et qui essayait de rejoindre la côte et, de l'autre côté, les soldats français qui sentaient déjà l'haleine de Prussiens leur caresser la nuque. En un mot, c'était la pagaille la plus complète. En plus, la fatigue intense commençait à nous accabler. Les plus âgés n'en pouvaient plus et se traînaient avec peine sur la route encombrée. Papa qui souffrait déjà d'angine de poitrine avançait stoïquement, mais son visage tiré trahissait sa souffrance. Toutes les incertitudes de l'avenir proche augmentaient encore son angoisse. Nous ne savions pas le matin si nous verrions le soleil se coucher ce soi-là, mais nous, nous étions jeunes, et tout cela était pour nous une grande aventure dont nous ignorions le dénouement.

Un beau jour, nous avons dû abandonner notre fidèle brouette malgré tous les services qu'elle nous avait rendus jusque-là. Le chauffeur d'un camion avec remorque essayait de sauver son véhicule des griffes allemandes. Pas bête, il monnayait sa fuite en prenant à son bord des passagers. Le prix du passage était assez important, mais papa n'hésita pas un instant. IL paya la somme exigée. Nous embraquâmes rapidement et en un clin d'œil, la remorque fut remplie de malheureux comme nous qui n'avaient qu'un but : échapper aux Allemands et aux horreurs de la guerre.

Je n'oublierai jamais le spectacle d'un vieux juif suivi de toute sa smalah et qui arriva trop tard. Le camion était déjà rempli comme un œuf. Il supplia le chauffeur de les prendre, il l'implora à genoux, il lui offrit toute sa fortune pour pouvoir monter. Je revois les grosses larmes qui roulaient dans sa barbe

blanche. Le camion s'est éloigné. Ils sont restés au bord de la route. Pendant les années qui suivirent, j'ai pensé bien souvent à cette famille qui avait peut-être trouvé sa destination finale dans les camps de la mort.

Et nous voilà donc repartis sur les routes de France et de Navarre ! Le camion n'avait pas rendu le voyage plus confortable, mais il était certainement devenu moins fatigant. J'essaye de me rappeler l'itinéraire que nous avons suivi. Les détails se sont estompés avec le temps. J'ai oublié le nom des nombreux villages que nous avons traversés au cours de cette odyssee. Toutefois, certains épisodes me sont restés à la mémoire, comme le jour où nous avons vu apparaître les premiers chars blindés allemands. Un des passagers du camion ayant été pris d'un besoin pressant avait demandé au chauffeur de faire halte. On s'arrêta donc sur une route déserte, en bordure d'un verger en fleurs. L'étape ayant été longue, presque tout le monde en profita pour se vider également la vessie ou l'intestin. Les arbres du verger étant nombreux et leur feuillage touffu, chacun avait pu trouver un petit coin privé derrière les troncs épais. Tout à coup, dans le vacarme assourdissant des chenilles sur le pavé, les chars sont apparus, énormes et effrayants avec leur pilote casqué de noir, debout dans leur carlingue. La colonne a défilé devant nous, sans même nous apercevoir, puis a disparu au tournant de la route. Muets de terreur, nous nous trouvions presque nez à nez avec cet ennemi inconnu que nous supposions ivres de carnages et de sang. On s'attendait au pire, et... il ne se passa rien ! Au bout d'un moment, pourtant, les nerfs se sont détendus dans un énorme éclat de rire collectif quand nous avons aperçu quelques-uns de nos compagnons de route, liquette au vent et le pantalon sur les pieds, courir comme des lièvres pour se cacher derrière une haie. La panique et l'émoi provoqués par la brusque apparition de la colonne blindée, le fracas qui l'avait accompagnée leur avait fait perdre toute notion de pudeur et de décence. C'était compréhensible et pardonnable ! On en a bien ri.

Et le voyage a continué ! Malgré les angoisses, les malaises, le manque d'hygiène, la faim constante, on essayait de s'accommoder des circonstances et une étrange solidarité s'était installée dans le groupe. On avait la sensation d'être tous membres d'une même famille parce que tout le monde était logé à la même enseigne. Les nuits étaient problématiques. La plupart des villages que nous traversions avaient été abandonnés par leurs habitants qui avaient fui pour la même raison que nous. Les maisons étaient ouvertes à tous les vents et nous ne pouvions nous empêcher de penser à leur toit qui pourrait peut-être nous abriter, ne fût-ce que pour une nuit. Mais voilà ! Sous peine d'être considéré comme pillards, un papier muni d'un sceau officiel et délivré par le maire ou autre fonctionnaire était exigé des fugitifs que nous étions. Or, ce personnage important s'avérait le plus souvent introuvable. Il a donc fallu continuer à dormir dans les granges ou les greniers. On commençait d'ailleurs à s'y habituer. On dormait comme des loirs, hébétés de fatigue et ivres de sommeil. Le matin, on se lavait à la pompe sans se déshabiller, bien entendu, pour ne pas éveiller les lubricités latente. À ce rythme, nous descendions petit à petit vers le Sud. Je me souviens, entre autres, avoir traversé Saint-Omer et Hesdin. Là, on nous a avertis qu'Abbeville, avec son pont vulnérable, formait un point stratégique qu'il s'agissait d'atteindre au plus vite sous peine de voir la route du sud coupée sous nos pieds. Nous avons donc continué à rouler toute la nuit et, quand nous approchions du but, le ciel enflammé nous fit comprendre que nous arrivions trop tard. Le fameux pont venait d'être bombardé et Abbeville flambait avec lui. Nous avons passé la nuit à regarder cet énorme feu d'artifice, mais quand l'aube revint, nous nous

sentions désorientés comme une colonie à qui on a coupé le passage. Puisque la Terre Promise nous était refusée, il fallait envisager un autre plan de bataille. Mais la bataille, la vraie, nous entourait. Elle nous poursuivait. Partout où nous passions, l'odeur âcre de la mort nous prenait à la gorge. Nous avons dû souvent sauter du camion pour ne pas être mitraillés par les avions. Nous nous étendions à plat ventre, sous la remorque, et quand l'alerte était passée, de nouveaux cadavres jonchaient la route. Nous avons souvent remercié le ciel de nous avoir épargnés et d'avoir pu, finalement, rentrer sains et saufs au pays.

Comme chaque jour depuis notre départ, il avait fait un temps splendide. Le soleil avait été généreux et la brume activait toutes les senteurs du soir tombant. Nous nous sommes arrêtés pour la nuit dans un petit village du Pas-de-Calais dont cette fois j'ai retenu le nom : Magnicourt-sur-Canche. Ce n'était pas bien grand ! Une rue en pente qui aboutissait au centre du village, une petite église, quelques maisons, quelques fermes, des champs, des bois... Marguerite et moi venions de faire le tour du village pour nous dérouiller les membres raidis par la longue route dans le camion. Nous savourions ce crépuscule parfait. Le fermier chez qui nous allions loger cette nuit-là était aimable et hospitalier, et son grenier sentait bon la paille fraîche. Cette douce euphorie allait être brutalement interrompue. En haut de la pente surgit soudain, dans un fracas terrible, un cheval emballé attelé à un char à bancs dans lequel se trouvait toute une famille qui hurlait de terreur. Cette chevauchée fantastique s'arrêta à dix mètres de nous. La voiture versa dans le fossé en éjectant tous ses passagers et le cheval fou alla si violemment butter contre un arbre qu'il en resta couché par terre. Des cadavres, j'en avais vu beaucoup les derniers jours, mais je n'avais pas encore vu de sang couler. Cette fois, c'était à flots qu'il coulait. Des gémissements éclataient de tous côtés ! Un vieillard hagard se tenait la tête ensanglantée. UN bébé gisait au milieu du désastre et nous étions, Marguerite et moi, les seuls témoins de ce drame ! Dans mon désarroi, j'essayais de juger lequel de tous ces blessés avait le plus besoin de mon aide, mais j'étais incapable de faire la sélection. C'était désespérant ! De toute façon, je ne pouvais pas faire grand-chose avec le petit mouchoir que j'avais en poche, alors qu'il y avait du sang partout. Marguerite avait couru donner l'alarme à la première maison venue. Des gens sont arrivés avec des pots et des bassines pleines d'eau, du coton et ce qu'il fallait pour des premiers soins rudimentaires.

La nuit était tombée et nous pensions bien que notre longue absence allait plonger nos pauvres parents dans l'angoisse. Nous sommes rentrées au plus vite pour leur raconter notre aventure. La nuit a plutôt été agitée, et, le lendemain, une autre surprise nous attendait. Le camion, notre camion, avait été réquisitionné par la troupe allemande qui était maintenant installée dans la région. Malgré les protestations du chauffeur, rien n'y fit ! Nous étions donc, une fois de plus, condamnés à reprendre la route avec les moyens dont la nature nous avait pourvus, en l'occurrence, nos pieds.

Comme je l'ai dit plus haut, les fermiers chez qui nous étions alors étaient aimables et généreux. Nous trouvions chez eux tout ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Nous nous sommes donc offert le luxe de rester quelques jours là-bas pour nous reposer un peu. Nous avons rebaptisé le village et nous l'avons appelé Magnicourt-sur-Couche. Ce repos nous a fait du bien et nous avons accumulé assez d'énergie pour entreprendre le voyage de retour.

Ces quelques jours de répit nous avaient donné le temps et l'occasion de reconnaître les lieux et de lier amitié avec le fermier et sa famille. Papa avait vite remarqué, dans la cour de la ferme, une carriole abandonnée, mise au rancart depuis longtemps. Il lui vint une idée de génie. Il se risqua à demander au maître du logis de bien vouloir lui céder le véhicule. Son prix serait le nôtre. Et l'histoire se répéta ! Comme plus tôt, à Ostende, le bonhomme fut tout de suite d'accord et le lendemain nous avons repris la route, pleins de courage, de nouvelles forces et... d'illusions.

Puisque le Sud était devenu inaccessible, nous allions maintenant remonter vers le nord-est, et, en marchant bien, nous comptions arriver au logis dans deux ou trois semaines. Tout le monde était d'accord. Le groupe était resté solidaire et homogène. On a donc chargé la carriole et le système « tirez-poussez » a de nouveau été appliqué avec ardeur. Et nous avons marché, marché, marché... Nous avions des ailes aux talons. Du moins, pendant les premiers kilomètres. Nous avons traversé des villages déserts, abandonnés par leurs habitants. C'était sinistre ! Et, selon la règle déjà connue, nous devions donc continuer à marcher jusqu'à ce que quelqu'un nous donne l'autorisation requise pour y entrer. Encore des kilomètres, d'interminables kilomètres... Puis, il arriva un moment où la limite de l'endurance fut dépassée. Avec, dans les yeux, le mirage d'un village lointain doré par le soleil couchant, je me suis étendue dans l'herbe au bord de la route, j'ai fermé les yeux et j'ai souhaité mourir. Nous étions tous exténués, les pieds en sang, les tempes bourdonnantes, le ventre vide. Plus rien n'était important !

Des soldats allemands sont arrivés, suivis d'un officier. Des ordres furent donnés dans une langue gutturale que nous ne comprenions pas. La patrouille est arrivée et nous a cueillis dans le fossé. Je devais être inconsciente ou presque car je suis absolument incapable de me rappeler comment nous sommes arrivés dans une petite ferme abandonnée, à l'entrée du village. Je me suis retrouvée dans un lit, un vrai, ô délices ! Des soldats étaient penchés sur mes pieds tuméfiés qu'ils ont lavés et pansés. Petit à petit, j'ai repris connaissance et j'ai pu constater que je n'étais pas la seule à jouir de ce traitement princier. Avec des douceurs d'infirmières, d'autres soldats étaient en train de soigner la bande d'éclopés que nous formions. Je dois avouer, sans fausse honte que, ce jour-là, ce sont eux qui nous ont sauvé la vie. Un peu plus tard, une délégation de cuistots est arrivée avec des casseroles fumantes et nous a servi un repas pantagruélique : une soupe au lard et des haricots, des côtelettes, de la choucroute, du pain, du vin, en somme, tout ce qu'il nous fallait pour reprendre goût à la vie. Plus tard, au cours de la soirée, l'officier qui avait donné l'ordre de nous aider est venu vérifier si ses hommes l'avaient bien exécuté et en profita pour engager avec nous une agréable conversation. Il était professeur de français et d'anglais et était enchanté d'avoir l'occasion de parler notre langue, ce qu'il fit d'ailleurs avec aisance et correction. Bien longtemps plus tard, après la guerre, il a même écrit une lettre à papa pour le remercier de l'amitié que nous lui avons témoignée dans ces circonstances troublées. Nous lui avons, en effet, accordée sans remords ni arrière-pensées. Ce n'était pas le moment de nous perdre dans des polémiques oiseuses. Il nous avait sauvé la vie, c'était certain, il était correct et désintéressé. Le fait qu'il ait été Allemand n'avait, à ce moment-là, pas grande importance. De toute façon, papa l'avait trouvé sympathique. C'est ce qui comptait pour nous.

Les bons soins ont continué le lendemain et le surlendemain. La troupe nous avait adoptés. UN jeune soldat s'était pris d'amitié pour une grand-mère décharnée et fatiguée qui lui rappelait sa propre aïeule. Il en pleurait, le pauvre, et nous aussi, avec lui. La guerre, comme c'est idiot !

Un jour, il a bien fallu partir ! On a remercié, serré les mains, et surtout pensé au sort qui attendait ces jeunes hommes sains et vigoureux qui marchaient peut-être vers un destin sanglant. Nous avons repris la route avec quelque tristesse et nous avons essayé de ne pas penser au lendemain et aux aléas dont dépendrait notre sort.

J'ai déjà dit plus haut que je crois à la fatalité et à ses caprices, à la chance, au hasard. Je crois aussi en une force qui nous guide, dirige nos pas, règle nos vies. Que l'on appelle cette Puissance comme on veut, elle est là. J'en suis convaincue.

De commun accord, des plans avaient été élaborés pour le voyage du retour. Nous allions contourner Arras et, en marchant bien, essayer d'atteindre Douai. La Belgique ne serait alors plus très loin. La fatigue commençait à peser lourdement, la chaleur constante nous accablait. Papa n'était vraiment pas bien. Son angine de poitrine le faisait souffrir. Il ne se plaignait pas, mais c'était visible, il n'en pouvait plus. Il avait été plusieurs fois obligé de s'asseoir dans la carriole et nous étions très inquiètes pour lui. Marguerite, de son côté, exhibait un bandage impressionnant. Son doigt malade qui, en plus de l'infection, avait, une nuit, été écrasé par un pied étourdi, n'était vraiment pas beau à voir.. les infirmiers allemands qui nous avaient si bien aidés l'avaient désinfecté, soigné et bandé selon toutes les règles de l'art et ce fut lui qui, si l'on peut dire, donna, ce matin-là, le coup de pouce au destin.

Nous avons donc repris la route avec courage. Les colonnes militaires, blindées ou motorisées faisaient maintenant partie du paysage des grands-routes. Pour notre part, la grande frayeur des premiers jours avait disparu. Les monstres sanguinaires qui nous avaient tant fait peur s'étaient avérés aimables et secourables. Nous avons bien la vague impression qu'il s'agissait peut-être là d'un plan d'aide humanitaire à la population des pays occupés (article 1 d'une propagande élaborée dans les bureaux du parti d'outre-Rhin), mais à ce moment-là, nous n'en avons cure. Comme d'habitude, le peloton des jeunes que nous étions marchait en tête de la caravane. Les adultes, fatigués, formaient l'autre groupe à quelque distance, derrière nous. Nous marchions depuis un bon moment quand une grosse limousine décapotable s'arrêta à notre hauteur. Quatre officiers rapides et galonnés s'y trouvaient et l'un d'eux, dans un français impeccable s'informa de la blessure dont souffrait Marguerite, demanda si elle avait eu l'occasion d'être soignée par ses compatriotes du service de santé et quel était le but de notre voyage. Il nous apprit qu'une colonne militaire suivait à courte distance et que nous devions faire de grands signaux et nous planter au milieu de la route. La peur nous tordait les entrailles, mais ce n'était pas le moment de faiblir. Quelques minutes plus tard, en effet, la première voiture de la colonne est apparue, et, bravement, nous avons fait signe au chauffeur de s'arrêter. Le moignon bandé de Marguerite avait fait son effet ! Après quelques explications fournies par maman qui s'en tirait très bien en allemand, langue jumelle du flamand, familier à maman, on nous invita à monter à bord des véhicules. Tout le groupe nous imita avec enthousiasme et, sans regrets ni remords pour les services

qu'elle nous avait rendus, nous avons abandonné la carriole au bord de la route. Elle aura probablement fait d'autres heureux ce jour-là

Nous avons pu comprendre que la colonne se dirigeait vers la Belgique et, sans savoir où elle nous conduirait, nous pensions que, de toute façon, cela raccourcirait considérablement notre voyage. À Mons, on nous fit signe de descendre. Nous étions enfin en Belgique ! Nous ne nous sommes pas perdus en civilités exagérées, mais, au fond du cœur, nous avons remercié pour l'aide précieuse et avons avisé.

Pendant trois semaines, nous avons tourné dans la zone des combats en France et nous ignorions tout de la situation en Belgique. Nous ne savions donc pas que l'armée belge avait été contrainte de capituler au bout de dix-huit jours de combats et que la vie était presque normale. Les trains avaient recommencé à rouler. Mons n'étant pas loin de Nivelles, en quelques heures, nous étions chez nous. On n'osait pas y croire ! C'était trop beau pour être vrai. Notre maison, notre chère maison ! Bien délabrée, il est vrai. Les pillards, avec éclectisme, l'avaient vidée de tout ce qui pouvait avoir une valeur quelconque : montres, appareils photo, bijoux, bibelots, coussins, vélos... tout avait disparu. Mais Marguerite, folle de joie, retrouvait enfin son mari qui commençait à craindre le pire. Il avait été fait prisonnier mais avait réussi à s'évader et était rentré après quelques jours. Le mari de Louise avait subi le même sort. Après cinq ans de captivité en Allemagne, il est rentré, mais le mariage était brisé, comme ce fut le cas pour beaucoup d'autres ménages.

Dès les premières rumeurs de guerre, maman, prévoyante comme d'habitude et instruite par l'expérience de la précédente, achetée 25 kg de café vert non torréfié et 50 kg de farine chez le boulanger du coin. Juste avant le départ pour la grande aventure, elle avait vite caché ces deux précieux sacs dans la cave à charbon. À notre retour, ils y étaient toujours. Pendant les années de restriction qui suivirent, leur contenu s'est révélé plus précieux que de l'or. Ce jour-là, après l'euphorie des premiers moments, nous avons réalisé que la chance avait, tout compte fait, tourné en notre faveur quand nous avons appris que presque tous nos voisins avaient réussi à atteindre la France libre. Par chance, le fameux pont d'Abbeville nous en avait empêché et nous avons heureusement retrouvé notre home trois semaines plus tard. Nos voisins, eux, ne sont rentrés au bercail que des mois et même des années plus tard. Gilberte et sa famille sont restées un an dans un petit village près de Montauban. Fine est revenue un an plus tard encore, si tard que les Allemands ont occupé sa maison la croyant définitivement abandonnée. Le 5 juin 1940 était donc la date de notre retour. Quatre ans plus tard, le 5 juin, la bombe anglaise tombait juste devant la maison et nous devions évacuer une seconde fois. Le 5 juin 1959, ma petite Anita naissait après un accouchement qui avait duré trois quarts d'heure. 5 juin ! Date fatidique ! Bonheur ou malheur ?

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Quand le crucifix s'était libéré de la corde qui le retenait au mur, provoquant ainsi stupeur et consternation, je n'avais pu m'empêcher de considérer ce fait comme un sombre avertissement. Une sensation de malaise, de malheur imminent, de crainte bizarre que je ne pouvais expliquer. Les événements qui ont suivi ont prouvé la valeur du présage.

J'ai narré en détail le 10 mai 1940, les bombes et notre évacuation en France. Je ne m'étendrai pas sur les ennuis et les difficultés qui se sont succéder au cours des années qui ont suivi : Lucien, le mari de Marguerite est resté un an et demi sans situation, papa et maman se sont chargé de l'hébergement et de l'entretien du ménage. En janvier 1941, Claudine, leur petite fille, naissait en même temps qu'apparaissaient les premiers symptômes de la maladie qui frappait Marguerite, le parkinsonisme, maladie qui l'emporterait vingt ans plus tard. Le 10 novembre 1941,



*Mariage de ma sœur Marguerite avec
Lucien*

nous perdions papa qui mourut subitement, emporté par une rupture d'anévrisme. Il ne se sentait pas bien depuis longtemps déjà et espérait pouvoir prendre sa retraite à 60 ans. Il est mort à 59 ans. Louise et sa fille Jeannine née en 1935 étant également revenue à la maison, c'était donc toute une famille nombreuse à la charge de papa et maman. En mars 1942, une mauvaise pleurésie a failli m'emporter. Les antibiotiques n'existaient pas encore. Ma maladie a duré trois mois. Je passe sur les difficultés d'ordre domestique qui ont été le lot commun de la population pendant toute la durée de la guerre : ravitaillement, restriction, pénurie de tout ce qui rendait la vie supportable. On essayait de s'accommoder de ce qui restait et nous étions heureux que la situation financière de maman fût capable de subvenir aux besoins de toute la famille.

Après 1943, des lueurs de paix ont commencé à éclairer nos régions. Les faisceaux lumineux des batteries antiaériennes allemandes illuminaient le ciel presque toutes les nuits. Les gros avions américains allaient sans relâche bombarder les villes allemandes, ils nous tenaient éveillés la nuit, mais nous savions que la fin de toutes les misères n'était plus très éloignée. Les troupes alliées avançant rapidement, on s'attendait à un débarquement sur la côte de l'Atlantique. Le 6 juin 1944 fut mémorable. Pour nous, il l'était doublement. La veille, le 5 juin, les « Spitfire » anglais sont venus larguer leurs bombes sur la gare de Baulers qui formait un important nœud ferroviaire. Ce jour-là, j'étais partie à vélo faire des courses à Nivelles. Je n'étais plus loin de la maison quand j'ai vu des avions de chasse anglais voler au-dessus de la gare. Quand j'ai vu le premier avion plonger en vol piqué, j'ai compris que le danger était là, tout proche. J'ai abandonné mon vélo et suis allée me jeter à plat ventre dans un petit bosquet qui longeait la route. Face contre terre et les mains sur les oreilles, j'ai attendu ma dernière heure. Le bombardement a duré dix minutes et, à quelques mètres de l'endroit où je m'étais couchée,

un énorme entonnoir coupait la route en deux, mais je n'avais pas une égratignure. J'ai fait un sprint jusqu'à la maison qui baillait de toutes portes et fenêtres soufflées par la déflagration. Le ciel bleu jouait aux dames à travers la charpente du toit transformée en damier. La maison était vide, et, après un moment d'angoisse affreuse, j'ai vu maman et toute la famille revenir du jardin. En larmes, nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre, et, encore une fois, j'ai remercié le ciel de nous avoir épargnés et béni papa qui, au-delà de la mort, avait contribué à notre sauvetage. Pour la deuxième fois, l'abri avait prouvé son utilité, mais la maison était inhabitable.

Les secours communaux sont rapidement entrés en action, mais cette aide que nous avons accueillie avec enthousiasme et reconnaissance se révéla bien vite maigre et parcimonieuse. Elle se réduisait à une liste d'adresses où de bonnes âmes seraient peut-être disposées à nous héberger ou, du moins, à nous abriter pour la nuit. Nous avons vite déchanté ! À la fin de la journée, nous étions vannées et nos espérances étaient réduites au minimum. Un comte, maître d'un château des environs, se trouvait en tête de la liste des âmes charitables. J'ai oublié le nom de ce noble aristocrate, mais j'ai gardé en mémoire le grenier sombre et sale qu'il mettait à notre disposition. On y accédait à l'aide d'une échelle branlante et boiteuse. Circonstance atténuante : on nous a servi un bol de soupe dans la cuisine ! Nous avons remercié poliment et sommes parties sonner à d'autres portes. Bourgeois, fermiers, toute une flopée de villageois respectables et connus ont été sollicités. Hélas !, ou bien on n'était pas en mesure de nous loger et on regrettait, ou bien on mettait à notre disposition grange ou grenier, l'un plus sale et inconfortable que l'autre. Depuis 1940, nous étions passés experts en matière de greniers, mais il faut croire que nous étions devenus exigeants, car nous avons refusé ces offres généreuses, si bien que, le soir, nous n'avions plus qu'une piètre idée de l'altruisme et de l'hospitalité de nos concitoyens. Quand la fatigue et le manque de perspectives eurent mis le baromètre au plus bas, ce fut cette fois maman qui eut une idée lumineuse.

J'ai déjà parlé, je crois, de M^{me} Cloquet, une fermière qui venait, depuis des temps immémoriaux, nous apporter chaque semaine son délicieux beurre et ses œufs frais. Son fils unique, Robert, et Anna son épouse, avaient repris la ferme et les traditions après la mort des parents. Ils avaient une grande ferme située en dehors du village. Un jour, ils avaient assuré maman qu'elle pouvait toujours compter sur leur aide en cas de besoin. C'était donc maintenant ou jamais le moment de faire appel à leur bon cœur. Ce fut la dernière adresse de la journée et aussi la meilleure. Robert et sa femme ont tout de suite proposé de partager leur toit avec nous. Ils ont mis la moitié de leur rez-de-chaussée à notre disposition et nous avons emménagé le lendemain. Nous y sommes restés trois mois pendant lesquels j'ai eu l'occasion de faire de nouvelles expériences. J'ai appris à traire ma vache, Blanchette, douce et docile, mais qui m'a rendu les pouces calleux. J'ai appris à monter Max, le cheval, mais je n'étais pas douée pour l'équitation. J'ai appris à me lever avec le soleil et à me coucher avec les poules. Mais ce qui comptait le plus pour nous, c'était la sympathie et la gentillesse que nous avons trouvées chez nos hôtes. Je leur en suis éternellement reconnaissante.



Suite au bombardement de la gare de Baulers et de ses environs par les Américains en juin 1944, Mariette Sanspoux et sa famille ont été hébergés à la ferme Cloquet à Baulers pendant 3 mois, leurs maisons ayant été fortement endommagées.

De gauche à droite

Debout : Mariette Sanspoux-Anna Tondeur-Lucien Résimont-Marguerite Sanspoux-Jacques Sanspoux-M. Cloquet-Denise Ruchard-Louise Sanspoux-Maria Sanspoux-Hermance Beny-?-?-Fernand Larbalétrier

Assis : Georges et Paul Cloquet-Pol Sanspoux-?-?-?

La vie au grand air, le repos, le calme de la campagne nous avaient fait le plus grand bien, mais l'automne tout proche et la perspective peu réjouissante d'un hiver à la ferme nous ont fait mettre le cap sur la maison qui, entre-temps, avait récupéré son toit et ses fenêtres. J'y suis rentrée avec maman. Louise était allée habiter à Bruxelles, Lucien et Marguerite s'étaient installés à Nivelles. Pour moi, une période féconde en événements se terminait. Un autre chapitre allait commencer qui ne le serait pas moins.

Des petits seins qui commencent à se dessiner sous le chandail, le système pileux qui se livre à des fantaisies inattendues et intempestives, l'aube sanglante d'une journée de printemps ! je pouvais avoir douze ou treize ans et je présentais incontestablement tous les symptômes d'une puberté en effervescence. Mes compagnes de classe avaient apparemment les mêmes problèmes que moi, car les lourds secrets qui circulaient de bouche à oreille, pendant les récréations ou sur le chemin de l'école, se rapportaient en général aux grands mystères de la vie qui, pour moi, restaient terrain inconnu.

Dans notre monde de filles bien éduquées et tenues en laisse par les parents et les bonnes sœurs, l'élément masculin n'avait eu jusqu'alors qu'une place négligeable, mais voilà qu'insidieusement, il entrait dans nos vies. On le découvrait secrètement et, petit à petit, il acquerrait le prestige de sa virilité naissante. Il n'avait pas encore d'identité bien précise. Toutefois, quelques gamines plus futées et plus mûres que les autres pouvaient déjà s'enorgueillir d'avoir un cavalier servant attiré et faisaient profiter la galerie de leur expérience toute neuve. Les potins allaient bon train, on savourait les nouvelles qu'elles nous confiaient avec fierté et, secrètement, on les enviait. Bizarrement, plus on se sentait attirée par le sexe opposé, plus son approche était difficile ! Finalement, on commençait à désespérer de jamais trouver l'âme sœur.

Un jour, une copine complaisante me fit part d'une méthode éprouvée qui m'aiderait à satisfaire ma curiosité. Pour cela, il fallait, le jour de la Saint-André, adresser au saint la requête suivante :

« Saint André, bon batelier,

Fais-moi voir en mon dormant

Le mari que j'aurai en mon vivant.

Qu'il tienne en main l'objet de son gagne-pain »

Il fallait faire cette prière le soir avant coucher et, en même temps, jeter ses bas derrière le lit. En rêve apparaîtrait alors l'image tant désirée et le bas aurait la forme de l'initiale du prénom. J'ai rêvé cette nuit-là. Un rêve que je n'ai jamais oublié. Un grand jeune homme blond au milieu d'un groupe d'enfants ; en me voyant, il quittait le groupe, me prenait par l'épaule et disait aux enfants : « Voici ma femme ! ». Le lendemain matin, j'ai regardé le bas, derrière le lit. Il était informe. L'objet du gagne-pain restait aussi une énigme. Le garçon ne tenait rien en main. J'étais un peu déçue que l'expérience n'ait pas complètement réussi, mais l'avenir allait m'apprendre que saint André avait entendu ma prière. Plus tard, j'ai communiqué la formule à des amies en mal de mari. J'ignore si, comme moi, elles ont été exaucées.

Juillet 1938. L'hôtel des *Buttes* est un bon hôtel de famille accolé au flanc du coteau qui lui a donné son nom. Un escalier taillé dans la roche y conduit et aboutit à la terrasse d'où l'on découvre le

superbe panorama. La vallée de l'Ourthe s'étale sur un décor de montagne et de forêts. La rivière y dessine ses méandres capricieux entrecoupés de cascates et de gués poissonneux. La Roche-en-Ardenne n'est encore qu'une grosse bourgade que le tourisme de masse n'a pas encore envahie. Nous venons d'y arriver, Marguerite, Gilberte et moi avec l'intention de jouir au maximum des vacances que nos chers parents nous offrent généreusement. Pendant deux semaines, nous allons échapper à leur tutelle et cette liberté toute neuve nous monte un peu à la tête. Il faut dire que ce relâchement de la bride ne s'est fait qu'à une condition : les hôteliers sont des amis des Bléret et ils prendront la relève de la surveillance dont nous avons apparemment encore besoin. Par bonheur pour nous, ils sont très gentils et ont eux-mêmes une fille de notre âge tout heureuse d'avoir de la compagnie. L'Ardenne est superbe en cette saison, le temps est splendide, l'hôtel confortable, la chère est bonne ! Vive les vacances et la liberté ! Pour le sportif averti, l'office de tourisme a sélectionné des promenades balisées qui font découvrir les beautés de la région. Certaines de ces promenades peuvent s'étendre sur des dizaines de kilomètres, mais nous sommes jeunes et saines et les longues marches ne nous font pas peur. Nous convenons donc de faire tous les jours une randonnée et, par un beau matin ensoleillé, nous partons à l'aventure.

Les desseins de la Providence sont impénétrables. Ce qui suit va le prouver une fois de plus. Il était écrit que ces vacances allaient être décisives pour mon avenir, mais j'étais loin de m'en douter ce jour-là. Le soleil est déjà haut dans le ciel et nous avons déjà couvert quelques kilomètres quand, au bout d'un sentier rocailleux et raide, nous découvrons un idyllique petit village au sommet d'une colline boisée. Nom prédestiné, ce village s'appelle Cielle ! La solitude y est reine et la route encore longue. Un moulin dispense son ombre à une tente, en bordure du chemin. À cette époque, le camping est encore peu répandu. Nous nous arrêtons pour regarder avec curiosité cet habitat rudimentaire, lorsqu'une tête frisée sort de l'ouverture. Une main nous fait signe et le garçon nous lance un « Hello » sonore. Marguerite, férue d'anglais et heureuse d'avoir l'occasion de montrer ses connaissances, répond au salut et, au même moment, deux autres têtes ébouriffées apparaissent. Malgré toutes les mises en garde que l'on nous a farcies et en dépit de la réserve qui convient à de jeunes filles sages comme nous sommes censées l'être, nous nous arrêtons et faisons plus ample connaissance avec les trois garçons qui, l'un après l'autre, se sont extirpés de leur coquille. Ce sont trois jeunes Hollandais en vacances, et deux d'entre eux parlent couramment l'anglais. Pauvre de moi ! J'ai bien eu, en son temps, quelques notions de flamand à l'école secondaire, mais l'anglais n'était pas au programme, si bien que je dois me contenter d'observer les courtoisies qui s'échangent de part et d'autre, sans les comprendre ni y participer. Rétrospectivement, je maudis sœur Thérèse qui m'a empêchée de faire le lycée comme je l'aurais voulu. J'aurais pu, dans les circonstances présentes, prendre part à la conversation et bavarder avec les autres. Regrets superflus, hélas !

Les premiers contacts sont donc faits et les garçons nous invitent à prendre le thé qu'ils ont préparé sur un minuscule réchaud à pétrole. Très aimablement, ils nous invitent à nous asseoir, par terre naturellement, et on fait vite connaissance. Deux des garçons s'appellent Jo, le troisième Kees. Ils sont étudiants comme nous. On parle, du moins Marguerite et Gilberte, car moi, je me sens sérieusement handicapée. Mais le temps passe vite et, si nous voulons être à l'hôtel pour le souper, il

faut prendre congé. Entre-temps, on s'est découvert la même religion et on convient de se retrouver le lendemain à l'église du village pour la messe du dimanche.

Quelques jours ont passé et les trois garçons sont devenus les fidèles compagnons de nos randonnées dans la montagne. Gilberte et le grand Jo, comme nous l'avons baptisé, se sont découvert des affinités de goûts et d'idées, et le petit Jo est tombé éperdument amoureux de Marguerite. Le troisième est un garçon terriblement timide, dont les connaissances en français sont aussi rudimentaires que les miennes en néerlandais. Aussi, mes velléités de conversation ont-elles rapidement échoué et je reste seule à garder ma liberté de cœur et d'esprit. Malgré tout, je m'amuse royalement et je suis heureuse que la bonne entente de notre trio n'ait pas souffert de cette intrusion étrangère. Le moment des adieux est déchirant pour le petit Jo qui ne peut pas s'arracher à Marguerite. À un certain moment, je commence même à craindre qu'il ne se résoudra jamais à reprendre le guidon et la route de la Hollande. Marguerite qui, au début de l'aventure, était plutôt flattée de cette adoration, se demande quel argument elle pourra employer pour le faire remonter en selle. Elle a d'ailleurs déjà un autre adorateur, Lucien, un compagnon de classe, qui deviendra plus tard son mari. Finalement, la mort dans l'âme et la larme à l'œil, Jo se décide à reprendre la route vers les brumes du Nord, non sans avoir auparavant solennellement promis d'écrire dès qu'il sera rentré au pays. Gilberte, de son côté, a fait la même promesse au grand Jo et je me sens un peu déçue de ne pas être en mesure de faire comme eux et d'avoir aussi un ami par correspondance. Mais les deux Jo me consolent et me promettent d'arranger les choses pour moi dès qu'ils seront rentrés chez eux.

Quelques semaines ont passé. Finies les vacances au soleil et les aventures. Les vacances ne sont plus qu'un beau souvenir. Il faut maintenant reprendre la trame des choses sérieuses. Je me replonge avec ardeur et entrain dans l'étude des arts antiques et contemporains. J'essaie de maîtriser les différentes techniques des arts graphiques et chaque jour est pour moi un plaisir renouvelé. Plus tard, quand j'aurai franchi la frontière qui sépare l'étudiant du professeur, je réaliserai que ce sont là les meilleures années de ma vie. Il me faut préparer sérieusement cet avenir qui me permettra d'avoir accès à un monde probablement beaucoup moins folichon. En plus du dessin, le programme comprend toute une gamme de cours généraux que j'ai toujours aimés. L'histoire et la littérature ont ma préférence. J'aime moins la sociologie. Par contre, la psychologie et la pédagogie m'intéressent beaucoup. Nous avons même un cours de diction qui nous est donné par un ancien acteur très amusant qui insiste sur l'importance d'une bonne articulation pour soutenir l'attention d'une classe. Quoique les professeurs soient en majorité des laïques, la direction de l'école est un triumvirat religieux qui se doit de penser également à notre formation morale. On nous donne donc un professeur de religion, un père franciscain que je trouve au premier abord très antipathique. Il a l'air obsédé par les jambes des filles qu'il regarde continuellement. Mon antipathie est probablement réciproque, car il trouve très bête un prétexte pour m'exclure des leçons que je passe dorénavant sur l'escalier du troisième étage. Heureusement pour moi et, hélas pour lui, au début du mois de septembre, il doit se soumettre aux ordres de mobilisation qui rappellent quelques effectifs militaires sous les drapeaux. On le remplace par un autre père beaucoup plus âgé, le père Étienne qui, après avoir été mon professeur préféré, deviendra plus tard mon conseiller spirituel dont le soutien sera si précieux quand la mort de mon père m'aura laissée dans un pénible isolement moral. Je me souviens encore des leçons de vie qu'il nous donnait, et,

plus tard, longtemps après que j'eus quitté l'école, j'ai continué à aller le voir au couvent où il était à Bruxelles. Je passais des heures à bavarder avec lui. Avec la plus grande confiance, je lui ouvrais mon âme. Il me conseillait et m'encourageait, j'avais besoin de sa sagesse et de sa mansuétude. Un jour, j'ai reçu un appel de son supérieur. Il m'apprenait que le père Étienne était gravement malade et qu'il avait demandé à me voir. J'y suis allée. Il était agonisant. Par exception à la règle des couvents, on m'a fait pénétrer dans la clôture. Je suis restée à son chevet et nous n'avons pas beaucoup parlé. Il m'a tenu la main pendant un bon moment, puis je l'ai quitté, brisée de chagrin. Il est mort le lendemain. J'avais perdu un père pour la deuxième fois. Je ne l'ai pas oublié.

Octobre 1938. Le petit Jo a tenu promesse. Il a pris l'amourette de vacances très au sérieux. Marguerite entretient maintenant une correspondance suivie avec son orateur hollandais et Gilberte prend grand intérêt aux lettres que lui envoie régulièrement le grand Jo. Par un beau dimanche de septembre, elle a même eu une très agréable surprise : Jo s'est amené, accompagné de sa famille, père, mère et sœurs, et, bien vite, des rumeurs de fiançailles ont circulé dans le quartier. Quant à moi, je ne me fais pas d'illusions sur la valeur des promesses de vacances et je ne pense plus à celles que petit Jo m'avait faites. Le correspondant hypothétique ne s'est pas manifesté. Tant pis !

Pourtant, un beau matin, Émile, le facteur, a, dans sa sacoche, une lettre venant de Hollande qui, cette fois, n'est pas destinée à Marguerite. Elle est pour moi. Il y a aussi dans l'enveloppe la petite photo d'un jeune homme blond, portant lunettes et qui montre une vague ressemblance avec le troisième mousquetaire des vacances, Kees le timide. C'est, en effet, son frère Ben. Dans un français un peu boiteux, il se présente. Il est instituteur, ma parle de la ville où il habite, de sa famille et espère recevoir une réponse à sa lettre. J'y réponds, bien sûr, et, au fil des jours, un contact s'établit. Je lui parle de mes études, lui de ses élèves. Je suis encore loin de me douter que le jeune homme du rêve à saint André est insidieusement entré dans ma vie par la petite porte de la boîte aux lettres.

L'année scolaire se termine. Nous sommes maintenant en juillet 1939, et cette année aura été celle de tous mes succès, non seulement à l'école, mais aussi dans les fluctuations de ma vie sentimentale. La chrysalide est devenue papillon. Les yeux des garçons me disent que je suis agréable à regarder et je ne compte plus les flirts plus ou moins sérieux ou plus ou moins prolongés. J'ai oublié le nom de tous ces amours de jeunesse qui, avec le recul des ans étaient somme toute bien innocents. On se voyait en cachette des parents, bien entendu. On sortait une ou deux fois ensemble, on s'embrassait et... on en restait là ! Pas question d'aller plus loin ! Tout d'abord les interdits de la religion, puis ceux des parents. L'école avait aussi une énorme influence. Mais il y avait surtout cette espèce d'angoisse devant l'inconnu qui freinait les élans trop violents des passions naissantes. Les jeunes de maintenant qui ont vécu la disparition de tous les tabous auront peine à croire à notre sage obéissance et au respect que nous avions des principes enseignés depuis l'enfance.

Mon correspondant m'avait fait connaître son intention de faire, avec deux amis, le même tour des Ardennes que son frère et les deux Jo avaient fait l'année précédente. Je m'attendais bien un peu à sa visite, mais je suis néanmoins très surprise de le voir à ma porte, un beau matin de juillet. On refait connaissance et, à la dérobée, j'observe ce garçon qui n'a pas l'air très à l'aise. Il parle le français comme

il l'écrit, et ses professeurs lui ont, de toute évidence, enseigné une langue archaïque, bourrée d'expressions désuètes et incompréhensibles. La matinée s'achève, et, vers trois heures, papa, qui fait le service d'été, rentre de son travail. Connaissant très bien ses principes sévères, je suis un peu inquiète et nerveuse, mais j'ai l'impression qu'il trouve Ben sympathique et cela me rassure. De son côté, maman l'invite à prendre le repas du soir avec nous, mais il décline l'invitation car ses deux amis l'attendent dans leur tente. Qu'à cela ne tienne ! Ils sont les bienvenus également et nous allons les chercher. Ils ne se font pas prier et ces malheureux, qui se sont nourris plus que frugalement depuis une semaine, font honneur au bifteck que maman leur a servi et avouent n'en avoir jamais mangé d'aussi succulent. À table, je suis assise à côté de Ben, et j'observe ses mains. Dans une première rencontre, deux critères sont, pour moi, très importants. Premièrement, ce que mon intuition me dicte : sympathie, antipathie ou indifférence. Elle ne me trompe que très rarement. Deuxièmement, les mains qui m'aident à jauger la personnalité. Les mains ne mentent pas, ni sur l'âge, ni sur le caractère, alors que le visage est capable de tromper ou de camoufler. Il y a les mains sèches et dures, d'autres moites et molles qui vous donnent une poignée hésitante et faiblard. Il y a des mains carrées avec des pouces d'étrangleur, des mains aux doigts longs et élégants comme celles d'un gynécologue, des mains poilues, des ongles rongés... et j'en passe ! C'est plus fort que moi. Je fais d'abord mon analyse qui me rassure ou m'inquiète, puis je me risque à aller plus avant dans la nouvelle amitié. Dans le cas présent, les mains de Ben sont de bonnes mains. Elles me sont d'emblée sympathiques. Elles me disent qu'il est droit, sérieux, pas compliqué, elles m'inspirent confiance. Le repas s'achève dans une atmosphère de gaîté et de bonne humeur. Chris et Fried, les deux amis de Ben se révèlent être des virtuoses de l'harmonica à bouche. Ils nous jouent leur répertoire, et papa, décidément de très bon humeur, ne veut pas être en reste, et sort du buffet la bouteille de rhum, ce qu'il ne fait que dans les grandes occasions.

Le soir tombe et il leur faut se décider à rentrer à la tente. J'accompagne le trio et on se fait les adieux car le voyage de retour est prévu pour le lendemain. Très poliment et correctement, on se serre la main, mais le regard de Ben s'attache longuement, et ses yeux ont une expression qui ne trompe pas, et, sans qu'un seul mot ait été dit, je sais qu'il est tombé amoureux de moi. À la grâce de Dieu ! On promet de s'écrire, et, l'an prochain, je lui rendrai visite en Hollande quand j'aurai mon diplôme en poche. Je suis loin de me douter que cette visite, je ne la ferai que cinq ans plus tard.

En mai 1940, les frontières se ferment, la liberté est jugulée, l'avenir est sombre et incertain. On met les rêves au tiroir et on essaie de survivre. Nous continuons à nous écrire, mais nos lettres portent maintenant le sceau de la censure allemande. Certains passages sont même endeuillés par une bande noire. Allez savoir pourquoi !

Après mai 1940, la vie a été longtemps désorganisée. La presse, sévèrement contrôlée par les envahisseurs ne laissait passer que quelques nouvelles très tendancieuses et la poste n'a repris que bien plus tard ses services réguliers. Pourtant, la nouvelle du bombardement de Nivelles est arrivée aux oreilles de Ben. Son angoisse, encore accrue par l'absence de lettres de ma part lui a fait découvrir la force du sentiment qui le porte vers moi, et quand enfin, les services postaux sont rétablis, quelques semaines plus tard, il me fait part de cet amour naissant. Il va même beaucoup plus loin puisqu'il me demande de l'épouser. C'est vrai que j'ai trouvé le garçon sympathique lors de sa visite et que ses mains

m'ont plus, mais l'idée d'un mariage est si loin de mes pensées que je suis, en toute honnêteté, obligée de le décevoir. Je lui écris que je suis très touchée de sa demande, et, le plus gentiment et le plus délicatement possible, je lui démontre que ce serait folie que de prendre un tel engagement dans les circonstances présentes. Attendons les événements et laissons-nous guider par le destin. Avec patience et ténacité, nous allons donc, durant cinq longues années, entretenir une correspondance qui nous aidera à mieux nous connaître et à nous apprécier mutuellement.

Septembre 1940. Je viens de débarquer à la gare de Brugelette, un village pas loin de la frontière française. Une phase nouvelle commence pour moi, une nouvelle vie, peut-être. Je ne sais pas encore ce que l'avenir proche me réserve, mais je sais que ma jeunesse insouciante et heureuse est terminée. La guerre et les bouleversements qu'elle a apportés au mois de mai dernier auront représenté pour moi comme pour beaucoup d'autres, la fin d'une époque et le commencement d'une période pleine d'aléas. En juillet, j'ai obtenu mon diplôme et les félicitations du jury. Je croyais jouir enfin de vacances prolongées et j'étais loin de m'attendre à la lettre officielle qui tombe dans la boîte aux lettres, au début du mois d'août. Un établissement scolaire m'offre un poste de professeur de dessin, et, si j'accepte, je devrai commencer les cours en septembre. Naturellement, j'ai accepté et me voilà donc pour la première fois sur le quai de cette petite gare et j'essaie de m'orienter. L'école en question appartient à la même congrégation religieuse que celle où j'ai eu moi-même ma formation, à Bruxelles. Il va maintenant falloir faire mes preuves et me montrer à la hauteur de la tâche que l'on me confie. Le bâtiment, énorme et imposant, se trouve sur une colline, à quelque distance du village. Je tire sur l'antique sonnette qui résonne longuement, et la sœur tourière qui vient m'ouvrir me conduit au parloir. Je retrouve tout de suite l'atmosphère des couvents : les longs couloirs sombres, les silhouettes furtives à robes flottantes et cornettes immaculées, les sonneries dont les codes me deviendront familiers au fil des années. J'attends quelques instants, et la directrice, sœur Marie-Pia, vient me souhaiter la bienvenue. Elle m'est sympathique au premier abord alors que son extérieur est plutôt rébarbatif, sèche et maigre, la figure austère, mais elle est aimable et courtoise. Plus tard, je découvrirai qu'elle est aussi sévère mais juste, intelligente et objective et qu'elle est intransigeante sur le chapitre de l'ordre et de la ponctualité. J'aurai souvent l'occasion d'apprécier ces qualités et je garderai le meilleur souvenir de notre collaboration et de la bonne entente qui aura régné entre nous. Elle a une façon toute spéciale de donner les ordres nécessaires à la bonne marche de l'établissement qui compte quelques centaines d'élèves et un important corps professoral. Elle ne « commande » pas, elle « demande » et je m'apercevrai plus tard que l'on accepte sans problèmes les directives qu'elle présente sous forme de conseils.

Mes collègues sont toutes des jeunes femmes célibataires ; Il n'y a qu'un seul élément mâle dans l'ensemble : l'aumônier qui est aussi vieux et ratatiné que sœur Imelda, la portière. Je remarque qu'il y a beaucoup plus de religieuses qu'à Bruxelles. J'apprendrai plus tard à connaître cette armada de cerbères, gardiennes de l'ordre et des bonnes mœurs. Toutefois, certaines d'entre elles faisaient preuve d'un dérangement cérébral si évident qu'elles auraient pu trouver leur place dans d'autres établissements que dans les couvents. J'ai oublié leur nom, mais je revois la nonne qui descendait les escaliers à cheval sur la rampe. L'autre qui voyait partout Satan et ses œuvres et qui exigeait le contrôle *de visu* des slips des nouvelles élèves, l'entrejambe devait être assez large pour couvrir entièrement le

sexe, source de tous les péchés. Je pense aussi à la vieille sœur infirmière qui ne jurait que par le sacro-saint thermomètre. Elle était myope comme une taupe et vous déclarait bonne pour le service quand une fièvre de 40° vous fauchait impitoyablement. Dès mon entrée en fonction, j'ai eu le privilège d'avoir, pendant les leçons, la compagnie très désagréable de deux vieilles religieuses, anciens professeurs de dessin qui, sous prétexte de constater les changements de méthode, s'installaient au fond de la classe, ce qui constituait pour moi une forme d'inquisition sournoise et irritante. Je l'ai tolérée quelques semaines jusqu'au jour où elles m'ont demandé si, par hasard, je n'avais pas la vocation religieuse et, dans ce cas, ma place était tenue au chaud au sein de leur troupeau. J'ai dû bien vite les décevoir et, très curieusement, peu de temps après, elles m'ont dit avoir constaté que mes méthodes d'enseignement étaient trop orthodoxes. Si je voulais garder mon poste, je devais les réformer complètement. Bien entendu, je n'ai rien changé et j'ai même osé leur dire que je ne désirais pas leur présence dans mes classes. Avec l'aide de sœur Paul-Marie, la sous-directrice, elles ont alors organisé un réseau d'espionnage qui devait devenir une guerre d'usure et aboutirait à mon départ. Heureusement, je ne m'en suis pas souciée. J'avais l'aide de sœur Marie-Pia. J'avais confiance en moi et en mes capacités. Finalement, elles se sont lassées de leurs chicaneries et la première année s'est terminée sans autres problèmes.

Elle avait pourtant très mal commencé ! le local qui m'était destiné était une vaste salle en amphithéâtre dont les gradins avaient été soigneusement passés à l'encaustique pendant les vacances. Ils brillaient comme des miroirs et sentaient bon la cire fraîche. C'est donc là que je devrai inculquer les notions élémentaires de la couleur et du dessin à des élèves de douze à dix-huit ans, réparties en quatre classes. Par prudence, on m'avait avertie que la deuxième moyenne était la plus difficile. Une vingtaine d'élèves en pleine puberté me donnerait probablement du fil à retordre. En plus, les classes de dessin n'étant pas compatibles avec une discipline sévère, j'aurais sans doute peine à maintenir l'ordre et à établir mon autorité. Le hasard veut que c'est justement dans cette classe que je dois recevoir le baptême du feu. D'abord, le rituel de l'appel des noms. On fait connaissance, puis je commence la leçon qui a pour sujet la perspective du cercle. Un simple pot en grès servant de modèle se trouve sur une étagère devant les gradins. J'expose d'abord la théorie. Je fais constater les ellipses, puis on passe à l'application : le dessin du modèle. Un début sans problèmes. Les élèves font preuve de bonne volonté, mais, en circulant à travers les gradins, j'ai pu constater que les talents sont rarissimes si bien que, régulièrement, je dois revenir au modèle et donner des indications au tableau noir. Mais la cire est traîtresse et ma fougue juvénile. Au cours de l'un de ces voyages, je fais de la luge sur les marches et je m'étales les quatre fers en l'air, près du modèle. Rien de cassé, heureusement. Un peu mal au dos et probablement quelques bleus aux fesses, mais la situation est si comique que, la première émotion passée, je prends le parti de rire et toute la classe m'accompagne en chœur. Fichue, mon autorité ! Au diable, la sévérité ! J'ai d'abord cru à un fiasco complet, et pourtant, c'est dans cette classe que j'ai eu le moins de difficultés et où j'ai eu vite le sentiment que j'avais gagné la partie. Mais, pour un début, c'était un beau début !

L'institut de l'Enfant-Jésus comprend deux bâtiments : le corps central réservé à l'internat et aux religieuses et une aile qui héberge l'orphelinat. Dès les premières semaines de la guerre, celui-ci a été réquisitionné par l'autorité occupante. La proximité immédiate du champ d'aviation – un des plus

important de la zone occupée –, a nécessité cette opération que les sœurs voient d'un très mauvais œil. Le voisinage permanent et intempestif des soldats de la Luftwaffe constitue à leurs yeux un danger pour leurs ouailles. Je dois reconnaître que ce sont là des gars magnifiques, de vrais aryens musclés qui se promènent en toute liberté dans le jardin français réservé aux religieuses et au personnel enseignant. C'est interdit ! L'hiver se passe sans incidents, mais le printemps revient et le soleil incite ces naturistes à se libérer de leur uniforme et autres colifichets. Ce n'est pas encore le nudisme intégral mais peu s'en faut. Et les pauvres religieuses qui ont droit, elles aussi, à un quart d'heure de promenade par jour, marchent maintenant en groupe serré, le nez en l'air et les yeux au ciel pour ne pas mettre leur chasteté en danger. Nous, les laïques, observons le manège qui se répète tous les matins, et nous avons vaguement l'impression que les Allemands y prennent un malin plaisir. Un type magnifique que nous avons surnommé « Tarzan » parce que, comme lui, il a un corps d'athlète et ne porte qu'un slip minuscule. Nous pouvons admirer sa musculature quand il prend ses bains de soleil, adossé à un arbre du jardin. UN vrai régal pour nos yeux sevrés depuis longtemps de beautés mâles. À leur décharge, je dois ajouter que les mêmes soldats se conduiront toujours en parfaits gentilshommes et que jamais nous n'auront eu à nous plaindre de leur voisinage.

Vers le mois de juin, les Allemands disparaissent et sont remplacés par un contingent italien qui prend ses quartiers dans l'orphelinat. Cette fois, ce ne sont plus les géants blonds que nous côtoyons journellement, mais des latins courtauds et bronzés qui roucoulent leurs sérénades du matin au soir et ont fait un pacte avec le chianti dont ils ne se séparent jamais. Sauve qui peut pour tout se qui porte jupe ! Même les chasubles noires des religieuses ne les effraient pas. Ils prennent ouvertement plaisir à louvoyer parmi leurs rangs pendant la promenade quotidienne. Il paraît qu'ils sont friands de cheveux blonds et, moi que la nature a gratifiée de cette parure, ose à peine traverser la cour de récréation. Les « O, la bella bionda » qui saluent chaque fois mon apparition me font craindre le pire. En un mot, la situation s'avère intenable et, en juillet, on nous communique la grande nouvelle : on déménage ! E, septembre, un couvent ami, dans la ville d'Ath, donnera l'hospitalité aux consœurs si éprouvées qui doivent, la mort dans l'âme, abandonner leur chère maison. À la grâce de Dieu ! On verra ce que l'avenir nous réserve.

Ath est une jolie petite ville, pas loin de la frontière française. C'est là que je passerai la deuxième année de mon professorat. La première m'aura appris beaucoup de choses, tant positives que négatives. J'ai découvert, entre autres, que j'ai aussi peu la vocation de l'enseignement que je ne l'avais de la vie religieuse. J'ai l'impression que je suis trop souple, trop jeune, pas assez sévère et que je ne réussirai jamais à imposer mon autorité. Pour les élèves, la classe de dessin est une sorte de récréation, une classe où l'on peut circuler pour aller, par exemple, tailler les crayons au-dessus des poubelles, chercher l'eau pour l'aquarelle au robinet du fond. En un mot, je suis un piètre gardien de l'ordre malgré toute ma bonne volonté et l'énergie que je déploie pour y parvenir. Il y a aussi un manque évident de motivation de la part des élèves. Depuis longtemps, j'ai remarqué que le talent est rare et ne s'apprend pas. Il est inné, aussi bien que le goût, le sens des formes et de la couleur. Tout comme les mains, le dessin est le reflet fidèle de la personnalité. L'énergie, la fantaisie, la force ou la faiblesse, l'optimisme ou le pessimisme, tout se lit dans le dessin comme dans l'écriture. Hélas, les vrais talents sont rares et les œuvres des élèves décevantes. Je m'y résigne car je jouis par ailleurs d'un privilège que

mes collègues m'envient : je n'ai ni leçons à préparer ni corrections à faire. En dehors de la classe, il me reste énormément de temps libre que je passe le plus souvent à lire. Je dévore les livres et je fréquente la bibliothèque municipale avec assiduité. Le préposé qui commence à connaître mes goûts et avec qui je converse quelquefois disparaît un jour. J'apprendrai plus tard qu'il était un des chefs de la résistance locale. La Gestapo est venue l'arrêter et on ne l'a plus revu.

Le transfert a eu lieu en août. Ce déménagement forcé nous a mis dans une situation chaotique. Grâce à l'aide et l'hospitalité de trois établissements de la ville, on a pu pallier aux inconvénients de la nouvelle situation. Les cours se donnent dans une école du centre-ville où quelques locaux ont été mis à notre disposition. Les repas sont pris dans les réfectoires d'un couvent voisin où se trouve également une vaste salle pour l'étude obligatoire de la fin d'après-midi. Vers huit heures du soir, le cortège se met en branle pour la dernière fois et on gagne les dortoirs aimablement prêtés par le troisième établissement, un autre couvent où on fait la prière du soir et où la messe quotidienne sera dite le lendemain matin. On voyage sans arrêt à travers la petite ville. Les religieuses redoublent de vigilance et essaient de garder l'ordre dans les rangs, mais leurs efforts méritoires ne sont pas toujours récompensés.

Je me souviendrai toujours de l'hiver de 1941. Il a commencé très tôt. Les tempêtes, la pluie, le froid ont rendu encore plus grise la grisaille qui s'est étendue sur le pays que la neige n'a pas réussi à éclairer. L'occultation obligatoire des lumières n'a pas égayé l'atmosphère ni simplifié les choses. Tout est sombre et triste. Les dortoirs de fortune sont à peine suffisants pour caser les internes et nous avons dû chercher refuge chez l'habitant. Avec une collègue, professeur de latin, je loge chez un docteur, spécialiste nez-gorge-oreilles, le docteur Leroy. Avec sa femme, il habite une grande maison, la dernière d'une rue en cul-de-sac et, quand, la nuit tombée, nous regagnons notre logis, nous pressons le pas pour passer au plus vite ce cap dangereux. Or, des bruits étranges commencent à circuler dans la communauté. Il paraîtrait qu'un sadique personnage attendrait le soir tombé pour attaquer sournoisement la dernière élève des rangs qui sont maintenant devenus un spectacle familier dans la ville. Il ne violente pas, il ne tue pas, mais... il soulève les jupes et, avec précision et routine, caresse les parties intéressantes de l'anatomie féminine. Il opère rapidement et s'éclipse aussitôt pour disparaître dans la nuit.

Nous, les adultes, avons tendance à prendre ces rumeurs pour des affabulations de gamines en mal de distractions, et cela nous amuse plutôt, jusqu'au jour où je rencontre moi-même cet ignoble individu. Comme chaque soir, nous cheminons vers notre chambre. Après avoir traversé la place, nous nous engageons dans la rue sans issue. La nuit est noire et les réverbères aveugles comme d'habitude. Nous croisons une silhouette sombre et le bruit des pas sur le trottoir me fait comprendre qu'elle a fait demi-tour et commence à nous suivre. La maison n'est plus très loin et nous accélérons quand, brusquement, il attaque et je sens une main preste et expérimentée qui tente l'exploration de mon entre-jambe. Tout cela s'est passé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et l'ombre a disparu dans la nuit. Le lendemain, craignant qu'elle n'accorde foi aux témoignages des élèves, j'informe la directrice qui me conseille d'avertir la police. Bien que nous ayons été à deux lors de l'attaque, c'était moi la victime, c'est donc moi qui dois faire la déposition. Cet interrogatoire aurait pu servir de modèle à une

comédie du début du siècle. Le sujet étant particulièrement délicat à traiter avait mis mal à l'aise le brave représentant de la police locale et je me souviens que j'ai fait des efforts louables pour ne pas éclater de rire à cause de sa façon alambiquée de poser les questions. Ma collègue qui devait servir de témoin n'avait pas tenu et pouffait derrière le cahier qu'elle tenait devant sa bouche.

Quelque temps après, j'ai été convoquée au commissariat de police. Le coupable présumé avait été appréhendé et on me demandait d'aller le reconnaître. J'ai bien allégué que mon témoignage n'aurait pas grande valeur puisque je n'avais entrevu qu'une silhouette sombre, mais j'ai bien dû y aller et, selon la méthode classique que, jusqu'alors je n'avais vu appliquer que dans les films policiers, on m'a confrontée à une collection de types obscurs à l'œil mauvais et à la mine patibulaire. J'ai dit que la silhouette de l'un d'entre eux correspondait vaguement à ce que j'avais pu apercevoir lors de l'agression et je me suis bien vite sauvée. J'ai appris plus tard qu'on avait pu arrêter toute une bande de loubards qui se livraient régulièrement à ce sport de mauvais goût et opéraient par les nuits sombres de cet hiver de guerre, à la grande terreur de tout ce qui portait jupe, la mode des pantalons n'étant hélas venue que plus tard. Cet épisode tragi-comique avait toutefois contribué à rompre la monotonie de ces jours moroses pour quelque temps.



L'hiver 1941 fut rude et glacial

L'hiver de 1941 se révèle particulièrement dur. En octobre, il a commencé à neiger. Un tapis glacé a recouvert la ville et a fait disparaître les trottoirs. Chaque dimanche, je suis astreinte à un voyage long et fatigant. Les moyens de transport sont réduits au minimum et leurs horaires sont capricieux. En plus, le train que je dois prendre à Bruxelles part vers la frontière française qui est devenue le paradis des fraudeurs de toutes sortes. Il est toujours bondé et une place assise représente un luxe inouï. Des contrôles ont lieu régulièrement et livrent parfois des spectacles inattendus et ahurissants. Un jour, j'ai vu une femme à l'embonpoint suspect à qui le contrôleur enjoignait d'ouvrir son manteau. Elle a dû s'exécuter et on a découvert qu'elle était littéralement bardée de morceaux de lard épinglés à la doublure. Cette denrée rare allait sans doute trouver sa destination dans l'assiette d'un citadin qui commençait à avoir la dent longue.

Les dimanches me sont particulièrement pénibles. Je dois quitter la maison vers treize heures pour être présente à la première heure du lundi. Par un de ces dimanches de novembre, froid et humide, les adieux que papa me fait m'étonnent un peu. Il était en haut, dans sa chambre, mais descend vite pour m'embrasser et me souhaiter bon voyage, m'accompagne jusqu'à la porte et m'embrasse encore une fois. À ce moment-là, j'ignore que ces adieux seront définitifs. Le dix novembre, je reçois un télégramme de maman : « papa gravement malade. Revenez immédiatement. » Le dernier en partance pour Bruxelles est le train de nuit réservé aux Allemands. À tout hasard, je me rends à la kommandantur pour solliciter un laissez-passer et l'autorisation de le prendre, mais on me les refuse. Je dois attendre le lendemain pour partir. Une angoisse terrible me prive de sommeil cette nuit-là. Je veux malgré tout espérer que papa guérira et que maman m'aura envoyé ce télégramme dans un moment d'affolement bien compréhensible.

Le train venant de Bruxelles dans lequel je me trouve, le lendemain, doit passer devant notre maison avant d'entrer en gare de Baulers. Le cœur battant, je jette un coup d'œil sur la façade et je vois que les rideaux sont fermés et les stores baissés, signe de deuil à cette époque. J'ai dû pâlir affreusement car mes compagnons de route m'observent d'un air curieux. Ils ignorent que la terrible réalité m'a frappée au cœur et que je sais maintenant que tout espoir est perdu. Quelques minutes plus tard, je tombe dans les bras de maman et nous mélangeons nos larmes. J'apprendrai alors que papa qui s'était rendu chez notre médecin de famille pour un contrôle de routine avait été pris d'un malaise chez ce dernier, et, malgré l'intervention immédiate du docteur, avait été foudroyé par une rupture d'anévrisme. La mort avait été instantanée. Deux jours après, je serai le seul témoin de la mise en bière de la dépouille de mon cher papa ; maman n'a pas eu la force d'y assister. Le plombier soude le couvercle de plomb du premier cercueil, le menuisier ferme et cloue le deuxième qui est en lourd bois de chêne. Avec peine, ils descendent l'escalier et déposent leur fardeau dans le salon tendu de draperies noires et transformé en chapelle ardente.

Puis, viennent les funérailles, un jour plus tard, et papa quittera sa chère maison, sa famille et son village qu'il aimait tant pour toujours. Nous sommes écrasés de chagrin, mais contre toute attente, maman nous console et est admirable de courage. Elle commence alors un veuvage qui durera trente-quatre ans. En 1975, elle ira retrouver papa dans le caveau familial au vieux cimetière de Baulers.

L'année 1941 se termine morne et triste. Pas de fêtes, pas de cadeaux, pas de gaieté... Le rythme reprend : trois jours à Brugelette, trois jours à Baulers. Maman est très dépressive. La solitude lui pèse. Chaque semaine, elle attend mon retour avec impatience, aussi ai-je pris la résolution de lui parler que de choses agréables. Je garde pour moi les innombrables problèmes qui peuvent compliquer la vie quand on a que vingt-deux ans et personne à qui se confier. C'est dans ces occasions que j'apprécie le plus la chaleureuse amitié que je trouve chez mon confident, le père Étienne qui m'écoute avec patience, me comprend et me donne de bons conseils. Par un dimanche de février, il faut me mettre en route, comme d'habitude, mais je ne me sens pas en forme. Je passe la nuit à grelotter dans ma chambre glacée où l'eau gèle dans l'aiguière. Le lendemain, je vais frapper à la porte de sœur Marie, la sœur infirmière qui me met le thermomètre sous le bras et décreète que je ne suis pas malade puisque l'instrument indique à peine 36°. Le soir, je me sens si malade que l'une de mes collègues, Élise, professeur de mathématiques, grande et autoritaire, me prend elle-même la température, et, cette fois, le thermomètre a monté jusque 40°. Elle en avertit les sœurs qui s'effraient et, craignant qu'une maladie contagieuse ne se déclare me conseille de rentrer chez moi sans tarder. Me voilà donc, dans la nuit d'hiver, par une température loin sous zéro, attendant sur les quais venteux les trains qui ne veulent pas arriver. Vers minuit, je suis enfin rendue. Je sonne à la porte de la maison. Le lendemain, le médecin appelé d'urgence constate une pleurésie. La fièvre me tiendra au lit pendant un mois. Je reçois tous les jours la visite du docteur mais les antibiotiques n'existent pas encore et la fièvre ne veut pas baisser. La nuit, j'étouffe et maman me met des ventouses dans le dos pour calmer les suffocations.

Fin mars, le printemps s'éveille et je me sens mieux. On ouvre toute grande la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin et j'aspire avec délices les parfums de l'humus et de la sève qui monte. Je recommence à vivre, mais l'alerte aura été chaude. Après un bon mois de convalescence, je dois reprendre les cours, mais c'est sans enthousiasme. Heureusement, Pâques n'est plus très éloigné et cette pensée me donne du courage. La veille des vacances, sœur Paul-Marie, la sous-directrice qui est en même temps surveillante au réfectoire, me fait, du haut de son piédestal, signe qu'elle veut me parler. Je m'approche et elle me communique que mon traitement des mois de maladie ne me sera pas versé. Elle ajoute : « Ce sera réglé probablement l'année prochaine ». Le brouhaha qui règne dans le réfectoire m'empêche de demander des éclaircissements sur cette situation qui me paraît pour le moins anormale. Intriguée, je décide de m'adresser en haut lieu pour les obtenir et je profite des vacances pour prendre contact avec le ministère de l'Instruction publique. Au bout de quelques jours, je reçois une réponse qui m'apprend que sœur Paul-Marie a fait une faute grave et impardonnable. Elle doit instamment me verser la somme à laquelle j'ai droit. Elle ne me pardonnera pas la réprimande qui lui échoit par la même occasion et mènera pendant les deux années qui suivront une guerre sourde dont je serai la victime.

À cette époque, il y avait, en Belgique, deux catégories d'enseignements : l'enseignement confessionnel et libre dont je ressors, et l'enseignement officiel. Les prestations sont les mêmes, mais les salaires sont différents. Je ne touche que 80% du salaire officiel et c'est dire si ma situation financière n'est pas mirobolante. Je dois en outre retrancher mes frais de pension et de voyage, si bien qu'en fin de compte, il ne me reste pas grand-chose. Maman m'héberge gratuitement quand je suis à la maison. Cela me chiffonne et j'espère être tôt ou tard en mesure de la dédommager.

En attendant, cette maudite guerre continue ! On essaie de survivre mais les restrictions se font de plus en plus sévères et les rations sont maigres. Il arrive même que l'on manque parfois des choses les plus élémentaires. Pourtant, le village nous offre des avantages dont les citadins sont privés. Les fermiers qui nous connaissent sont disposés à nous vendre les produits de leur ferme à condition d'y mettre le prix, bien entendu. Notre café nous sert de monnaie d'échange. Un livre contre un kilo de lard. Un autre livre contre une pièce de tissu de laine qui deviendra un manteau pour Marguerite. Ce café providentiel est une denrée qui a complètement disparu du marché régulier. La pénurie générale stimule toutefois l'imagination. Des cerveaux actifs ont inventé toutes sortes de succédanés : les chaussures de toile ont maintenant des semelles de bois ; les vélos, des pneus de la même matière ; on fait soi-même du sirop de betteraves qui remplace la confiture ; on mange des rutabagas quand les pommes de terre viennent à manquer. Les précieux tickets de rationnement nous donnent droit à des portions de vie, distribués avec parcimonie. Il faut bien s'en accommoder, mais on rêve à un temps où tout sera libre, gai et généreux, un temps plein de soleil et de bonnes choses...

L'année 1943 sera la plus dure. À nouveau un hiver long et rigoureux pendant lequel la patience et l'endurance seront mises à l'épreuve. Pourtant, le crible de la censure allemande laisse passer quelques nouvelles qui raniment quelque peu les espoirs défailants. Les troupes alliées ont débarqué en Afrique, puis en Sicile, et remontent maintenant la botte italienne tandis que les Allemands qui combattent en Russie essuient à Stalingrad la terrible débâcle qui sera le commencement de la fin. En cachette, on écoute les messages de « radio Londres » et on se remet à espérer.

Pour ma part, j'en ai plus qu'assez de l'enseignement ! Un jour, je décide de changer le cours de ma barque. Puisque le dessin de mode fait aussi partie de mon bagage artistique, je vais essayer d'utiliser mes capacités. Je recommence à dessiner. À chaque moment perdu et pendant les vacances, je dessine, je crée, j'invente une mode pleine de couleur et de fantaisie qui contraste avec la grisaille dont on est entouré depuis si longtemps. Je me constitue ainsi une collection de dessins avec lesquels je nourris l'ambition de me lancer dans la haute couture. Mais il y a loin du rêve à la réalité ! Mon carton sous le bras, je me mets en route et je vais sonner à la porte de plusieurs grandes maisons bruxelloises. Je sollicite un entretien avec le chef du personnel, et, quand, par chance, celui-ci veut bien me recevoir, c'est pour m'annoncer que son équipe est au complet et qu'il n'a pas besoin de mes services. Le seul résultat de ce vagabondage à travers la ville est que je me fais plusieurs fois aborder par l'un ou l'autre infâme individu qui me promet monts et merveilles si je veux bien le suivre. J'aurai même, un jour, recours à l'intervention d'un agent de police pour sortir de ses griffes. Mais je n'abandonne pas la partie ! Je suis tenace. Même si les résultats doivent rester décevants, je veux continuer mes prospections. Les jours suivants, j'essuie encore plusieurs refus, mais, ce matin-là, je décide que ce sera la dernière tentative. Tant pis ! J'en ai assez de courir les rues et de me faire rabrouer par l'une ou l'autre secrétaire. Je suis fatiguée de traîner la semelle sur le pavé quand, tout à coup, je vois une petite église toute modeste encadrée entre deux énormes bâtiments. J'y entre pour me reposer un peu. Le calme et la pénombre me font du bien, et, dans ce sanctuaire isolé en plein cœur de la ville, je fais une prière. Du plus profond de mon âme, je demande à la Vierge, ma patronne, de m'aider comme elle l'a déjà fait si souvent. Appelez ça comme vous voudrez ! Chance, destin, hasard... je sors de l'église. Sur le trottoir opposé, je vois la façade imposante d'une des maisons de couture les plus connues de

Bruxelles : la maison Hirsch. Puisque je n'ai rien à perdre, je vais encore essayer de pénétrer dans le saint des saints en me jurant bien que ce sera la dernière.

Miracle ! On me fait entrer ! le chef du personnel m'envoie chez la directrice, M^{me} Renée, qui examine attentivement mes chefs-d'œuvre et me conduit ensuite dans le bureau du grand chef, M. Hirsch lui-même. Longuement, il regarde, hoche la tête d'un air approbateur et, finalement, il demande à M^{me} Renée si elle peut utiliser mes services. Et, commentant avec elle la qualité de mes travaux, il lui dit : « Elle ne dessine pas mal, cette petite ». Je me sens comme une souris devant un éléphant, mais je sais que j'ai gagné la partie et que mes efforts n'auront pas été vains. Je m'engage à dessiner, chaque saison, la collection complète des modèles que la maison sortira. Les clientes choisiront dans l'album les modèles qui leur plaisent et les mannequins les présenteront ensuite. Cette innovation devra représenter un gain de temps considérable. M. Hirsch prend congé en insistant sur le fait du secret que je devrai observer pour garder l'exclusivité des modèles. Je sors et la tête me tourne un peu. J'ai peine à réaliser que j'ai réussi ce que je tenais pour impossible. Merci, Sainte Vierge. Vous m'avez mis le pied en selle. Maintenant, c'est à moi de galoper. Pendant deux ans, je pourrai admirer et dessiner d'innombrables modèles. On me convoque quand les collections sortent. À tour de rôle, les mannequins portent, pour moi, les vêtements dont je fais un croquis rapide. Rentrée chez moi, je dessine la figurine qui doit correspondre au modèle présenté dans les moindres détails et séduire la cliente en l'aidant à faire son choix.

Ce travail me plaît, mais il est très mal payé. Pourtant, j'accepte et je prends patience. Cette époque de ma vie sera loin d'être perdue pour moi, au contraire ! Mme Renée est très exigeante. Elle veut la perfection dans le détail, si bien que, pendant cette période, je vais peaufiner mes connaissances du métier et j'apprendrai beaucoup de choses que j'ignorais en quittant l'école et qui me serviront dans la suite.

Toutefois, je n'ai pas abandonné mes cours au pensionnat. Les mondes que je côtoie maintenant ne se ressemblent guère. D'un côté, les bonnes sœurs, de l'autre les mannequins que j'apprends à connaître en spectatrice curieuse et attentive. Pendant que je dessine, elles posent et elles parlent, ces belles filles à la taille fine et aux jambes longues. Elles me racontent leur vie, elles cancanent sur leurs chefs et leurs collègues. Je découvre que ces enveloppes séduisantes cachent un monde pourri et superficiel où règnent la jalousie, la vénalité, la paresse, la luxure, bref toute une panoplie de péchés capitaux sous des visages d'anges. Je me souviens, entre autres, d'une belle blonde, sadomasochiste. Une fille superbe qui refusait de porter les toilettes à dos nu quand, après une nuit particulièrement chaude, elle revenait couverte de bleus. Une autre, toute jeune, toute mignonne, qui me parlait sans honte de ses nombreux amants et me narrait, avec une abondance de détails piquants, les vicissitudes de sa vie sentimentale et sexuelle.

J'avais parfois l'occasion de rencontrer le monde opposé, celui des clientes. Elles appartenaient presque toutes à la classe des nouveaux riches et les gains du marché noir les avaient soudain transformées en femmes du monde. Celles que je croisais quelquefois dans les couloirs ne pouvaient pas renier leurs origines ni leur bonne fortune. Les hommes qui les accompagnent souvent, maris ou

amants, faisaient visiblement partie de cette aristocratie du portefeuille qui pouvait, malgré la dureté des temps, se permettre toutes les folies. Pensant à mon salaire de misère, mais sans une ombre d'amertume, je m'estimais heureuse de ne pas y appartenir et de garder les mains propres et la conscience en paix.

Mais où en est ma vie sentimentale pendant toute cette période troublée et incertaine ? La fonction que je remplis au couvent n'a pas facilité les rencontres masculines. Les fêtes et les réjouissances sont supprimées depuis le début de la guerre. J'ai gardé quelques bonnes amies, anciennes compagnes de classe que je continue à voir régulièrement. De temps en temps, j'ai quelques petites aventures qui ne durent jamais très longtemps. Je me découvre particulièrement sélective sur ce terrain et il faut que le garçon soit vraiment exceptionnel pour que je m'y intéresse. Très vite, je découvre des traits de caractère qui me déplaisent, ou bien ce sont des divergences d'idées ou d'opinions qui me font vite mettre fin à l'aventure à peine commencée. Je crois qu'il y a un motif profond à cette difficulté d'établir une relation durable. J'ai continué à entretenir une correspondance régulière avec mon ami hollandais. Depuis que nous avons fait connaissance, en 1939, les lettres se sont suivies à la cadence d'une ou deux par semaine et, subrepticement, un lien s'est établi entre nous. Un sentiment que je ne peux pas bien expliquer me lie maintenant à cet inconnu dont j'ai pu, entre les lignes, découvrir les qualités. Je me rends compte que je joue peut-être un jeu dangereux et que cette aventure peut finir un jour avec des regrets de part et d'autre, mais, comme d'habitude, je me fie à ma chance. Le père Étienne a lu une de ces lettres et m'a dit : « J'espère que ce sera lui qui vous rendra heureuse. Le garçon qui aime sa mère aimera aussi sa femme ».

Chaque lettre m'aide à le connaître davantage. Il me parle de sa famille qui est très nombreuse, et dont l'entretien n'est pas une sinécure par ces temps difficile. Il a sept frères et une sœur. Trois de ses frères sont enseignants, deux autres sont missionnaires. L'un est au Cameroun, l'autre en Guyane, le sixième est fonctionnaire et les deux plus jeunes sont encore étudiants. La seule fille de la famille est une aide précieuse dans un ménage d'une telle envergure. Les noms sont très brefs, presque tous des monosyllabes : Ben, Jo, Ad... Ce sont les diminutifs des noms reçus au baptême, mais que personne ne porte. Plus tard, je m'apercevrai que, dans ce pays, on change très facilement de nom. Si le vôtre ne vous plaît pas, vous en choisissez un autre, plus moderne ou plus harmonieux et, en peu de temps, tout le monde l'adopte. Seuls, les avis nécrologiques et l'état civil remettent à jour les véritables identités.

Nous sommes maintenant au printemps 1944. Les troupes alliées avancent rapidement, balaient le terrain et le nettoient petit à petit sans pertes ni souffrances, mais on sait déjà que la libération est proche. J'ai parlé plus haut du 4 juin, jour fatidique où la bombe a détruit en partie notre maison et où nous avons dû évacuer. Il y a environ un mois que nous jouissons de l'hospitalité de Robert et Anna, à l'abri, dans leur ferme, au milieu des champs. Je suis jeune et solide et c'est moi qui suis préposée au ravitaillement quotidien. Our cela, il faut aller au village ou même plus loin, à Nivelles, une course de 6 km environ que j'essaie de raccourcir en longeant des sentiers broussailleux. Un jour, je frôle un peu trop près un buisson de ronces et je me fais un bel accroc dans la jupe. Je ne peux décemment pas me montrer en ville dans cette tenue lamentable. Passant devant notre maison toujours ouverte à tous les

vents, j'y entre en espérant trouver peut-être un fil et une aiguille pour réparer sommairement la déchirure.

En son temps, nous avons demandé au service des postes de faire suivre notre courrier à notre adresse temporaire, ce qui a été fait très correctement. Toutefois, il y a ce jour-là une lettre dans la boîte aux lettres. Bizarre ! Elle m'est adressée mais l'expéditeur m'est inconnu. Curieuse et bénissant le hasard qui a voulu que ma jupe soit déchirée, que j'entre dans la maison abandonnée et que j'y trouve la lettre.

Maman devra me la traduire. Elle est écrite en flamand. On me propose de partir, le surlendemain, pour un village proche de la frontière hollandaise. L'auteur de la lettre, un douanier belge, me fera passer la frontière en fraude. On organisera ensuite une rencontre avec Ben, la première après cinq ans. Tout cela me paraît très risqué et compliqué, mais pourtant, je pars en me fiant, comme d'habitude, à ma bonne étoile qui me guidera. Au jour indiqué, j'arrive à bon port chez le douanier qui connaît heureusement quelques mots de français. L'accueil est cordial et chaleureux. On me met à table et le lapin aux pruneaux est délicieux. Ils ont un fils de seize ans, Sjors, qui sera mon guide pour le passage de la frontière. Cette expédition n'est pas sans péril. Après une promenade sous bois, par des sentiers de fraudeurs, également bien connus des douaniers, il faudra traverser une sorte de no man's land complètement découvert et ce sera là la partie la plus dangereuse de l'entreprise. Si j'avais alors eu conscience des dangers que je courais, j'aurais probablement hésité à me lancer dans cette aventure. Si la police hollandaise m'appréhendait, c'était la prison. D'autre part, si je tombais dans les mains de l'autorité allemande, on me réservait un séjour dans les camps de travail. Deux alternatives très peu réjouissantes. Mais j'étais lancée et je fonçais, tête baissée.

Alea, jacta est. Nous partons donc, Sjors et moi, par cette belle journée de juillet, chaude et ensoleillée. Frans, le douanier, prends les devants et on convient d'un signe grâce auquel il nous garantira la sécurité du passage. Nous arrivons sans difficultés à la lisière du petit bois qui borde un large champ de blé. Nous allons devoir le traverser pour atteindre la ligne frontière. De loin, nous voyons la guérite allemande qu'il faut éviter à tout prix. À plat ventre, dans la bruyère, nous attendons, le cœur battant mais aussi l'angoisse aux entrailles. Il fait chaud et Frans, en uniforme, a, depuis quelques instants, atteint la ligne fatidique. Il s'arrête, son vélo à la main, enlève son képi et s'essuie le front avec son mouchoir. C'est le signe convenu. Nous devons bondir. Mais Sjors, mon compagnon, ne bronche pas, même après que son père se soit, pour la troisième fois, épongé le front. Patiemment, j'attends, confiante dans les capacités de mon guide, enfin, je veux savoir pourquoi Il hésite. Je l'interroge et j'apprends qu'il est myope comme une taupe et qu'il n'a pas vu que, pour la quatrième fois, Frans a sorti son mouchoir qui doit être maintenant mouillé comme une serpillière. Sans attendre plus longtemps, nous commençons à ramper dans la bruyère et nous arrivons enfin sains et saufs près de Frans qui n'avait rien compris à nos hésitations et commençait à craindre le pire pour le succès de l'opération. Heureusement qu'à cette époque, ma vue était encore excellente, sinon, Dieu sait si nous aurions jamais réussi cette hasardeuse expédition.

Enfin, je suis en Hollande ! La chaleur, la bruyère et les buissons sont les mêmes des deux côtés. Encore quelques mètres et nous arrivons à l'endroit convenu, une ferme où un vélo m'attend. Ce véhicule me conduira dans la famille qui a organisé ce voyage mémorable. Une cousine de Ben, Rina, qui connaît les difficultés que nous rencontrons dans notre vie sentimentale a, avec la complicité de Frans, le douanier, son beau-frère, organisé et réglé ce voyage jusque dans ses moindres détails. C'est chez elle que nous arrivons après avoir pédalé pendant une demi-heure. Elle est gentille et m'accueille avec un large sourire, mais je ne comprends pas un traitre mot du discours qu'elle me tient et dans lequel le nom de Ben revient souvent.

L'attente se fait longue et je recherche une occupation pour tromper ma nervosité. Le cerisier du jardin est lourd de fruits et l'échelle est encore contre le tronc. Une corbeille traîne là et j'entreprends de faire la cueillette, quand, à travers les branches et le feuillage, je distingue Ben qui vient d'arriver.

Octobre 1993

Avec un recul de cinquante ans, je vais essayer de décrire cette rencontre mémorable et les remous qu'elle a provoqués.

Pendant cinq ans, nous avons échangé nos idées, dépeint le milieu dans lequel nous vivions, fidèlement relaté les faits plus ou moins importants de la vie quotidienne. Les nombreuses lettres qui ont fait route entre nos deux pays m'ont aidée à me créer une image de ce garçon que je crois connaître. Une image métaphysique, idéalisée. Aujourd'hui, cette image prend corps et cet inconnu me déconcerte. Les effusions du premier contact sont mitigées d'une certaine gêne. La famille, artisan de nos retrouvailles, se réjouit du succès de l'expédition et me paraît sympathique. On boit le thé, on mange un gâteau, puis il faut bien reprendre la route pour la dernière étape du voyage. Pour atteindre le lieu de rendez-vous, Ben est venu seul en tandem. Pour le retour, nous serons deux à pédaler pour couvrir vingt kilomètres qui nous séparent d'Eindhoven. Nous y arrivons en début de soirée et je suis gratifiée de salutations cordiales et enthousiastes pour autant que je puisse en juger. Par bonheur, la maman de Ben a été, dans sa jeunesse, élève dans un couvent où elle a appris le français. Quelques bribes sont restées en mémoire et elle fait son possible pour me souhaiter la bienvenue et me mettre à l'aise. J'ai bien besoin de cette aide car la maison est comble, pleine d'amis et de connaissances de la grande famille. Je me fais l'effet d'un oiseau des îles que l'on a sorti de sa cage. Il faudra du temps pour que je m'habitue à cette popularité qui m'échoit.

Je passe un mois mouvementé, plein d'émotions et de sensations neuves, mais aussi plein de dangers et de tensions de toutes sortes. J'essaie de m'adapter à ce nouveau rythme de vie, et je fais des efforts méritoires pour assimiler les premiers rudiments de la langue, ce qui pourrait peut-être faciliter les conversations où j'ai, jusqu'à présent, joué le rôle du muet.

Ben est fier de me présenter à ses amis et à ses collègues. Ils ont presque tous appris le français et sont enchantés de me rencontrer et de pouvoir étaler leurs connaissances. Hélas, leur vocabulaire est

plutôt limité, leur accent dénote un manque évident d'exercice et la grammaire française forme pour la plupart une embûche insurmontable. Mais j'apprécie leur bonne volonté et Ben fait office de mentor et de traducteur si bien que, peu à peu, je commence à me familiariser avec ce monde étranger si différent de celui que j'ai connu jusqu'à présent.

L'euphorie des premiers jours me fait oublier que je suis une hors-la-loi avec tous les dangers que ce statut comporte. Je m'en apercevrai bien vite à mes dépens. J'ai remarqué que la résistance à l'envahisseur est active et vit profondément dans les cœurs. La police est sur les dents pour capturer les clandestins et les réfractaires du service du travail obligatoire. À plusieurs reprises, je suis coincée dans un barrage de contrôle des identités. Il nous faudra employer des ruses de Sioux pour réussir à glisser entre les mailles du filet. Un autre jour, je me trouve dans une situation qui aurait pu tourner en tragédie. Il faut d'abord dire qu'en Belgique, du moins à cette époque, la désobéissance civile était presque règle de loi. Les ordonnances et règlements son allègrement transgressés. J'y étais habituée.

Ce jour-là, je ne me soucie donc pas de la sirène d'alarme qui vient d'entrer en action et qui signifie que plus personne ne peut se trouver en rue. J'ai peut-être encore vingt mètres à parcourir pour être à l'abri, dans l'église toute proche, quand un policier à la solde des Allemands m'interpelle pour me punir de l'infraction. Je comprends que le danger est imminent, et Ben que je viens de quitter me rappelle, affolé. Je me mets à galoper vers la maison où je m'engouffre, suivie du policier qui ne veut pas lâcher sa proie. Il donne un coup de pied dans la porte d'entrée et le voilà dans le corridor. Contrôle des cartes d'identité ! Ben lui montre la sienne, mais le redoutable bonhomme veut aussi voir la mienne. Riet, la sœur de Ben a, en un éclair, compris la situation et lui montre sa carte. Riet est brune, je suis blonde. Probablement affligé de daltonisme ou autre affection visuelle, il ne remarque pas le subterfuge, même quand Riet, affligée d'une inflammation du genou, est arrivée en boitant dans le corridor, ce qui, logiquement, aurait dû l'empêcher de courir comme un lièvre, comme je venais de le faire. Il n'a rien remarqué ! Il a sorti son carnet et a écrit la contravention que mon cher mari conserve dans ses archives.

Pendant ce temps, j'errais dans les couloirs, derrière les jardins. J'allais me perdre dans ce dédale, quand Ben m'a retrouvée, soulagé que le danger se soit éloigné. Mais l'alerte avait été chaude. Riet qui, entre-temps, s'est fiancée au petit Jo, me prend sous sa protection et est heureuse d'avoir à ses côtés une présence féminine au milieu de tous ces garçons qui lui donnent quelquefois du fil à retordre. Je devrai déplorer cet enthousiasme intempestif. Je suis là depuis deux semaines quand elle décide d'organiser une fête de fiançailles pour Ben et moi. Je trouve cette initiative prématurée, car tout en apprenant chaque jour davantage à connaître et apprécier le garçon et ses qualités, je suis loin d'être sûre que notre relation mènera finalement à un mariage.

Que faire ? Je suis impuissante ! Ben se trouve lui aussi devant un pénible dilemme. Il ne veut pas décevoir sa famille, mais, comme moi, il doute de ses sentiments et voudrait plus de temps pour réfléchir avant de s'engager. Je ne m'étendrai pas sur les détails de cette malheureuse journée. Bén était furieux ! On lui avait forcé la main, on l'avait obligé à feindre un consentement qu'il ne voulait pas

encore accorder. Par bonté, faiblesse ou lâcheté, il ne s'était pas rebiffé et n'avait pas voulu perdre la face pour sa famille ni pour moi.

Quant à moi, les beaux rêves de jeunesse que je m'étais faits sur le jour des fiançailles : l'âme sœur enfin rencontrée, le bonheur intense, la bague au doigt, l'avenir plein de promesses, tout s'est lamentablement écroulé, et, le soir venu, je me promets de repartir le lendemain et de ne plus jamais revenir dans ce pays qui m'a fait perdre mes illusions. Malgré les amis qui venaient me féliciter, les fleurs que l'on m'offrait, les chansons pleines de gaieté et l'atmosphère de fête, je me sentais terriblement frustrée car... Ben avait disparu ! Il est resté tout l'après-midi dans sa chambre, et moi, pauvre victime, je me morfondais sur mon divan en me demandant ce que je venais faire là. J'étais furieuse et déçue !

Le lendemain, Ben a eu une longue conversation avec sa mère. J'ignore ce qu'elle lui a dit, mais, malgré cela, elle nous a littéralement envoyés promener. Ce fut une promenade qui dura toute la matinée ! Nous avons erré parmi les bruyères et le sable chaud de la Campine, nous avons longé les sentiers du sous-bois, admiré la splendeur de juillet et surtout, nous avons parlé à cœur ouvert, cette fois, et, ô miracle ! tout s'est arrangé. Le grand mot que nous n'avions pas encore prononcé ni l'un ni l'autre a enfin été dit. Nous savions maintenant que l'attente n'avait pas été vaine et que, même s'il y avait d'énormes difficultés à rencontrer et à aplanir, l'avenir était à nous.

La paix du cœur enfin retrouvée, j'ai passé très agréablement les deux semaines qui me restaient, puis je suis rentrée au bercail en employant le même chemin que celui que j'avais pris pour le quitter. J'ai appris plus tard que la mère de Ben lui avait fait un sermon d'envergure, avait blâmé sa conduite envers moi et lui avait ordonné d'essayer de réparer la gâchis dont il était coupable. La mort dans l'âme, il avait obtempéré et savait qu'elle avait raison. Nous ne l'avons pas regretté et, bien que les belles-mères aient souvent mauvaise réputation, je n'ai jamais eu qu'à me louer de la mienne. Dieu merci !

Peu de temps avant mon retour, j'ai eu l'occasion de rencontrer une famille amie où, comme partout, on m'avait très aimablement accueillie. La mère était souriante et cordiale. J'avais admiré les huit beaux enfants : quatre garçons et quatre filles dont elle était visiblement très fière. Je ne savais pas que la grande Faucheuse planait déjà au-dessus de la maison et qu'elle frapperait cruellement quelques semaines plus tard. Mi-septembre, Ben m'écrit qu'un bombardement de la ville par les Teutons avait fait de nombreuses victimes dont la famille en question. Une bombe était tombée dans un abri où se trouvaient cinquante-trois personnes. Il n'y eut que deux survivants, deux enfants de cette famille : Harry et Joris qui viendraient plus tard tenir une si grande place dans ma vie.

Septembre 1944. L'été s'achève ! J'ai retrouvé mes pénates. Faisons le point. Où en suis-je après ce mois pendant lequel mon avenir s'est décidé ? J'ai l'impression de marcher dans des sables mouvants, de disparaître dans la glu d'une énorme toile d'araignée qui va me paralyser. Je suis heureuse et, en même temps, j'ai peur. Moi qui, depuis la mort de mon père, ai mené une vie complètement indépendante, je suis sur le point de perdre cette liberté qui m'est si chère. J'ai vécu des sensations

intenses pendant ce mois en Hollande, mais la tension nerveuse que j'ai subie a laissé des traces et j'ai craqué en rentrant. Un rien me met au bord des larmes et j'ai grand besoin du tonique que le médecin me prescrit pour sortir de la dépression qui menace.

Maman est tout heureuse de me revoir, mais elle a elle-même tant de problèmes que je ne veux pas l'accabler avec les miens. À la grâce de Dieu ! On verra. Mon penchant naturel pour le fatalisme m'aide à relativiser et mon optimisme me fait bien vite reprendre le dessus. Je me pose des questions. J'essaie de comprendre. J'estime Ben. Je reconnais ses qualités, sa bonté, son honnêteté, ses solides principes. Mais il y a loin du sentiment calme et posé que j'éprouve pour lui et la folle passion que j'ai parfois connue pour d'autres garçons avant lui. Mais j'ai maintenant vingt-quatre ans et je sais que la passion est fugace comme un feu de paille. Il faut autre chose pour garantir un bonheur durable. J'ai confiance dans l'avenir !

La rentrée des classes est toute proche. Nous avons réintégré notre chère maison qui porte encore les marques du cataclysme qu'elle a traversé au mois de mai. Mais le toit tout neuf nous protégera des intempéries de l'hiver qui ne tardera pas et les portes remises dans leurs gonds nous garantiront une relative sécurité. Les plafonds sont replâtrés et les murs lépreux referont petit à petit leur toilette, mais l'essentiel, c'est que nous sommes chez nous !

Nous avons fait nos adieux à Robert et Anna, le cœur plein de gratitude pour l'hospitalité et l'amitié qu'ils nous ont prodigués.

J'ai pris une grande décision ! Je donne ma démission au pensionnat ! Ma fonction d'enseignante me donne de moins en moins de satisfaction. La vocation et les dons me manquent pour faire un professeur modèle. Malgré toute la peine que je me donne, les résultats restent décevants et il est temps que j'entreprenne autre chose. Quoi ? Je n'en ai pas idée.

J'ai beaucoup appris chez Hirsch. J'ai perfectionné le métier et ce travail me plaît mais il est très mal rémunéré. Ben, en bon fils, remet tout son traitement d'instituteur à sa mère et il ne garde qu'une somme minime pour son argent de poche. Il faudra donc que je trouve une autre source de revenus pour former le pécule nécessaire à couvrir les frais que notre mariage entraînera.

Je donne ma démission à la directrice du pensionnat. Sœur Marie-Pia est d'abord fâchée et déçue puis elle comprend mes motivations, et, trois mois plus tard, nous nous quitterons en excellents termes et je garde le meilleur souvenir des années passées sous sa tutelle.

5 décembre 1944

C'est mon dernier jour à l'école. On a fêté la Saint-Nicolas. Mes collègues ont amené les petits enfants de leur famille pour voir le grand saint qui a distribué ses cadeaux. C'est ce jour-là que le destin m'a fait à nouveau un clin d'œil. Mon pupitre près de la porte, dans le local des professeurs, est chargé de manteaux et de lainages de toutes sortes. Je le dégage, et, sous le tas de vêtement, je vois un journal

du jour. Il me reste une heure ou deux avant le départ du train que je vais prendre pour la dernière fois. Puisque ma tâche, ici, est terminée, je prends le temps de lire le journal. Je lis même les petites annonces, ce que, d'habitude, je ne fais jamais. L'une d'entre elles attire mon attention : « Maison d'édition française cherche illustrateur (trice) ». Écrire ? Pourquoi pas ? À tout hasard, et sans me faire d'illusions, j'envoie une lettre à l'adresse indiquée, une agence à Bruxelles. Quelques jours plus tard, je reçois la réponse accompagnée d'un texte que l'om me demande d'illustrer. Aucun détail sur le format ni sur la technique à employer. L'aquarelle a mes préférences. J'en exécute trois et j'y ajoute trois croquis à l'encre de chine. Ce travail est neuf pour moi et j'ignore comment il sera jugé. La réponse ne tarde pas ! Surprise ! Mes dessins ont été appréciés. Il y a même un chèque pour me les payer ainsi qu'un nouveau texte pour d'autres illustrations. Mes aquarelles ont eu l'heur de plaire et on me demande d'en faire d'autres qui me seront payées un prix que je trouve exorbitant si je le compare à ce que je gagnais auparavant.

Et c'est ainsi que commence une aventure qui, jusqu'au jour d'aujourd'hui, est restée une énigme insoluble. J'hésite toujours à la raconter dans les détails car elle est brodée de tant d'éléments mystérieux que son récit provoque chaque fois le doute et même l'incrédulité chez les rares personnes qui l'ont entendu. Le deuxième texte que je viens de recevoir contient quelques passages soulignés. Je devrai exécuter des illustrations qui y correspondent en employant la technique du crayon rehaussé d'aquarelle. Je commence le travail avec enthousiasme, car, sans être âpre au gain, la perspective de l'argent que je vais gagner augmente encore mon ardeur. Il a été convenu que je déposerai mes travaux à l'agence bruxelloise et « on » me demande d'ouvrir un compte en banque pour les paiements qui suivront. Qui est ce « on » qui signe les lettres que je reçois et qui contiennent des compléments d'indications pour les dessins ç faire ? Je continue à l'ignorer, quand, brusquement, une crise aiguë d'appendicite me fauche. Une opération d'urgence s'avère nécessaire et je suis bien obligée d'interrompre le travail qui avait si bien commencé. C'était trop beau ! Tant pis ! « On » m'écrit une lettre m'annonçant qu'une somme à valoir sur les travaux ultérieurs me sera versée sous peu, car « on » présume que l'opération entraînera pour moi des frais inattendus que cette avance servira à couvrir. Avec quelque confusion, j'accepte, bien entendu, et aussitôt rétablie, je termine le travail commencé, et le rythme « livraisons-paiements » reprend sans faillir.

Le jour arrive où je vais livrer mes derniers dessins à l'agence. Quelques jours plus tard, une lettre m'annonce que « on » a l'intention de me rencontrer à l'occasion d'un passage à Nivelles. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu idée du personnage qui se cache derrière ce généreux philanthrope. Au jour et à l'heure indiqués, il arrive dans une énorme limousine avec chauffeur. Il se présente : M. Van der Lijn, représentant pour la Belgique de la maison d'éditions Ferdinand Gillet, livres d'art pour la jeunesse à Paris. J'apprends bien vite le but de sa visite. Il me demande si je serais disposée à commencer un travail de grande envergure. Il s'agit d'un livre sur les punitions enfantines à travers les âges. Il prévoit une centaine d'illustrations qui devront répondre à une parfaite exactitude quant au décor historique, aux meubles et à l'habillement des différentes époques. La technique demandée sera l'aquarelle et, vu que le travail de recherche préliminaire sera long et important, on me gratifiera d'un salaire en conséquence. Je crois avoir mal entendu quand j'apprends le montant que je recevrai par dessin. Cela

dépasse toutes mes espérances et il va sans dire que je suis vite d'accord sur tous les points de sa proposition.

Et c'est ainsi que je commence un travail qui prendra plusieurs années. Après avoir pris connaissance des textes à illustrer, j'entreprends d'abord une étude détaillée des époques qui y correspondent et je passe de longues heures à la bibliothèque nationale de Bruxelles. Je me plonge dans les livres où je rafraîchis mes connaissances de l'art, du costume et du meuble à travers les siècles, puis, à la cadence d'un dessin par semaine, j'exécute ce travail qui me plaît énormément et qui arrondit mon compte en banque de façon spectaculaire. Pendant les mois qui suivent, j'ai couché sur papier d'innombrables scènes qui soulevaient souvent l'indignation et même l'incrédulité. En faisant les recherches préliminaires au travail, j'ai découvert avec stupeur que, depuis la plus haute Antiquité, les justiciers naturels ou occasionnels avaient employé leurs prérogatives et tous les moyens pour punir les pauvres enfants qui leur tombaient sous les mains. Passant par les fessées, le bonnet d'âne ou le piquet, ils ont parfois abordé d'autres méthodes beaucoup moins anodines et bien plus cruelles pour leur apprendre à vivre. La flagellation et la bastonnade en sont des exemples. Les documents mentionnent également l'usage de châtiments corporels, en Angleterre et en Allemagne, infligés par des maîtres sadiques et pervers, et qui dépassent en cruauté tout ce que l'on peut imaginer. On peut supposer que les pupilles sortant de ces prétendus établissements d'éducation gardaient pour la vie les séquelles traumatisantes des tortures qu'ils avaient endurées.

Mon travail exige que je rende avec une précision presque anatomique les dégâts causés par ces sévices. Le sujet reste le même mais avec la scène doit varier et il arrive des jours où l'inspiration me manque, mais je fais la nuit des cauchemars pleins d'enfants martyrs et de bourreaux sanguinaires. Les représentations réalistes de fesses sanglantes et de dos striés par le fouet provoquent en général l'horreur et l'indignation, mais on me paie royalement pour que je rende vivantes ces situations qui me donnent la nausée. Le travail que l'on m'a confié est presque terminé, et, à plusieurs reprises, je me suis informée de la date de parution du livre, mais il paraît que l'approvisionnement et la livraison du papier de luxe venant de Suède rencontrent des difficultés inattendues. Il faudra prendre patience et on m'avertira !

Le travail a été de longue haleine. Beaucoup de choses ont changé depuis que je l'ai entrepris. J'ai quitté le pays, j'ai pris une autre nationalité, un autre nom, une autre vie. Depuis deux ans, je suis la femme de Ben. Une seule chose n'a pas changé, c'est mon travail. Je continue à dessiner. Le livre que j'ai illustré est maintenant achevé. D'autres commandes ont suivi, des petits bateaux individuels, toujours brodés sur le même thème : les punitions enfantines. Sans oser l'avouer, je trouve que, petit à petit, cela frise l'obsession, mais je continue ce travail que l'on me paie royalement jusqu'au jour où un nuage apparaît à l'horizon. Je reçois une lettre d'une personne qui se fait connaître comme étant l'épouse de M. Van der Lijn. Cette lettre m'étonne et me peine en même temps. Elle m'apprend l'accident grave dont son mari a été victime. Il y a peu d'espoir de guérison et je dois cesser immédiatement toutes les activités en cours. Le ton est sec, concis mais ferme. Je voudrais des précisions, je ne comprends pas, mais, faisant contre mauvaise fortune, bon cœur, je m'incline en regrettant que la période d'abondance soit terminée. Mais, grâce à Dieu, on n'en mourra pas ! Le traitement de Ben est suffisant pour vivre

confortablement. Quelques mois ont passé. Je n'en crois pas mes yeux quand une autre lettre arrive, signée cette fois par M. Van der Lijn lui-même. Il me demande de lui faire parvenir au plus tôt les dessins qu'il m'avait commandés avant son accident, et qu'il suppose terminés depuis longtemps. Par retour de courrier, je lui réponds qu'à mon grand regret, je n'ai rien à lui envoyer. En effet, en son temps, j'ai fidèlement suivi les ordres donnés par sa femme. À son tour il est désagréablement surpris et déplore vivement le contretemps. La chose étant difficile à traiter par correspondance, il me demande de bien vouloir le rencontrer pour pouvoir en discuter à l'aise. J'accepte, bien entendu, et, quelques jours plus tard, je m'embarque pour Bruxelles et je me présente à l'adresse indiquée : l'institut Fond'Roy¹ est une énorme bâtisse au milieu d'un parc, entouré de grilles et de clôtures sombres et rébarbatives. Le portier s'informe du but de ma visite, si je suis attendue, et, à mon grand étonnement, il me demande de lui livrer mon passeport. Il faut bien que je m'exécute, et je ne suis pas au bout de mes surprises...

M. van der Lijn réside dans une luxueuse suite, au deuxième étage de l'établissement. Dans l'escalier, j'ai croisé des gens à la mine bizarre, tous accompagnés d'infirmiers, cerbères impressionnants, à la mine sévère, qui les suivent pas à pas. Plus tard, j'ai appris que cet établissement hospitalier avait également une annexe, maison de santé. Mais ce jour-là, je n'ai pas eu la moindre suspicion quant à la nature des maladies que l'on traitait. Pour la deuxième fois, je rencontre donc M. Van der Lijn. Je lui fais part de mon étonnement au sujet de la confiscation de mon passeport. Cela le contrarie beaucoup. Il sonne le personnel et exige que l'on me rende sur-le-champ le précieux document. Il s'excuse ensuite du fâcheux contretemps provoqué par la malencontreuse initiative que sa femme avait prise et me demande si je peux mettre dorénavant les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu. Je promets de faire mon possible et je rentre chez moi le cœur léger, heureuse de continuer ce travail qui me plaît toujours.

Hélas, le plaisir est de courte durée ! Peu de temps après, une nouvelle lettre me parvient, signée cette fois par son épouse. À Nouveau, elle m'interdit expressément de continuer à travailler pour son mari qui est, dit-elle, un malade mental. Les autorités médicales l'ont chargée de sa surveillance.

Que faut-il penser de cet imbroglio ? « Chat échaudé craint l'eau froide », dit le proverbe. Je me dis qu'une fois suffit, on ne m'y reprendra plus. Instruite par l'expérience précédente, je passe à l'offensive. Je n'ai jamais eu de contacts directs avec la maison d'éditions. J'ai la preuve de son existence par les versements réguliers qu'elle fait à mon compte en banque et par les ordres que je reçois, écrits sur papier à en-tête de la firme. Je voudrais des éclaircissements sur cette bizarre situation. Je veux, une fois pour toutes, savoir à quoi m'en tenir, et j'écris à Paris. J'attends la réponse avec impatience ! Enfin, une lettre arrive. C'est la lettre que j'avais écrite qui me revient, portant la mention « Inconnu à l'adresse indiquée et aux 15 et 85 de la rue ». J'ai essayé maintes fois d'éclaircir cette ténébreuse affaire. J'ai écrit à la mairie du XI^e arrondissement à Paris, là où se trouvait le siège de la maison d'éditions. Ma lettre est restée sans réponse. Des libraires de mes connaissances m'ont promis de se renseigner lors de

¹ L'institut Fond'Roy est un institut psychiatrique.

passage à Paris. Ils n'ont pas tenu leurs promesses. Au cours d'un voyage en Suisse, je suis entrée dans une librairie à Berne qui pouvait, dit-on, fournir tous les livres édités dans le monde entier. J'ai exposé mon problème au préposé. Il a consulté ses catalogues, a découvert que la maison en question existait bien et m'a promis de chercher à savoir si mon livre avait été édité. Cette promesse est restée sans suite, comme toutes les autres. J'aurais dû aller à Paris moi-même mais je n'en ai plus eu l'occasion.

Et voilà comment s'est terminée cette étrange histoire ! Quand je me risque à la raconter à des intimes, on a tendance à la prendre pour une affabulation, un produit de mon imagination trop féconde. Et pourtant, elle est vraie ! La correspondance échangée à l'époque et que je conserve toujours prouve que je n'ai pas rêvé. J'ai gagné des sommes considérables qui m'ont permis de payer, rubis sur l'ongle, les frais causés par mon mariage ; D'où est venu tout cet argent ? Je ne le saurai jamais ! J'ai abandonné l'espoir de posséder un jour ce livre que j'aurais tant voulu montrer à mes enfants et à mes petits-enfants. Mais le hasard a des caprices ! Un jour, peut-être...



30 juillet 1946 ! Mariage de Ben et Mariette

Septembre 1944. Je retourne quelques années en arrière. On se remet à vivre ! On lèche les plaies causées par cette guerre que l'on avait crue éternelle. On se risque à faire des projets, l'avenir est plein de promesses. Après ce malheureux jour du 15 juillet où j'ai bien pensé ne plus jamais revenir au pays des Bataves, les choses se sont arrangées et il y a eu entre nous promesses de mariage. D'innombrables embûches barrent encore la route du bonheur mais la certitude qui s'est établie entre Ben et moi est le viatique qui nous soutiendra pendant les années qui vont venir. Les fiançailles seront

longues, très longues, et il ne faudra pas perdre courage. Les voyages sont compliqués et les moyens de transport primitifs et inconfortables. Immédiatement après la guerre, les wagons à bestiaux et les chars à bancs ont même remplacé les trains et les tramways. Nos activités nous empêchent de nous revoir en d'autres temps que pendant les vacances scolaires et ces courtes périodes de cohabitation forcée sont heureuses mais difficiles. L'argent que je réussis à épargner grâce à mes dessins permettra sans doute de résoudre les problèmes financiers, mais il y a un obstacle crucial que ni argent ni protections ne pourra aplanir : c'est la crise du logement qui sévit en Hollande. Ben s'informe à droite et à gauche, il parcourt des kilomètres et sonne à des portes inconnues en espérant trouver une chambre ou un étage qui pourrait nous abriter. Pendant deux ans, avec patience et ténacité, il va chercher et ne trouvera pas. Entre-temps, sa sœur Riet a épousé le petit Jo qui est donc devenu mon beau-frère. Harry, le frère aîné de Ben va enfin convoler après des fiançailles qui auront duré dix ans. Les parents prennent une importante décision et mettent à notre disposition les deux chambres qui se sont vidées par la même occasion. Nous n'en demandons pas plus et, enfin, la date du mariage est proche. Le 30 juillet 1946, c'est un bel exemple d'amitié internationale que les badauds de Baulers peuvent admirer pendant et après la cérémonie. Journée magnifique, temps splendide. Max, le sacristain, nous a joué la marche nuptiale sur les orgues de l'église, a étendu pour nous le tapis rouge des jours de fête. En un mot, c'était un succès !

J'avais bien eu quelques appréhensions quant au problème des langues, mais finalement, toutes les bonnes volontés s'y sont mises, et, bien vite, il y a eu des étincelles entre les deux camps. Le vin et la bonne chère aidant, ce fut une réussite grandiose dont on parlera longtemps.

J'ai souvent pensé à la prière que j'avais faite à saint André un soir de ma jeunesse. J'avais rêvé ! Maintenant, le rêve s'est réalisé. Un grand jeune homme blond me prenait par la main et me présentait à des enfants en disant : « Voici ma femme ». La réalité a peut-être été moins romanesque mais elle correspondait au rêve. Ben m'a présentée à sa classe, à ses collègues, à ses amis. J'étais sa femme et il voulait m'apprendre à connaître ce pays qui, désormais, serait le mien.

Le petit nid que nous avons installé dans nos trois chambres suffit provisoirement à notre bonheur. Avec le temps, nous trouverons sans doute un logement plus spacieux où nous serons vraiment chez nous. Belles illusions ! Nous y sommes restés neuf ans ! Finalement, j'ai bien dû constater que la compagnie constante du reste de la famille avait contribué à mon adaptation aux nouvelles circonstances et je n'ai, heureusement, jamais souffert du mal du pays. Le rez-de-chaussée de la maison est occupé par mes beaux-parents et les deux plus jeunes frères de Ben, Kees, que j'avais rencontré à La Roche en Ardenne en 1938, et Ad qui vient de terminer le lycée.

En 1944, deux enfants sont venus agrandir la famille. Deux petits garçons. L'un a dix ans, l'autre six. Ce sont les deux survivants de la famille qui a péri dans le bombardement en septembre. On leur a désigné un tuteur légal qui a réglé les formalités et la succession, mais il a fallu trouver un accord pour l'accueil des enfants. Le reste de la famille, environ dix oncles et tantes, a tenu conseil, mais personne ne pouvait donner abri et soins aux enfants. Il ne restait plus que deux alternatives : l'orphelinat ou la séparation des deux frères. Les parents de Ben n'ont pu supporter cette idée, et, dans un bel élan de

générosité, ils ont recueilli les enfants qui sont déjà là depuis deux ans quand nous nous installons dans notre petit appartement.

Ce qui n'a pas été prévu, c'est qu'ils vont préférer notre compagnie et le confort douillet de notre pièce et qu'à notre retour de Paris où nous sommes allés en voyage de noces, encore en pleine lune de miel, il nous tombe cette paternité inattendue que nous acceptons sans problèmes, tâche peut-être un peu lourde pour nos jeunes épaules mais qui est facilitée par l'amour que nous leur portons déjà. Cette situation est toutefois pleine de complexité. Le tuteur légal ne se montre qu'une fois par mois pour payer l'entretien des enfants. Une somme ridiculement minime qui couvre à peine les frais de pension. Bénévolement et sans accord préalable, Ben se charge de l'éducation et je prends soin de leurs vêtements. La tâche est ardue et souvent ingrate, mais finalement, elle a contribué à combler le vide causé par l'absence des bébés que nous désirons tant et qui ne se décidaient pas à venir.

Joris a six ans. C'est un enfant gai, intelligent, agréable à vivre, futé comme un furet, mais qui a eu le grand malheur de naître avec une malformation du cœur. À sa naissance, les pronostics du corps médical étaient très sombres. « Il ne vibra pas plus d'une semaine ! » Plus tard, ils ont dit : « Il n'atteindra pas la puberté », pronostics qui se sont heureusement avérés inexacts. Mais j'ai dû, pendant plusieurs années, l'accompagner dans les cliniques et les cabinets des cardiologues, au grand étonnement des docteurs qui me prenaient chaque fois pour une trop jeune mère. Chaque fois, le verdict était le même : « Il ne vivra pas vieux ! ». Un de ces spécialistes qui est actuellement une sommité en cardiologie m'avait dit : « dans dix ans, on pourra l'opérer. Maintenant, il est encore trop tôt ». Ces présages se sont vérifiés ! Aujourd'hui, ce genre d'opération fait partie de la routine pour les chirurgiens du cœur. Mais, en 1948, il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir pour aborder les greffes et autres interventions que l'on tenait alors pour impossibles.

Après la guerre, la Croix-Rouge internationale envoie en Suisse ou en Suède les grandes victimes du conflit. Joris fera ainsi plusieurs fois la navette entre Saint-Gall et Eindhoven où il séjourne, six mois d'un côté et six mois de l'autre. Chaque fois, il fréquente les écoles du pays avec d'excellents résultats jusqu'au moment où, d'un commun accord avec nous, les parents nourriciers suisses décident qu'il doit choisir pour un séjour définitif dans l'un ou dans l'autre pays. Joris choisit la Suisse, et, à notre grand chagrin, il nous quitte pour de bon. Nous ne le reverrons qu'aux vacances, puis il prendra femme, aura deux petites filles et sera terrassé par une crise cardiaque en 1973. Il avait presque trente-cinq ans. Joris était assez lucide et intelligent pour savoir le sort qui l'attendait. Pourtant, il a joui de la vie au maximum. C'était un bon vivant, gai et philosophe. Il ne comptait que des amis avec qui il revenait en vacances chez nous. Alors, il organisait de grandes virées, et nous acceptions ses fantaisies. Avec nous, il restait gentil et ne manquait pas une occasion de me faire de petits cadeaux que j'ai conservés pieusement.

Rien n'est plus versatile que le destin ! Quels sont ses maîtres ? Quelles sont ses lois ? Pourquoi ce fantasque magicien choisit-il parfois dans la foule anonyme les élus qui auront ses faveurs ? Harry est un de ceux-là ! La bombe est tombée en plein fouet sur l'abri où 53 personnes s'étaient réfugiées. En rampant sous les décombres, Harry et Joris réussissent à en sortir, mais personne de les suit. Ils sont les

seuls survivants de la catastrophe. Joris n'a pas une égratignure, mais Harry a les tympans endommagés par la déflagration et il ne sortira qu'un mois plus tard de la clinique où on l'a soigné. La maison familiale est intacte, mais ses habitants sont morts. Un enfant vivra encore quelques heures puis succombera à son tour.

Joris n'a que huit ans ! Il s'adapte vite à sa nouvelle vie, mais Harry restera longtemps traumatisé. Avec lucidité, il réalise l'étendue du malheur qui le frappe et qui le marque. Il a la réputation d'être difficile et, dans la famille, personne ne veut se charger de lui, ce qu'il ignore encore, heureusement. Plus tard, il s'en éloigne complètement et n'aura des relations sporadiques qu'avec sa grand-mère maternelle que j'ai bien connue, une bonne vieille qui n'était pas en état de faire grand-chose pour les deux orphelins mais qui, du moins, leur faisait de temps en temps une petite visite. Par contre, tous ces oncles et tantes qui n'avaient pas voulu d'eux quand il s'agissait de les recueillir s'étaient empressés de faire la curée. Comme des vautours, ils s'étaient partagé tout ce qui se trouvait dans la maison vide de ses habitants. Harry n'oubliera jamais qu'il voyait quelquefois des cousins portant des vêtements ou jouant avec des jouets qui lui avaient appartenus. Les meubles et les objets qui avaient fait le décor de son enfance trônaient maintenant chez des oncles et des tantes qui n'avaient pas voulu de lui. Aussi, les premiers temps seront pénibles et difficiles pour tout le monde. Nous avons fait notre possible pour qu'il se sente chez lui et je crois que nous y avons réussi. Plus tard, un profond attachement a remplacé la pitié du début. Il est devenu vraiment un des nôtres. Il est resté quinze ans chez nous et nous a quittés en 1961 pour se marier avec Jany qui lui a donné quatre enfants, deux garçons et deux filles. Ils vivent actuellement en Amérique et parlent même de prendre bientôt la nationalité américaine.

Mais essayons d'expliquer ce destin exceptionnel qui l'a suivi jusqu'à présent. Pendant les années passées chez nous, Ben, l'éducateur, l'instituteur, garde le contact avec le personnel et les directions des écoles qu'il fréquente. D'abord l'école primaire, puis le lycée moderne, ensuite une haute école dont il sort avec le diplôme de chimiste et des félicitations pour le splendide résultat qu'il a obtenu. Harry est ambitieux est ambitieux et tenace, dur pour lui-même et pour les autres, soucieux de la perfection. Ces qualités associées à sa liste de points font que la société Philips l'engage pour son laboratoire de recherches scientifiques avant même qu'il ne fasse son service militaire. Il touchera ainsi un salaire confortable pendant les dix-huit mois qu'il passe à l'armée. À la maison, je continue à parler le français. Mes enfants seront donc tous parfaitement bilingues et Harry profite également de ce climat francophone qui lui servira plus tard.

Après la guerre, la Croix-Rouge internationale organise l'envoi des orphelins et autres grandes victimes dans des pays hospitaliers. Harry fera deux fois un séjour en Suisse alémanique. Ce sera là une occasion de parfaire ses connaissances de l'allemand. Ce solide bagage linguistique sera pour lui un atout important au cours de la carrière qu'il va faire et qui le portera au sommet de la pyramide. Les étapes qu'il a parcourues sont trop longues à décrire et les détails trop nombreux. Qu'il me suffise de dire qu'il est devenu l'un des personnages les plus importants d'une multinationale allemande dont il dirige les succursales en Amérique.

Ironie du sort ! Les bombes allemandes lui avaient tout enlevé. Le peuple allemand lui donne situation et richesse, succès et larges horizons. Ses activités s'étendent actuellement sur l'Amérique du Nord et, depuis peu, le Canada est venu agrandir son terrain d'action. Pour compléter, j'ajouterai la liste des faveurs que le destin lui a accordées, qu'il a, depuis le fatal bombardement, échappé plusieurs fois à la mort. Le dernier exemple en date est une tumeur au cerveau constatée l'an passé. Seule une opération à grand risque pouvait le sauver. Il cherche dans le monde entier le chirurgien ayant la meilleure réputation et le plus de compétences qui pourra pratiquer l'intervention. Il le trouve à New York, se fait opérer, et est maintenant, un an plus tard, complètement rétabli et a repris toutes ses activités. Il revient régulièrement en Europe et ne manque jamais de nous faire une visite. Il y a onze ans, nous avons eu l'occasion d'aller nous-mêmes en Virginie. Nous espérons y retourner au printemps prochain, si Dieu nous prête vie et santé.

« Les gens heureux n'ont pas d'histoire !... »

Que dire de ces années paisibles et tranquilles qui ont suivi notre mariage ? J'apprends à connaître mon pays d'adoption, mes nouveaux compatriotes, ma nouvelle famille. Petit à petit, je découvre les différences fondamentales qui existent entre eux et le monde que j'ai connu jusqu'à ce jour. Le Wallon est un Gaulois jovial, gai, aimant la vie, la liberté, les plaisirs de la table et la bonne bière. Le Hollandais, par contre, est un Germain, réaliste et têtue, respectueux des principes et qui connaît la valeur de la parole donnée, qualités précieuses, bien sûr, mais dont la sévérité assombrit quelque peu son existence. Telle est ma belle-famille avec qui les circonstances m'obligent de cohabiter. Ben est l'un d'eux, mais, à mon contact, il perdra petit à petit cette rigueur que lui a conférée le catholicisme austère qu'il a connu depuis sa plus petite enfance. Sa bonté naturelle et sa patience m'aident à traverser sans trop de heurts cette période de transition.

De mon côté, une sorte de mimétisme s'opère. Le contact quotidien avec la famille et mon grand souci de ne pas lui déplaire atténuent peu à peu cet esprit d'indépendance que j'avais et que la mort de mon père avait encore augmenté. Alors, j'avais pris mes responsabilités et je n'avais de comptes à rendre qu'à moi-même.

Maintenant, nous sommes deux pour prendre des décisions, et, quoique j'aie encore parfois tendance à vouloir le dernier mot dans une discussion, j'admets plus facilement que je peux aussi avoir tort.

La langue que je veux apprendre me complexe. Assez rapidement, j'arrive à comprendre ces sons gutturaux qui râpent la gorge, mais il me faudra deux ans pour arriver à converser presque normalement. Le dialecte que l'on parle dans la région représente pour moi une difficulté supplémentaire. Je mets un point d'honneur à apprendre la langue classique qui me permettra de côtoyer tous les milieux. Mais les lapsus et les bourdes sont des péchés quotidiens qui ne se comptent plus. Tant pis ! J'ai continué à parler le français avec Ben, ce que je fais d'ailleurs toujours à la date d'aujourd'hui. La pratique restreinte de ma langue maternelle a peut-être, avec le temps, entraîné une certaine pauvreté du vocabulaire que je déplore ; par contre, j'ai acquis la connaissance de la double

culture qui m'a facilité les contacts et a largement contribué à ce que je me sente chez moi dans ce pays étranger.

Un grand chagrin assombrit les premières années de notre vie commune. Les enfants que nous désirons si ardemment tardent à venir, et, au bout de deux ans d'attente, je me décide à consulter un gynécologue. Examens, tests, résultats... « Tout est normal », me dit le docteur. « N'y pensez plus, distrayez-vous, tout vient en son temps ». Mais ces sages conseils ne sont pas aisés à mettre en pratique. Un jour, un collègue de Ben qui connaît nos soucis, nous invite à rencontrer chez lui, une sorte de paragnoste qui pourra peut-être nous donner quelque espoir de progéniture. En général, je n'accorde pas grande confiance dans les talents de ces devins, mais le collègue et sa femme sont aimables et accueillants et nous rencontrons ce soir-là un homme aux cheveux grisonnants et au regard perçant qui, d'abord, nous observe en silence, Ben et moi. Il est chiromancien et astrologue. Il commence la séance par un examen approfondi de la main que je lui présente, puis m'interroge longuement pour composer mon horoscope. Après un long silence, il m'annonce que j'aurai six enfants, deux mauvais et quatre bons (ce sont ses paroles !). Il me prédit en plus qu'un changement complet de vie et de situation m'attend vers la moitié de mon existence. Il passe ensuite à une description si exacte de mon caractère que j'en ai le souffle coupé. μ A son tour, Ben est le sujet de cette bizarre expérience et il subit également ce test-vérité que nous n'oublierons pas de sitôt.

Quelques années plus tard, après six ans d'attente, une petite Marie-Christine nous arrive enfin et nous remplit de joie et de fierté. Vingt mois après, c'est un garçon. Jean-Bernard, que nous appelons Benny, le diminutif à la mode hollandaise. Entre-temps, j'ai pris goût à la maternité. Je me suis découvert une vocation de mère poule. J'en veux encore, j'en veux toujours. Je dois, hélas, encaisser une déception. À court intervalle et sans motif apparent, je fais deux fausses couches. Mais j'ai été à l'école de la patience, et j'attends. En 1958, un nouvel espoir se dessine et, le 5 juin 1959, après une grossesse modèle et un accouchement exemplaire qui ne dure que trois quarts d'heure, Anita nous montre son petit nez. Deux ans plus tard, Edith vient lui tenir compagnie et elles seront longtemps inséparables.

« Quatre bons, deux mauvais ! » la première partie de la prédiction s'est accomplie comme il avait été annoncé. Nous verrons plus loin comment la deuxième s'est réalisée.

Quinze années pendant lesquelles il ne se passe rien ! Du moins pour le monde extérieur ! Car en réalité, je déborde d'activités. J'essaie d'accomplir le mieux possible ce que l'on attend de moi : bien élever et soigner ma petite famille. Grâce à Dieu, mes enfants sont bien portants mais comme les autres, ils vont subir tous les désagréments inhérents à cette phase de la vie : rougeole, coqueluche, vaccins, bobos de toutes sortes, peu graves heureusement. Viendront plus tard les pubertés houleuses, les révoltes précoces... En un mot, ils me feront subir toute la gamme des soucis que les enfants normaux donnent à leurs parents. Malgré tout ce petit monde autour de moi, je me sens quelquefois seule. Je me sens différente des Hollandaises et je n'ai pas encore réussi à me faire de vraies amies. Ma famille est trop loin pour que je puisse la voir régulièrement, mais il y a des compensations ! Je suis heureuse avec Ben et c'est le principal.

Mai 1955. Nous avons déménagé. Il était temps. Après avoir patienté neuf ans, nous quittons enfin ce petit appartement beaucoup trop exigü pour la famille qui s'est agrandie. Nous avons entrepris la construction d'une maison où nous serons enfin chez nous. Cette initiative que nous avons prise a soulevé des réactions plutôt négatives. Beaucoup réproüvent ce que l'on considère à l'époque comme un luxe inouï et hors de notre portée. Je dois avouer que le risque était grand, car le projet n'est encore que sur papier, mais tout vaut mieux que d'attendre plus longtemps une décision très arbitraire de l'office du Logement qui distribue les habitats disponibles au compte-gouttes.

Maman s'est décidée à vendre la maison à Baulers. Elle fait le partage des biens et la somme qui me revient est la bienvenue pour envisager cette dépense. Nous ne regretterons jamais de l'avoir faite. La construction a commencé. Quelques contretemps viendront bien retarder les travaux dont un hiver rigoureux et interminable où tout s'arrête, mais, enfin, au printemps suivant, l'heur H sonne et nous emménageons. La maison nous paraît immense, elle est claire et confortable. Tout le monde est content. La vie est belle. Harry nous a suivi et est enchanté d'avoir enfin sa chambre à lui et la permission de fêter l'événement avec ses amis.

Nous habitons maintenant dans un quartier neuf et jeune. À cette époque, les familles nombreuses ne sont pas une exception. La création d'une nouvelle école est jugée nécessaire et sa construction commence quelques mois plus tard. Ben, qui a posé sa candidature au poste de directeur, est nommé. Cette nouvelle responsabilité qui lui échoit va changer considérablement notre existence. Non seulement, il remplit sa nouvelle tâche avec sérieux et enthousiasme, mais le fait que l'école soit située à deux pas de la maison, qui paraissait d'abord un avantage, entraîne pour lui un grand nombre de servitudes qui lui prennent tout son temps. Il cumule les charges de directeur, d'administrateur et d'instituteur, mais il doit même parfois intervenir dans des conflits moraux qui ressortent plutôt de la compétence du curé. Il a gagné la confiance des parents en butte aux problèmes et difficultés causés par leur progéniture et qui ont besoin de ses conseils pour les résoudre. En bon samaritain, il veut aider le monde en détresse, si bien que je ne le vois presque plus.

En secret, je maudis parfois cette école qui me prend mon mari, et la solitude me pèse souvent, mais je ne lui dis pas. Je ne veux pas gâcher par des jérémiades les rares moments où il est à la maison. Je ne garde que les bonnes choses pour lui et il ne se doutera jamais que moi aussi j'ai mes problèmes. J'accepte stoïquement et je réalise heureusement qu'au fond, je suis une femme privilégiée. De quoi me plaindrais-je ? J'ai un bon mari, sérieux et fidèle, je jouis d'une excellente santé et mes enfants grandissent sans trop de problèmes. Le bonheur parfait n'existe pas ici-bas ! Je devrai donc payer le prix de tous les cadeaux que le destin m'a faits jusqu'à présent, et assumer seule la tâche d'élever les enfants. Je me résigne donc à être pour eux une mère attentive et dévouée, mais qui doit, à l'occasion, sévir et punir quand c'est nécessaire. Ben gardera toujours le beau rôle et c'est bien ainsi. Il reste et restera toujours, pour les enfants, le papa gâteau des promenades, des week-ends et des vacances. Je ne réalise pas encore, à cette époque, que ce seront là les meilleures années qui passeront, hélas, beaucoup trop vite.

1966. J'ai fait la connaissance d'une voisine française. Comme moi, elle a épousé un Hollandais et elle donne des cours à l'école internationale de Philips. L'amitié n'est pas profonde, mais au moins je peux maintenant converser dans ma langue. Un jour, elle me demande si je pourrais éventuellement donner quelques leçons à la section de l'Alliance française d'Eindhoven. Un des professeurs vient de donner sa démission et il n'y a personne pour le remplacer. Il s'agit de leçons de langue et de civilisation françaises (histoire, géographie, littérature). Depuis longtemps, j'ai perdu la routine de l'enseignement et l'idée de m'engager m'effraie bien un peu, mais j'accepte en pensant que cet intermède sera pour moi une diversion bienvenue. La classe est composée d'adultes ayant déjà une bonne formation classique. Je fais la connaissance de la directrice des cours qui est enchantée d'avoir quelqu'un qui la dépannera, mais qui, au départ, me déplaît profondément car elle m'avertit que je ne devrai jamais faire état de mes origines belges. D'après elle, le fait d'avoir un professeur qui ne soit pas français de nationalité pourrait nuire à la réputation de la section. C'est bien mal me connaître ! Cette idée chatouille mon chauvinisme national et me vexa au plus haut point. Cette remarque corrobore pourtant l'idée que la plupart des Hollandais se font des Wallons. Ils croient, en effet, qu'en Wallonie, tout le monde parle wallon. Cette langue ne m'est bien sûr pas étrangère, mais je suis incapable de la parler pour la bonne raison que c'est là un dialecte qui varie d'une région à l'autre. Mes grands-parents le parlaient entre eux, mais chez nous, on parlait un français très correct. Maman avait même tendance au purisme et son accent était impeccable. Par ailleurs, le beau langage, la grammaire et la littérature françaises ont toujours eu mes préférences au cours des diverses études que j'ai à mon actif. Aussi, dès la première leçon que je donne, je succombe à la tentation de brandir l'étendard nationaliste et je choisis d'informer mes élèves sur mon pays d'origine. L'affaire est classée et je commence mon cours. Je suis un peu paniquée de me trouver devant un public nombreux et curieux, mais tout se passe bien et, après quelques semaines, mon intuition me dit que j'ai gagné la partie. Tout le monde m'accepte et m'apprécie. J'aurai même, un jour, la grande surprise d'être prise en confiance par un élève en butte à d'énormes difficultés. Sous le couvert d'une rédaction, il me les a confiées et, discrètement, je lui répondrai par lettre. Cette expérience m'a beaucoup touchée.

Pour moi, la mécanique a démarré ! Je suis à nouveau prise dans l'engrenage. Pendant cinq ans, je donnerai ces cours du soir qui m'auront confirmé mes capacités et représenteront ma rentrée dans le monde des adultes.

J'ose espérer que la longueur de mon récit ne découragera pas le lecteur. Je dois, pour sa bonne conduite, introduire ici une parenthèse et revenir quelques années en arrière. E fait est avéré, mon mariage est une réussite. J'ai épousé le meilleur des hommes. Au départ, ce que j'éprouve pour lui n'est pas l'amour fou ou romantique dont rêvent les jeunes filles, mais un profond sentiment d'estime, de respect mutuel qui, avec le temps, va se transformer en un amour vrai et durable. Il traversera orages et tempêtes et, comme le bon vin, continuera à s'améliorer avec le temps qui passe. La vie conjugale n'a pas apporté de grand changement dans la vie de Ben. Sauf la table et le lit, il est toujours chez lui, dans sa famille, et son travail reste pareil. L'assimilation à son nouveau statut se fera donc sans grandes difficultés. Il n'en va pas de même en ce qui me concerne ! le mariage, la lune de miel, le nid que l'on construit à deux, l'intimité, la chaleur... Toutes ces illusions de jeunesse dont je dois faire mon deuil, provisoirement, du moins ! Il y a loin du rêve à la réalité. J'ai déjà parlé des deux enfants dont nous

prenons la charge, peu de temps après notre mariage. Nous avons accepté sans trop de peine. Quant à l'intimité à laquelle j'aspire, il nous faudra patienter de longues années pour la mériter. Notre appartement est minuscule, mais douillet, et notre divan est confortable et accueillant. Aussi, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, devons-nous accepter les visites quotidiennes de la famille qui vient s'y reposer après le travail. Même la sacro-sainte chambre à coucher n'est pas respectée. Nous devons subir des intrusions, innocentes peut-être, mais qui me choquent au plus haut point et me font perdre le peu de liberté à laquelle j'aspire tant.

Mes beaux-parents comprennent mes problèmes, mais leur sollicitude tourne parfois à la curiosité pure. Pour garder la paix et plaire à Ben, je me morfonds en silence et j'accepte sans jamais protester. J'ai même cessé de me maquiller. J'ai vu de la réprobation dans les regards quand je me fardes les lèvres et les yeux. En résumé, mon indépendance, mes idées, mes goûts, ma personnalité tout entière ont dû céder le pas à ce que les autres attendent de moi. Ma vie ne m'appartient plus et je suis prête à faire toutes les concessions pour éviter les critiques du monde qui m'entoure. Lâcheté ou égoïsme, amour ou faiblesse ! J'ignore lequel de ces substantifs pourrait s'accorder avec le genre d'existence que je mènerai pendant neuf ans.

Je ne redeviens moi-même qu'après le déménagement. Bien sûr, le train-train habituel va continuer et l'éducation des enfants me prend tout mon temps, mais la cage s'est ouverte et cette liberté reconquise me remplit d'énergie. Ma reconnaissance sera complète quand je recommencerai à voir et à fréquenter le monde extérieur. L'occasion m'en sera donnée quand on me confie ce cours de français et que j'accepte de m'en charger. Il a fait bifurquer la route que je suivais depuis vingt ans et ouvert la porte sur des perspectives que, jusqu'alors, j'avais tenues pour illusoire. Une fois par semaine, je pars, je m'évade, et je goûte à nouveau les joies que m'apporte l'étude des cultures et des civilisations que j'avais presque oubliées. Mon souci habituel de perfection m'astreint à une préparation sérieuse de la matière que je dois enseigner. Je rouvre donc mes livres et me plonge à nouveau dans leur étude pour ne pas risquer de perdre la face devant mes élèves. Au fur et à mesure que je rafraîchis mes connaissances mises au rancart depuis belle lurette, je m'aperçois que cela me passionne à nouveau et me change les idées plus que tout autre divertissement. En plus, l'âge et le recul ont transformé la vision que j'avais de l'histoire, des personnages et des faits qui l'on traversée. À une époque déjà lointaine, c'était une matière d'examen. Maintenant, la contrainte a disparu et l'étude est devenue un plaisir.

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis que j'ai commencé la carrière d'enseignante. Tout auréolée de ma nouvelle dignité et forte de la garantie que me conférait mon diplôme, j'abordais alors le monde des adultes et je gagnais en même temps salaire et indépendance. J'ai vite déchanté ! Le salaire était minable, l'indépendance, un mirage, et l'enseignement une servitude qu'il fallait bien supporter. Avec patience, je l'ai endurée pendant quatre ans, puis je me suis libérée des chaînes.

Vingt-cinq ans plus tard, je tente à nouveau l'expérience, mais les temps ont changé. J'ai mûri et mon public actuel est adulte, cultivé et avide d'approfondir les connaissances qu'il a déjà de cette langue qu'il aime et de la culture qu'il admire. Je dois tenter de lui communiquer cette science et c'est là une nouvelle responsabilité qui m'incombe. Le succès rend téméraire ! J'apprends un jour que les

diplômes belges peuvent être homologués en Hollande. Si c'était vrai, je pourrais peut-être utiliser celui que je possède déjà. L'âge m'a changée et je me suis découvert de nouvelles aptitudes à l'enseignement. Les renseignements que je reçois de source officielle m'enlèvent bien vite le faible espoir que j'avais de refaire carrière. Seuls les diplômes à base scientifique gardent leur valeur, mais le mien qui est considéré comme littéraire ne peut être reconnu. À la grâce de Dieu, tant pis !

Je me rappelle toutefois qu'au début de notre mariage, Ben a suivi une formation à temps partiel qui aurait pu, à côté de son diplôme d'instituteur lui conférer celui de professeur de français. À l'époque, j'ai moi-même donné quelques leçons de conversation française à des amis qui s'étaient également lancés dans cette direction pleine d'embûches pour les Germains que sont les Hollandais. Pourquoi pas moi ? Pleine d'optimisme et consciente de posséder la deuxième langue, je me risque à me faire inscrire à ce cours qui se donne à Eindhoven. Il comprend trois ans d'étude, mais on m'avertit d'emblée que personne ne décroche le précieux papier au bout de ce laps de temps. La plupart des candidats doivent piocher pendant cinq ans au moins, et l'examen final rebute les plus courageux. Sur ma demande, je reçois tous les renseignements sur le cours et son organisation, accompagnés d'une invitation à un après-midi d'informations concernant les programmes des trois années. Je réponds donc à l'invitation, et, dans l'école où se tient la séance, le concierge me dirige vers le local qu'il croit être celui où je dois obtenir les renseignements désirés. Il s'est trompé et j'échoue dans la classe où se trouvent les candidats de la troisième année. Le professeur a déjà commencé son exposé que je n'ose pas interrompre. Je reste et j'ai ainsi l'occasion de savoir quels seront les problèmes à traiter au cours de cette dernière année. Ils me paraissent enfantins et je prends la décision de me faire inscrire.

Pendant la pause qui suit, les candidats peuvent poser des questions au professeur. J'en profite pour lui faire connaître mon intention d'entrer d'emblée en troisième année et d'achever l'étude en un an. Il en suffoque presque et un concert de protestations s'élève de la classe, indignée par tant d'audace et d'arrogance. Mais le vieux professeur me prend au mot et me propose de tester sur-le-champ les connaissances que je crois posséder. Il me fait lire un texte, me fait faire quelques analyses grammaticales et littéraires, me pose quelques questions idiomatiques. Je réussis le test haut la main. La classe en reste bouche bée. Toutefois, je trébuche sur un problème de phonétique que je n'ai jamais étudié plus tôt. En fin de compte, le professeur accepte (sous réserve) de m'inscrire en deuxième année. Grande est ma surprise quand, quelques jours plus tard, il me téléphone et m'annonce que, réflexion faite, il me fait confiance et m'inscrit au cours de troisième dont il est en même temps le titulaire.

En septembre, après de longues vacances cérébrales qui ont duré vingt ans et m'ont plus ou moins engourdi le cerveau, je recommence à étudier avec ardeur, mais il me faut déployer des trésors d'organisation et de ténacité pour mener l'entreprise à bonne fin. Je découvre, en outre, qu'il faut non seulement posséder à fond le français mais aussi maîtriser le néerlandais dont je n'ai, jusqu'à présent, qu'une connaissance purement auditive. L'étude de sa grammaire va me demander de nombreuses heures de travail ardu. Mais le plus important est de pouvoir faire des traductions dans les deux langues. Un minimum de 6 sur 10 sera exigé à l'examen écrit qui ouvrira plus tard la porte de l'oral.

À la maison, je me suis construit un petit plan de travail dans lequel j'essaie de m'isoler quand je le peux, et plus je trime et je bloque, plus l'étude m'intéresse. Heureusement que je peux compter sur l'aide de Ben pour la bonne marche du ménage, car je ne veux surtout pas que la famille souffre des nouvelles circonstances. Tout cela commence à ressembler à une gageure et je veux me prouver que je suis capable de la tenir.

Mai arrive et je me présente à l'examen écrit. Comme je m'y attendais un peu, je trébuche sur le thème pour lequel j'obtiens un piteux « 3 ». Tant pis ! L'examen de repêchage qui aura lieu en octobre me tendra peut-être la perche de sauvetage. Il sera en tout cas ma dernière tentative, car un nouvel échec signifiera pour moi la fin d'une période et de l'expérience qui n'aura malgré tout pas été inutile. Je me représente donc à cet examen et... miracle ! Je réussis. Ce premier succès me donne accès à l'épreuve orale qui aura lieu quelques semaines plus tard. Il y sera question de grammaire, d'analyse littéraire et, surtout, de civilisation française. Or, les cours que j'ai donnés pendant cinq ans à l'Alliance française ont été pour moi une magnifique occasion de réviser toutes ces matières que je possède à fond.

Sûre de moi, je me présente à Utrecht dans le bâtiment universitaire où a lieu l'épreuve orale. Quelques pièges grammaticaux pour commencer, de la phonétique et de l'idiome, puis j'aborde la culture française. Je développe le sujet avec tant de verve et d'aisance que les examinateurs en restent subjugués. Ils m'avouent même regretter de devoir interrompre ma péroraison, la limite de temps ayant été atteinte. Sans trop me vanter, j'ai eu alors mon petit succès, quand je sors du local avec une liste de points qui fait pâlir d'envie les candidats qui attendent leur tour dans le couloir et ignorent encore quel sera le verdict du jury. J'avais naturellement négligé de leur dire que le français était ma langue maternelle !

Je possède enfin le précieux papier et j'ai bien l'intention de m'en servir. L'occasion va m'être donnée quelques mois plus tard. Le lycée municipal demande un professeur de français pour six heures par semaine. Je pose ma candidature et je suis acceptée. Des enseignants chevronnés de ma connaissance m'ont bien avertie que cette école est considérée comme un ramasse-poubelle, car elle est obligée d'accepter les élèves qui, pour une raison quelconque, ont été refusés dans d'autres établissements scolaires. Mais je n'écoute pas ces mauvais augures et je passe outre à leurs avertissements. Au premier abord, le directeur de l'école ne m'est pas particulièrement sympathique. Les cheveux en brosse, le visage sec, tout comme le bref entretien qu'il daigne m'accorder. Je prends connaissance des locaux, des horaires, des méthodes à employer et je renifle à nouveau cette odeur de craie, de poussière et d'air vicié que j'avais oubliée depuis longtemps. Je croise quelques élèves dans le couloir, je traverse la cour de récréation et je fais l'effet d'être une naine à côté de tous ces géants.

Il est incontestable que les jeunes de cette génération sont plus grands que ceux du temps où j'avais leur âge ! En plus, ce sont ici des Hollandais, des nordiques, rompus à tous les sports, alors que les petits Belges de ma jeunesse étaient des Gaulois que la bonne chère et la bière généreuse garnissaient très vite d'un encombrant embonpoint. Pourtant, ces jeunes ne m'intimident pas. J'ai confiance et je ne redoute pas l'affrontement. J'ai maintenant cinquante-trois ans et je crois bien les connaître, science

ardue que j'ai apprise en élevant mes quatre enfants avec qui j'ai traversé vents et tempêtes. Aussi, avec un optimisme aberrant, je me dis que la sympathie que je leur porte sera réciproque et que, cette fois, mon retour devant les classes sera un succès.

Ce que j'ignore encore, c'est que je vais démarrer avec un handicap. Je dois commencer après les vacances d'octobre et il se fait que je prends la succession d'une personne que je connais depuis longtemps déjà, et qui, hélas, est loin d'avoir mes sympathies. Il s'agit d'une Française de Rodez qui avait été ma collègue à l'Alliance française et avec qui j'ai eu, en son temps, de sérieuses collisions. Avec un effarant chauvinisme, elle prétend et affirme qu'il n'y a qu'en France que l'on connaît sa langue, et, à plusieurs occasions, elle m'a fait sentir sa supériorité à cet égard. Dans de telles circonstances, j'emploie le système de la moule : je me referme et j'ignore complètement la personne d'où me vient le désagrément. Et voilà qu'à nouveau, elle croise mon chemin. Ce ne serait pas si grave si ce n'était qu'elle a prévenu mes futurs élèves contre mon arrivée. Je m'en rends compte dès la première leçon. Certaines réflexions désobligeantes me font comprendre que mon entrée dans la classe a été précédée d'un discours informatif plutôt négatif. Je veux savoir à quoi m'en tenir et je vais illico demander au directeur si c'est lui qui s'en est chargé. La main sur le cœur, il jure ses grands dieux qu'il n'y est pour rien. Je veux bien le croire, mais je doute. Plus tard, j'apprendrai qui était la coupable.

Cette première heure sera d'ailleurs une véritable descente aux enfers. Je dois donc inculquer les premiers rudiments du français à une classe-passerelle et deux classes de deuxième. Cette première classe est la 1L. Or, j'apprends que la qualité des classes va en ordre décroissant avec l'alphabet. La 1A est donc la meilleure et ne compte que des élèves superintelligents qui sont destinés à un avenir d'académicien. A, B, C...L ! Conclusion ! À une classe près (il y a une 1M), la mienne est la plus mauvaise et je vais apprendre à mes dépens que sur les trente-sept éléments qui la composent, il y a de la graine de voyous, de drogués, de marginaux de toutes sortes qui va me rendre la vie impossible neuf mois durant. Ce sera une guerre d'usure que je perdrai. Mais n'anticipons pas !

Le jour J est arrivé ! Pleine de confiance, je fais mon entrée dans la 1L. Je me présente, j'inscris mon nom au tableau noir, je procède à l'appel des noms, puis, ces premières formalités remplies, je veux commencer la leçon. Avant même que j'aie pu annoncer le titre du chapitre que l'on va traiter, un beau chahut se déclenche sans que je puisse trouver quelle en a été la cause. Je fais de vains efforts pour le faire cesser et je m'égosille sans réussir à couvrir le vacarme. Quelques élèves sautent d'un banc, d'autres rampent sous les tables, et, pendant que les boules de papier mâché tourbillonnent à travers la mêlée, je me demande quelle est la méthode à employer pour faire cesser cette anarchie totale. Intérieurement, je tremble et mon cœur bat la chamade, mais j'essaie de faire bonne contenance. Cette situation m'a pris au dépourvu et m'empêche de trouver la solution miracle. Enfin, les forcenés se fatiguent et se calment et je peux leur expliquer pourquoi je suis là. Quand j'ajouterai que ce cirque va se répéter à chaque leçon et que je ne peux compter que sur moi-même pour le faire cesser, on comprendra sans peine que mes nerfs que je croyais solides seront mis à rude épreuve et finiront par craquer. Je dois ajouter que dans cette classe, il y a dix doubleurs qu'une puberté en fleurs et en boutons charge de toutes ses séquelles et qui, le plus souvent, s'improvisent les meneurs de jeu. En plus, mes cordes vocales peu entraînées à la criailerie s'esquintent facilement et plusieurs fois, un couac

lamentable a tué dans l'œuf mes explosions de violence vocale. Elles ont toutefois un avantage, c'est qu'en général, elles sont suivies d'une belle extinction de voix qui me procure quelques jours de repos.

Le règlement de l'école veut qu'à chaque heure de cours, le professeur en charge ouvre le local qui est ensuite envahi par la meute. Or, quelques semaines après mon entrée en fonction, j'arrive dans le couloir et je m'apprête à ouvrir la classe, quand, à ma grande surprise, je découvre que les élèves y sont déjà. Assis, les bras croisés sur la poitrine, et dans un silence inhabituel, ils écoutent religieusement la personne qui a pris ma place sur l'estrade. Pour la gouverne, je dois dire que, dans cette classe, j'ai succédé à cette dame française dont j'ai déjà parlé, Mme P. Elle avait le soin de quatre classes-passerelle, a dû en céder une, la 1L dont elle était la titulaire, et que j'ai héritée. Or, cette semaine-là, les élèves ont été particulièrement insupportables et, pour la première fois, j'ai sévi en employant la seule méthode qui paraît les toucher : la carte aux parents. À grand-peine, j'ai découvert qui étaient les coupables et les instigateurs du ballet des cahiers, des boulettes de papier et des craies lancées à travers la classe. Presque toute la leçon y a passé avant qu'ils n'avouent, mais j'ai ma liste des fauteurs qui s'attendent donc à une sermon de papa ou maman qui, par mes soins, seront mis au courant de la mauvaise conduite de leur progéniture. Mme P. a donc repris ma place et s'érige en statue de justice. Elle m'annonce que « ses » élèves sont allés faire leurs doléances auprès d'elle. Ils se sont plaints de moi et de ma sévérité. Elle leur a donné la permission de déchirer la maudite carte quand elle sera arrivée à destination. Elle m'apprend ensuite qu'elle sera toujours disponible et attentive en cas de problèmes et qu'ils peuvent compter sur son intervention s'il y a des difficultés. Je vois rouge, j'étouffe de colère et, à grand-peine, je réussis à me contenir. Très poliment, avec une voix qui tremble d'émotion, je lui donne ma réponse claire et nette, en hollandais, pour que tout le monde comprenne bien. « Je suis, avec le directeur, la personne indiquée pour résoudre les problèmes. Les cartes sont envoyées et arriveront en temps voulu à destination », et enfin, d'un doigt vengeur, je lui montre la porte en la priant de sortir et de ne plus revenir ! Elle pâlit et je jouis de sa stupeur. Son effet est raté et elle a dû encaisser l'affront devant la foule de ses chéris. Elle sort, la tête basse, elle a perdu la partie et je ne la reverrai plus dans ma classe, mais, pendant les mois qui vont suivre, elle va mener contre moi une guerre sourde qui va m'empoisonner l'existence jusqu'au moment où je ferai mes adieux définitifs à cette pétaudière.

La journée du 9 juin 1974 restera gravée dans ma mémoire. L'année scolaire touchait à sa fin et j'entrevois déjà, à travers les derniers nuages, le ciel de la délivrance. J'avais bien l'intention de donner ma démission et de ne plus revenir l'année suivante. Quelques semaines auparavant, j'avais découvert et expérimenté une méthode toute simple pour expliquer à la 1L les structures de la forme interrogative et de l'impératif en leur apprenant la chanson *Frère Jacques*. Cela leur avait plu et la matière était maintenant ancrée dans leur cervelle brumeuse. Or, ce jour du 9 juin, j'avais abordé un autre chapitre, celui du pronom possessif qui est une règle difficile à assimiler pour les Hollandais, car, dans leur langue, ce pronom varie d'après la personne qui possède et non avec l'objet possédé. UN tableau synoptique avait été dressé au tableau noir et j'avais commencé les explications quand, au fond de la classe, quelqu'un entonne le *Frère Jacques*. En quelques secondes, toute la classe accompagne en chœur. Je réussis à les faire taire et je continue mon exposé, mais cinq minutes plus tard, ce cancre recommence son petit jeu. Même scénario, je me démène, la classe se calme, mais, apparemment, ce gamin veut ma peau car, pour la troisième fois, de sa voix de baryton enroué, il refait son petit solo.

Cette fois, c'en est trop, et, malgré la défense absolue de l'autorité scolaire, je le prie de sortir. La règle veut, en effet, que chaque élève ait le droit à la leçon et il est interdit de le mettre au couloir. Je passe outre de cet oukase et je ne m'attends pas à ce qui allait suivre. Le garçon, un doubleur qui me dépasse d'une tête, sort lentement de son banc et je m'étonne déjà qu'il obéisse si vite à mon ordre d'évacuation. D'un pas lourd, il s'avance vers moi et, en me plantant son poing sous le nez, il me dit d'une voix sombre : « C'est ce qu'on va voir ! ». Comme un boxeur, il se met ensuite à sautiller autour de moi en continuant à me menacer de son poing fermé. J'essaie de garder mon sang-froid et la classe retient son haleine en se demandant sans doute quand va arriver le punch qui va me mettre K.O. Calmement, je l'avertis que je vais compter jusqu'à dix, et que s'il s'obstine, je le ferai sortir par le concierge qui est mon ami. Droite comme un I, au milieu de ce cercle infernal, je commence à compter. Alors que la classe conseille au vilain de sortir, je compte... et je crois que j'irai jusqu'à sept, mais je n'en suis pas sûre, car je sens soudain le sol qui se dérobe sous mes pieds et je m'écroule. Quand je reprends connaissance, trente-sept têtes sont penchées au-dessus de moi et je lis dans leurs yeux inquiets qu'ils ont craint le pire. Ce que j'ai eu à ce moment-là, je ne le saurai jamais. Émotion trop forte, crise nerveuse ? Aucun docteur n'était là pour me le dire ni pour me ranimer. Je me suis relevée et les enfants ont poussé un cri de soulagement qui m'a fait du bien. Ils avaient quand même une âme et une conscience. Je me suis assise au pupitre et j'ai demandé s'il y avait, dans la classe, des élèves qui étaient disposés à continuer à apprendre le français avec moi. Quelques instants ont passé, puis un doigt s'est levé timidement. Deux autres ont suivi, et finalement, la classe entière a répondu à cette motion de confiance. C'était un baume sur la blessure !

Le timbre a retenti. L'heure était passée. J'ai quitté la classe, j'ai abordé la 2C qui me réservait ma deuxième épreuve ce jour-là. La 2C est une classe sans problèmes. La moyenne du Q.I. n'est pas très élevée mais j'ai, jusqu'à présent, respecté le programme prévu pour cette année. Il y a bien, dans le groupe, quelques fumeurs de haschisch notoires. Je les reconnais à leur air vaseux quand ils sont sous influence. En général, ils finissent alors par sommeiller les bras repliés sur le pupitre, et je les laisse flotter dans leur nirvana. Ma tâche n'est pas de les juger et ce sont d'ailleurs de bons élèves quand ils n'ont pas touché à la drogue. Pourtant, ce jour-là, il y a de l'électricité dans l'air. Je perçois une tension anormale que je ne peux définir. J'ai dû, à plusieurs reprises, faire un rappel à l'ordre qui reste, hélas, sans résultats. C'est vrai que les émotions de l'heure précédente m'ont mis les nerfs à fleur de peau et qu'un rien peut provoquer un court-circuit. Je fais appel à toutes mes réserves de patience et d'endurance pour tenir une heure encore, quand un magnifique avion, plié avec art, après avoir effectué quelques loopings spectaculaires à travers la classe, vient atterrir sur mon bureau. Avec un calme glacial, j'interroge, je veux savoir qui est l'auteur de cette plaisanterie. Personne ne répond, naturellement, mais cet incident a fait déborder la coupe de ma résistance et j'avertis le public que je finirai par connaître le coupable, même si toute la leçon doit y passer. Des chuchotements dénotent les conciliabules qui se tiennent et, finalement, une élève, assise au dernier banc, se lève et avoue sa faute. Maria X. est la meilleure élève de la classe, intelligente, polie. Pour moi, il est clair qu'elle s'est sacrifiée pour la communauté pour faire cesser cette situation qui menace de s'éterniser. J'accepte sa confession et je lui dis combien je déplore sa conduite. Comme punition, elle devra me plier 20 ou 50 ou 100 avions, j'ai oublié le nombre. Ce que je n'avais pu prévoir, c'est que, dans un bel élan de solidarité, la classe, avec un ensemble touchant, se met à déchirer les cahiers et s'attaque à la fabrication de la flotte

aérienne que la présumée coupable doit me livrer le lendemain. Le brouhaha qui accompagne cette opération de sauvetage cogne dans ma pauvre cervelle et, brusquement, la limite est atteinte. C'en est trop pour une journée !

Cette jeunesse que j'aimais et en qui j'avais cru se moque visiblement de moi. Brusquement, elle m'est totalement indifférente. Quelque chose s'est brisé, le bruit qui continue ne m'atteint plus ! Ce jour-là, j'ai fait la bizarre expérience du dédoublement de personne. Comme les presque morts qui flottent au-dessus de leur propre cadavre et qui reviennent ensuite à la vie, je me vois, assise à ce pupitre, mais je ne suis plus la même qu'une heure auparavant je regarde sans voir et j'en arrive à me demander ce que je viens faire là. La classe s'est sans doute aperçue de l'anomalie de la situation, car le calme revient peu à peu et les élèves me regardent d'un air interrogateur. Je vois qu'ils n'y comprennent rien mais je ne leur donne aucune explication. Tant pis ! C'est trop tard ! Mon deuxième « moi » s'est éloigné d'eux. Je reviens au pupitre, je range mes livres et mes objets personnels dans mon sac et j'attends le signal qui indiquera le fin de la leçon et, quand il retentit, je quitte le local sans un regard ni un mot d'adieu. Je sais déjà que ce départ sera définitif. Comme un automate, je vais prendre ma voiture au parking et, dans un état de demi-conscience, je roule vers la maison que, par miracle, j'atteins sans accident. Là, je m'effondre. Mes nerfs trop tendus craquent tout coup et les larmes libératrices commencent à couler à flots, en cataracte, les sanglots m'étouffent ! le soir arrive et je pleure toujours. La nuit, je continue à pleurer et mon pauvre mari désespère de jamais voir s'arrêter ces chutes du Niagara. Le lendemain matin, il me conduit chez le docteur. Le diagnostic n'est pas difficile à établir. Je suis d'ailleurs incapable de lui expliquer de quoi je souffre, les sanglots m'en empêchent. Enfin, le calmant que l'on m'administre fait son effet et je suis brisée, vide comme une baudruche crevée.

Pour la première fois de ma vie, je fais l'expérience de la dépression nerveuse et je devrai me mettre sous surveillance médicale. Pendant six mois, je prendrai régulièrement le chemin du cabinet d'un docteur attaché à la municipalité qui est tous mon employeur. Un beau jour, il m'annonce que je suis guérie. Un peu tôt à mon goût, mais, de son verdict dépend la continuation du paiement de mes honoraires. Heureusement que cela me laisse totalement indifférente. Je ne sais pas si c'est lui qui avait raison et qu'en effet j'étais guérie de ma dépression, mais je l'étais en tout cas, de mon envie de reprendre jamais du service dans l'enseignement.

Cette année-là aura été marquée d'une pierre noire ! Je n'ai jamais pu oublier la peine et le chagrin éprouvés alors. La cuisante déception de voir s'envoler à tout jamais les juvéniles illusions que j'avais gardées. Il s'en est fallu de peu pour que je perde définitivement ma foi en l'humanité. Tout le monde m'avait abandonnée. Aucune marque d'intérêt ni de sympathie de mon chef ni de mes collègues. Puis, les vacances d'été sont arrivées et j'ai repris espoir. Des cartes me sont arrivées d'endroits de villégiatures, signes tangibles que mes élèves ne m'avaient pas oubliée. On m'a même apporté des fleurs. Tous ces garnements avaient peut-être regretté et avaient découvert que je ne leur voulais que du bien, mais c'était trop tard !

Curieux paradoxe ! Ce qui m'a le plus touchée était encore un avion en papier que j'ai trouvé quelques semaines plus tard dans mon sac à livres. Une main inconnue, mais dont j'ai cru reconnaître l'écriture, l'avait glissé là en secret et l'avait couvert d'un message :

« En souvenir de la 2C. Nous regrettons ce qui s'est passé. Nous ne sommes pas si méchants. Pardonnez-nous ! »

Il y a vingt ans de cela. J'ai conservé pieusement ce message d'outre-tombe qui m'a rendu l'espoir que tout n'était pas définitivement perdu. J'en suis même arrivée à avoir pitié de toute cette jeunesse qui a eu la malchance de vivre la fin d'une civilisation sans savoir comment il fallait aborder la suivante. Sans vouloir moraliser, il faut bien reconnaître que le bateau est à la dérive. Les valeurs traditionnelles et les normes qui nous avaient été inculquées depuis la première enfance ont fait place au doute et à l'angoisse. Les jeunes en sont les premières victimes. En faisant mon examen de conscience, j'ai douté moi-même et de la justesse de ma conduite ce fameux jour du 9 juin. Peut-être ai-je été moi-même la cause du fiasco final. Une collègue m'avait avertie. Elle m'avait dit : « Le seul langage que ces sales gosses comprennent, c'est de jurer et de crier ! ». Étant donné que je n'étais capable ni de l'un ni de l'autre, j'étais sans doute inapte à l'enseignement. Je n'avais pas l'étoffe du bon professeur et j'avais projeté mes carences sur mes élèves qui avaient besoin d'un maître dur et sévère, ce que je n'étais pas.

Sous peine d'être accusée d'un égocentrisme monstre, je vais continuer ma narration comme je l'ai commencée, en employant le *je* de la première personne. Les événements qui se sont déroulés et que j'ai vécus pendant la dernière partie de ce siècle qui se termine, le monde dans lequel j'ai grandi et vieilli, tous ces détails contribueront peut-être à mieux faire connaître la fille, la femme, la mère que j'ai été. Ils ont été d'une influence décisive dans le cours de mon existence, et, quoique je garde pour moi mon jardin secret, j'ai essayé honnêtement de décrire le personnage que je suis et que j'ai été..

Été 1974. La vie continue ! L'ouragan psychologique que j'ai traversé a laissé des traces, des blessures qui se cicatrisent lentement. Le médecin m'a prescrit un remède de cheval qui doit m'aider à surmonter ma dépression. Trois calmants : Vallium, Librium et Mogadon. Je les ai avalés en une fois et l'impact de la drogue a été tel que, pendant la journée qui a suivi, comme une somnambule à la recherche de son équilibre, j'ai plané dans les nuages. Je n'ai pas recommencé l'expérience et la toilette a reçu le jour même la provision de sédatifs qui m'étaient destinés. J'ai horreur des médicaments. Par contre, j'ai confiance en la nature qui, je l'espère, remettra de l'ordre dans mes nerfs ébranlés.

30 octobre. Un changement important, un nouveau virage dans le cours de notre vie, un dérivatif bienvenu : nous déménageons ! Depuis longtemps, Ben subit les inconvénients de la proximité immédiate de l'école dont il a la direction. Les parents d'élèves, souvent en butte à de sérieux problèmes, savent toujours où le trouver. À certaines occasions, il a même dû intervenir dans des questions de morale ou de religion. Le curé de la paroisse voit d'un mauvais œil ces intrusions dans un domaine qui doit rester le sien. Mais Ben, bon Samaritain comme toujours, veut aider l'humanité en détresse au prix du sacrifice et de ses soirées. La majeure partie des vacances y passe également et,

depuis longtemps, notre docteur de famille prône un éloignement qui ne pourrait être que salutaire. En effet, il a été trop souvent témoin des dégâts physiques et psychiques causés par ces multiples activités. Les congés de maladie qui se sont succédé à des périodes de plus en plus fréquentes nous obligent à penser sérieusement à quitter la maison qui nous avait rendus si heureux dans des temps déjà lointains. Nous avons donc entrepris la prospection systématique des villes et villages environnants. Pendant des semaines, voire des mois, nous avons cherché sans rien trouver qui nous plaise. Un jour, nous avons consulté un courtier en bâtiments qui nous a conduits dans un quartier en gestation. Un terrain en friche et rien d'autre. Mais le calme de l'endroit, la proximité des champs et des bois, les trilles des oiseaux et l'air pur nous ont plu au premier abord. Le courtier flairant le client éventuel nous a conduits à son bureau pour consulter les plans et discuter les détails de l'affaire. Le risque était grand mais mon intuition légendaire m'a soufflé qu'il fallait mordre et aller de l'avant. Deux jours plus tard, nous signions le contrat s'achat. Il faudra encore attendre deux ans pour que les plans se transforment en une réalité tangible, et, en octobre, le grand jour arrive. On déménage !

Cet événement sera la panacée, aussi bien pour Ben que pour moi. Nous avons l'impression que, non seulement, nous changeons de décor, mais aussi que nous sommes partis pour des vacances perpétuelles ! Un home tout neuf ! Le calme, la tranquillité ! La maison est confortable et spacieuse. Le risque avait été grand, mais mon étoile veillait et nous n'avons jamais regretté de l'avoir pris. Il n'y a qu'un hic à la nouvelle situation : les contacts sociaux me manquent un peu. J'ai proposé mes services bénévoles au curé de la paroisse qui me délègue ses pouvoirs pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux habitants du quartier tout neuf, et qui, comme nous, viennent d'emménager. Je fais quelques visites, mais, malgré tout le tact et la discrétion que j'essaie d'y apporter, cet espèce de voyeurisme de ma part me gêne et j'ai l'impression de ne pas être partout une présence que l'on souhaite. J'ai beau me présenter comme étant l'ambassadrice du curé, cette espèce d'inquisition éveille quelque peu la méfiance, ce que je trouve d'ailleurs très légitime. Ces velléités d'action sociale auront donc la vie brève et je passe ma charge à d'autres bonnes âmes plus douées que moi pour ce genre d'apostolat.

Deux ans se passent. J'ai retrouvé mon équilibre psychique. Le repos, le sommeil, les promenades dans la nature y ont coopéré plus que tous les stupéfiants auraient pu le faire. Un beau jour, une annonce du journal attire mon attention. L'institut de langues de Philips demande un professeur de français. Incorrigeable, j'y réponds. On m'engage ! Quelques semaines plus tard, je me lance dans cette nouvelle aventure, car aventure il y a ! Une prise de contact rapide avec le directeur de l'école et, une semaine avant la date d'ouverture du cours, on me donne les livres à employer, on me montre le local que j'aurai à ma disposition, le bureau où je pourrai m'asseoir et l'horaire des leçons que j'aurai à donner. Je découvre avec étonnement que le reste est laissé à l'initiative du professeur qui devra prouver qu'il est à la hauteur de la tâche qu'on lui confie. S'il s'avère qu'il ne l'est pas, tant pis pour lui !

Plus tard, j'ai pu constater que cette façon plus que sommaire d'introduire un nouvel employé de la compagnie était en vigueur, non seulement dans l'institut de langues où je viens d'entrer, mais aussi dans chaque section de l'organisation de la multinationale. Les résultats de ces tests draconiens

prouveront la valeur du candidat qui sera alors définitivement accepté ou bien, sans émotion ni grandes explications, on lui indiquera la porte de sortie.

Au cours des huit ans que j'ai passés là-bas, j'ai connu pas mal de victimes de ce système impitoyable. Après une période d'essai plus ou moins longue, ils ont un jour disparu parce que leur qualité n'avait pas été prouvée. J'ai même eu un collègue qui n'a pas pu supporter cette humiliation et qui a choisi la pendaison dans une obscure chambre d'hôtel à Amsterdam plutôt que de subir la honte de l'échec et la perte de sa situation. Peut-être y avait-il un autre facteur qui l'avait poussé à prendre cette tragique décision. Même sa femme ne l'a jamais su.

Personnellement, ce système ne me déplaît pas ! la marge de liberté qu'il laisse au professeur contribue à stimuler ses capacités qu'il doit, par ailleurs, employer au maximum. L'avantage est qu'il n'y a pas d'inspection, pas de police secrète, pas de rapports à remplir. Les résultats obtenus seront la norme pour l'appréciation qui suivra. Le local qui m'est dévolu est une salle en amphithéâtre pourvue de tout un matériel audiovisuel et des projecteurs dont je devrai me servir pour la bonne marche des leçons. Moi qui n'ai pas précisément la bosse technique, je dois faire l'apprentissage du fonctionnement de cet arsenal d'appareils compliqués dont je vais pourtant me servir régulièrement, comme je vais m'en apercevoir. Cette fois, mon nouveau public est mûr et déjà formé. Ce sont des jeunes filles ayant terminé le lycée et qui obtiendront le diplôme de secrétaire à la fin de l'année que durera le cours. Elles sont toutes de famille honorable avec, de préférence, un père qui est lui-même employé dans la compagnie. Elles sont polies, élégantes, en un mot elles représentent le type de secrétaire idéales. Elles devront être capables de parler, sténographier et correspondre en quatre langues : leur langue maternelle plus le français, l'anglais et l'allemand. Elles sont motivées et assidues car le succès final assurera un poste dans l'entreprise qui, d'ailleurs, finance leur formation. Il n'est donc pas question pour moi d'exercer à nouveau police et discipline. Elles travaillent sérieusement et leurs résultats s'avèrent plus que satisfaisants. Les relations que j'ai avec ces filles qui pourraient être les miennes ne m'apportent que satisfaction jusqu'au jour où elles me réservent une désagréable surprise...

Je dois faire une parenthèse pour que l'on comprenne ce qui va suivre. En son temps, j'ai donc été engagée par le chef suprême du département « Cours et formations ». C'est un personnage que le personnel ne voit que rarement. Il n'apparaît qu'aux réunions mensuelles et si, entre-temps, on veut le consulter, il faut d'abord demander audience auprès de sa secrétaire. On hésite, en général, à lui demander cette faveur et, apparemment, aucun lien ne s'établit entre lui et ses subalternes sauf peut-être, et c'est le secret de polichinelle, qu'il a une préférence marquée pour les jeunes femmes grandes et blondes. Par ailleurs, une ancienne secrétaire qui a mûri dans la firme occupe la direction du cours de secrétariat et est donc ma supérieure. Elle organise, règle les horaires, s'occupe des stages que les élèves auront à faire à la fin de leur formation. C'est donc elle qui, un beau jour, fait irruption dans ma classe en m'annonçant qu'elle a une communication importante à me faire. Je suis intriguée et me demande avec angoisse ce qui peut bien motiver cette intrusion. Sans ambages, elle m'annonce que les élèves de cette classe ont fait leurs doléances auprès d'elle et se sont plaints de moi. Le ciel me tombe sur la tête ! J'essaie de rester calme et digne et je lui demande quelques minutes pour pouvoir noter le réquisitoire qui va suivre. Je cite : « je suis trop sévère, trop sérieuse, je parle trop vite, je les fais trop

travailler... » Pendant l'énumération de tous mes défauts présumés, ma plume est restée inactive. Je n'ai rien écrit, mais les accusations me sont restées en mémoire et m'ont blessée plus que je peux le dire. Seule devant ce tribunal, j'ai droit à la défense que je résume ainsi : « Après avoir écouté la liste de vos griefs, je constate que le seul argument qui m'aurait par important aurait été d'apprendre que la qualité de mes leçons laissait à désirer. Or, cette remarque n'ayant pas été faite, je considère les faits cités comme quantités négligeables et je ne veux pas en tenir compte. Si vous le permettez, je vais continuer la leçon ». Et j'ai enchaîné comme si rien ne s'était passé.

Il y a eu un moment de stupeur dans la classe ! La réaction que j'avais eue avait été inattendue. La directrice en a eu le sifflet coupé et s'est retirée sans mot dire. La leçon s'est terminée presque normalement. Pour moi, l'incident « tait clos, du moins apparemment. Le lendemain de ce jour mémorable, j'ai demandé audience auprès du grand chef de l'institut et je lui ai rapporté le fait. En même temps, je l'ai prié de me retirer la charge du cours. J'avais passé l'âge d'encaisser en silence des reproches que je savais immérités. Une fois de plus, j'avais été déçue et blessée par ces jeunes qui m'avaient été sympathiques. Plus tard, j'ai appris que celles qui avaient fomenté cette cabale dont j'étais la victime n'avaient été qu'en faible minorité. Les autres s'étaient laissé entraîner. Les pauvres ! Toutes se trouvaient au seuil de la vraie vie. Elles devraient elles-mêmes faire bientôt les preuves de leur savoir.

L'année scolaire se terminait et j'ai eu tout de même une petite satisfaction. Les résultats étaient brillants, du moins pour la majorité des élèves. Ils prouvaient que, malgré les critiques que j'avais dû avaler, mes méthodes de travail avaient porté leurs fruits. J'ai même été sur le point d'admettre que mes élèves avaient peut-être eu raison quant aux reproches qu'elles avaient faits. Bien que possédant à fond la langue néerlandaise, je reste toujours attachée à ma langue maternelle, le français, que je parle, que je comprends, que je lis le plus facilement. Même en tenant compte du niveau élevé de la classe, il aurait peut-être été bon que je freine mon débit pour faciliter la bonne compréhension de la matière. Les deux autres points de l'accusation étaient ma sévérité et la quantité de travail que j'exigeais des élèves. Je répète que je suis prête à reconnaître mes torts, mais je suis persuadée que leur inexpérience de la vie et leur jeune âge avait faussé leur jugement. Elles n'ont vu que les défauts de mes qualités. Je fais amende honorable et j'avoue... Premièrement, je suis ponctuelle et j'ai horreur que l'on s'écarte de l'horaire prévu. De là ma sévérité, peut-être même, mon austérité. Deuxièmement, je suis honnête par atavisme pur et je cultive toujours le principe acquis : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». J'ai le sens poussé du travail bien fait et de la peine qu'il faut se donner pour « gagner le pain ». De là, ce reproche d'avoir trop présumé de leur ardeur au travail et de leur endurance.

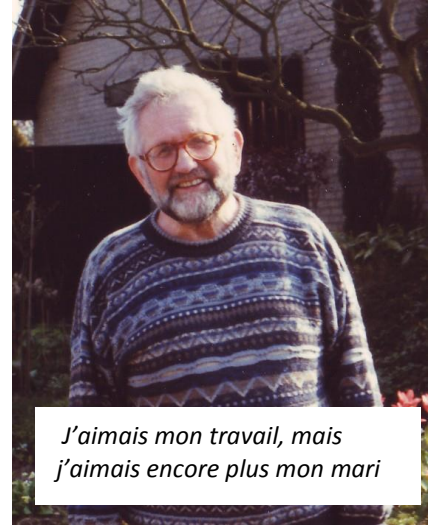
J'ai eu un long entretien avec mon chef. Il a très bien compris mes motifs, ma déception et mon amertume. Il m'a promis de faire une sérieuse réprimande à la directrice du cours qui aurait dû vérifier le bien-fondé des accusations avant de les formuler et de me mettre sur la sellette comme elle l'avait fait. Il était également très vexé qu'elle se soit arrogé des prérogatives qu'il revendiquait, étant dans la hiérarchie de l'établissement celui qui occupait l'échelon le plus élevé.

Pendant les quatre années qui ont suivi, je n'ai plus eu que des élèves privés, tous employés par Philips et occupant des postes importants dans la firme, cadres à tous les niveaux dont les relations suivies qu'ils entretenaient avec différents pays francophones exigeaient une parfaite connaissance du français.

Ces années-là ont été les meilleures que j'aie passées dans l'établissement. Je considérais mon travail plus comme une agréable diversion que comme une servitude. Mes élèves étaient courtois et respectueux et je n'avais qu'à me louer des rapports que j'avais avec eux. Jusqu'à ce jour du 28 février 1982 ! Un samedi comme tous les autres avec la perspective d'un week-end bien mérité et bien commencé. Puis, tout s'écroule ! Vers onze heures du soir, Ben ne se sent pas bien. Très vite, le mal s'aggrave et, à minuit, il est hospitalisé dans une clinique de la ville. Le spectre de l'infarctus a montré sa figure hideuse. On lutte toute la nuit, et, vers deux heures du matin, le cardiologue vient m'annoncer que la situation est très grave. Cette nuit-là, j'ai prié comme je ne l'avais jamais fait auparavant, même pendant la guerre quand les bombes sifflaient à nos oreilles. J'ai promis que nous irions à Lourdes si Ben guérissait. Trois semaines d'angoisse et d'incertitude ont suivi. Malgré mes supplications, le docteur ne pouvait m'annoncer de changement favorable dans l'évolution de la maladie. Puis, enfin, quand les premiers bourgeons éclataient, et que la douceur des soirs annonçait le printemps proche, l'avis libérateur arrive enfin et le cardiologue est tout heureux de m'annoncer que l'amélioration tant attendue s'est produite et que la convalescence commence. L'angoisse fait place à l'espoir, mais la crainte d'une récurrence reste latente.

En rentrant au bercail, Ben perd la présence sécurisante du personnel médical qui a, en grande partie, été l'artisan de sa guérison. Je dois reprendre le rôle : surveiller le régime, les médicaments qu'il faut prendre, les repos qu'il faut respecter. Tout un programme qui exige une vigilance constante de notre part. Heureusement, cette période passe très vite et les inconvénients qu'elle apporte sont compensés par le bonheur d'être à nouveau ensemble. On jouit des choses simples, on relativise, on est heureux !

Dès le retour de Ben, j'ai envisagé de quitter mon travail. J'y ai réfléchi pendant deux semaines, puis j'ai pris la décision. Je quitte ! J'aimais ce travail, mais j'aimais encore plus mon mari que j'avais cru perdre. Sans regret, j'ai donné ma démission. Notre première grande sortie a été le voyage à Lourdes six mois plus tard. L'endroit m'a déçue, pas la grotte où j'ai vécu une sensation extraordinaire et inexplicable. Ma dévotion à la Vierge s'en est accrue. Je n'ai pas peur de l'avenir ! Qui vivra verra !



*J'aimais mon travail, mais
j'aimais encore plus mon mari*

Mars 1994

Ma longue histoire touche à sa fin. Avec un grain d'amertume, j'en aborde l'épilogue. Ils sont souvent tristes. Ils signifient alors une conclusion, une fin, un adieu ! Quelquefois, ils sont heureux,

comme dans les romans à l'eau de rose que je lisais quand j'avais quinze ans. Après avoir traversé de nombreuses et pénibles aventures, les amants transis voguaient dans la félicité du septième ciel et vivaient longtemps et heureux, entourés d'une nombreuse progéniture. Datant de la même époque, l'épilogue classique, dans les vieux films en noir et blanc, apportait dans nos vies chastes des visions de passion sulfureuse, longtemps contenues, qu'un baiser fougueux couronnait en apothéose. Depuis, la vie s'est chargée de m'apprendre qu'il y a loin de la fiction et du romantisme d'une part, à la réalité de l'autre.

J'ai donc commencé à écrire ces mémoires. J'ai essayé de relater les faits plus ou moins importants qui ont marqué ma destinée, événements heureux ou douloureux qui ont tissé le fil de trame dans la chaîne de mon existence. Cette introspection régulière et laborieuse m'a confrontée à l'enfant que j'ai été. Plus tard, en louvoyant à travers les époques, elle m'a fait rencontrer l'adolescente puis l'adulte, et, en fin de compte, celle que je suis maintenant.

À l'heure où j'écris, j'ai enfin atteint l'âge des sages. J'ai parfois trébuché dans les sentiers rocailleux de la vie, les ecchymoses m'ont souvent endeuillé l'âme mais j'ai aussi appris à relativiser et à ne rien regretter. Patiemment, jour après jour, j'ai fouillé dans ma mémoire. Je me suis imposé cette discipline ardue et j'ai retrouvé des visages, des voix, des parfums, des paysages qui ont encadré ma vie. J'ai fait revivre tous ces souvenirs et revu ces êtres chers dont l'image vient de plus en plus souvent peupler mes rêves. Au seuil de l'adolescence, le mystère de l'avenir m'angoissait et me tourmentait. Que me réservait-il ? Dans quels sentiers irai-je m'égarer ? Je craignais le pire et j'ignorais encore que le meilleur m'était réservé.



Le bonheur de vieillir ensemble au milieu de nos enfants et petits-enfants. J'ai écrit, pour eux, cette histoire qui, je l'espère, pourra les intéresser et les aidera à retrouver leurs racines.

L'exercice quotidien de cette gymnastique cérébrale a, en tous cas, contribué à éloigner de moi les spectres de la sénilité et du gâtisme qui viennent souvent taquiner les gens de mon âge. Sans fausse humilité, j'ai constaté avec plaisir que j'ai gardé intact l'usage de mes facultés mentales et j'en remercie Dieu ! Par contre, je n'ai ni l'envie de devoir subir la décrépitude et les humiliations que l'extrême vieillesse entraîne dans son sillage. Que Dieu m'épargne cette misère et veuille bien me rappeler avant que mon cerveau ne ramollisse et que mes jambes ne refusent de me porter. J'ai encore bon pied bon œil. Nous avons, Ben et moi, le bonheur de vieillir ensemble au milieu de nos enfants et petits-enfants. J'ai écrit pour eux cette histoire qui, je l'espère, pourra les intéresser et les aidera à retrouver leurs racines.

Mariette SANSPoux, 1994



Juillet 1997 : retour à Baulers au pays de mon enfance